N° 919 47e Année T. CCLXXI 1er Octobre 1936

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



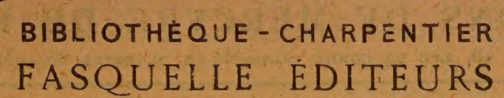
—

PRIX DU NUMÉRO

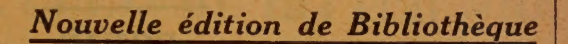
France, 6 fr.— Étranger: 1/2 tarif postal, *6 fr. 75;* plein tarif, *7 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS



Nouvelle édition de Bibliothèque

GUSTAVE FLAUBERT

MADAME BOVARY

Un fort volume in-16, illustré de planches hors texte d'après des compositions de ALFRED DE RICHEMONT gravées à l'eau-forte par C. CHESSA

SALAMMBÔ

Un fort volume in-16, illustré de planches hors texte, d'en-têtes, croquis et culs-de-lampe par HENRY WANNER

PRIX : **12 FRANCS** CHAQUE VOLUME

Publications récentes :

Maurice Maeterlink . . **Le Sablier**
André Josset . . . . . **Élizabeth, la femme sans homme**
Jean Rostand . . . . **De l'adulte au vieillard**
Jean Damase . . . . **Mentir à Don Juan**
Marcel Pagnol . . . . **Merlusse. — Cigalon**
Marcelle Vioux . . . **Belle Jeunesse**
Dr S. Voronoff . . . **L'amour et la pensée chez les bêtes et chez les gens**
Albert Cornu . . . . **Homme, cœur insatiable**



ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 12
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.... 15
Confession de Minuit. Vol. in-16.......................... 15
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16........................ 15
Deux Hommes. Vol. in-16................................... 15
Le Prince Jaffar. Vol. in-16.............................. 15
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16............................. 15
Journal de Salavin. Vol. in-16 15
La Nuit d'Orage.. Vol. in-16 15
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16..................... 15
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16.......................... 12
Le Notaire du Havre. Vol. in-16........................... 12
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16.................. 15
Vue de la Terre promise. Vol. in-16 15
La Nuit de la Saint Jean. Vol. in-16...................... 15

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16......... 15
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........................ 15
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16..... 15
Lettres au Patagon. Vol. in-16............................. 12
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16 15
Scène de la Vie future. Vol. in-16.......................... 12
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16................ 15
Querelles de Famille. Vol. in-16............................ 12
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16.... 5
Fables de mon Jardin. Vol. in-16........................... 12

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16. 15
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.......................... 15

POÉSIE

Élégies Vol. in-16.. 9

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16..................... 12
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de
Quand vous voudrez Comédie en un acte. Vol. in-16......... 12
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18................... 7

VRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

HOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de rgerac. — Diderot. — Frédéric II. — nri Heine. — Helvetius. — Prince de gne. — Alfred de Musset. — Gérard Nerval. — Rétif de La Bretonne. — rdinal de Retz. — Rivarol. — Saint-remond. — Saint-Simon. — Stendhal. Tallemant des Réaux. — Alfred de gny. Format in-16 double-couronne.

aque volume. . . . . 15 fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. Théophile. — Tristan L'Hermite. nat petit in-18 carré.

aque volume . . . . 10 fr.

PAUL LÉAUTAUD

Passe-Temps

MADAME CANTILI. — SOUVENIRS DE BASOCHE.
LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — UN SALON LITTÉRAIRE.
MÉNAGERIE INTIME. — VILLÉGIATURE.
NOTES ET SOUVENIRS SUR REMY DE GOURMONT.
MADEMOISELLE BARBETTE. — ADMIRATION AMOUREUSE.
AD. VAN BEVER.
MOTS, PROPOS ET ANECDOTES.

Volume in-16 double couronne. — Prix. . . . . 15 fr.

LES JUIFS



Numéro spécial de " **CRAPOUILLOT** " **10 fr**

L'INTELLIGENCE
ET
LE PARTI PRIS

—

Le parti-pris est-il un pis aller intellectuel? Beaucoup l'affirment qui n'ont d'autre souci que d'éviter les chaînes à l'Intelligence. Ils se sont voués à l'œuvre de préservation qui la garde de toute souillure, de toute compromission. Campés sur des sommets, prêtres de la pensée libre, ils dénoncent comme traîtres à leur mission aristocratique ceux qui descendent de leur retraite paisible, se mêlent au vacarme des passions et, victimes désignées, s'offrent à la tentation.

Mais ces juges sont-ils dignes de l'investiture qu'ils se sont arrogée? N'ont-ils jamais trahi la loi de détachement dont ils se font les apôtres? Cette loi n'est-elle pas inhumaine dans sa rigueur? L'événement n'est-il pas quelquefois le maître, et la neutralité est-elle toujours possible et même souhaitable au clerc le plus désintéressé quand les contingences le pressent?

C'est l'éternelle dispute. Chaque génération a son prophète, son faux prophète qui annonce la pire déchéance intellectuelle, et marque au front ceux qui s'abaissent à prendre parti. Dans le vent annonciateur de la bourrasque, il prêche le calme et la passivité; avec un acharnement qui devrait le rendre suspect, il engage la bataille contre ceux qui s'enrôlent : et beaucoup qui avaient fait un pas hésitent, « perdent leurs doutes, les retrouvent, les reperdent, et ne savent plus se servir des mouvements de leurs esprits. » (P. Valéry.)

N'eussent-ils pu mieux faire? Ne leur serait-il pas d'un grand profit d'interroger ceux dont le génie incontesté dut subir le même débat? Les hésitations, les décisions, le destin des grands esprits tourmentés ne sont-ils pas sujets de méditation plus féconds et moins trompeurs que le faux détachement d'un clerc passionné?

§

Il y eut d'abord l'homme qui toujours prit parti et n'eût pu ne pas prendre parti : Pascal. La vérité rencontrée et reconnue, elle lui est sacrée; il s'en fait le chevalier. Rien ni personne ne l'en peuvent distraire. Le fondement sur les autorités est mis à sa juste place : si l'histoire, la géographie, la jurisprudence, les langues et surtout la théologie sont toutes entières dans les écrits et « sont bornées autant que les livres dans lesquels elles sont contenues », la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture ne doivent de compte qu'au raisonnement et à l'expérience. Quelle pitié pour ceux qui y veulent introduire l'autorité! Dans la dispute pour la défense de la vérité, les plus grands noms laissent Pascal indifférent ou le font rebelle. A peine âgé de vingt-quatre ans, il raille les « présuppositions » de Descartes et, dans sa discussion avec le père Noël qui fut le maître de Descartes, il monte à un ton d'irrévérence peu commune :

Je voudrais bien savoir de ce père d'où lui vient cet ascendant qu'il a sur la nature et cet empire qu'il exerce si absolument sur les éléments qu'ils changent de propriétés à mesure qu'il change de pensée et que l'univers accommode ses effets à l'inconstance de ses intentions. Ainsi il est évident qu'il n'a vu aucune des expériences dont il parle, et il est étrange qu'il ait parlé avec tant d'assurance des choses qu'il ignorait et dont on lui a fait un rapport très peu fidèle. Or je veux croire qu'il ait été trompé lui-même et non pas qu'il ait voulu tromper les autres; et l'estime que je fais de lui me fait juger plutôt qu'il a été trop crédule que peu sincère.

Cette lettre est adressée à M. le Pailleur. Sa jeunesse retient Pascal de l'envoyer directement au Père Noël, et peut-être aussi la crainte de dépasser les bornes. Mais Etienne Pascal est là qui prend la défense de son fils et dit vertement au bon Père sa chance d'avoir affaire à un jeune homme trop honnête pour user de la même encre en parlant de *fausseté, d'imposture, d'expériences mal reconnues* et encore *plus mal avérées.* Le père Noël était peut-être allé un peu fort; les Pascal ne demeurèrent pas en reste.

L'ardeur à défendre la vérité ne se confond-elle pas souvent avec de mesquines questions d'amour-propre? Certes; la susceptibilité des savants est grande. Au XVIIe siècle ils étaient divisés en clans d'autant plus nombreux et ennemis que le monde scientifique se mêlait au monde tout court. Descartes en voulait à Pascal de suivre les « passions » de son ennemi Roberval; Gassendi se posait en adversaire de Descartes, et M. de Montmort, qui vivait sous le toit de Gassendi et faisait profession d'être son partisan, était, au fond, favorable à Descartes.

Pascal était au-dessus de ces disputes et de ces intrigues, encore qu'il s'avouât « dégoûté » par le « peu de communication » qu'il avait rencontré dans sa carrière de savant. C'est bien sans souci des écoles ou des individus qu'il servait la vérité. Son intransigeance ne prenait pas de détours, il ne cherchait pas à composer ou à plaire; il prétend convaincre, mais certaines méthodes lui sont interdites :

> L'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre... Mais la manière d'agréer est bien sans comparaison plus difficile, plus utile et plus admirable; aussi, si je n'en traite pas, c'est que je n'en suis pas capable; et je m'y sens tellement disproportionné que je crois la chose absolument impossible.

Admiration de commande et non dénuée d'ironie à l'adresse d'adversaires et même d'amis toujours prêts à composer. Dans la bataille pour la vérité, Pascal était l'homme de l'intransigeance, non l'homme des tracta-

tions. On sait le coup que fut pour lui, à la fin de sa vie, l'opportunisme d'Arnauld et de Nicole; une simple signature à apposer au texte d'un formulaire lui semblait une trahison, et ceux qu'il aimait le plus étaient prêts à y donner la main! Même aux yeux des religieux de Port-Royal, Pascal était devenu compromettant. Déjà malade, il éprouva de cet abandon une telle surprise, il fut si pénétré de douleur, qu'il se trouva mal, « perdit la parole et la connaissance ». Reprenant ses sens, il dit : « Quand j'ai vu toutes ces personnes-là, que je regarde comme étant ceux à qui Dieu avait fait connaître la vérité et qui devaient être les défenseurs, s'ébranler et succomber, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur que je n'ai pu la soutenir et il a fallu y succomber. » Quelle ardeur et quelle passion! Pascal, possédant la vérité, perdait cœur à la voir trahie, et serait mort d'être complice : il est l'homme du tout ou rien. Mais il n'en perd pas pour autant sa liberté pour comprendre et juger les esprits les plus opposés au sien; dans tout ce qui n'est pas l'essentiel, il se montre d'un libéralisme qui étonne ses amis eux-mêmes.

Sa rigueur ne joue qu'au point précis où la vérité est en jeu. Tant que celle-ci n'est ni reconnue, ni énoncée, l'ondoyance, la diversité, le doute de Montaigne ne le scandalisent pas; moins sévère que de Saci ou Arnauld, il n'y voit que prudence et scrupule. M. de Saci disait de Pascal qu'il ressemblait à ces médecins habiles qui, par la manière de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remèdes : ainsi trouve-t-il dans Montaigne et Epictète des motifs d'édification.

Mais l'heure de la condamnation sonne, elle tombe sans appel dès que le chercheur a trouvé et ne se baisse pas pour saisir son trésor. La vérité découverte, il n'est plus loisible de refuser l'enrôlement et de vagabonder au gré de l'esprit. Quand Montaigne dénonce « cette disposition que les catholiques font de leur créance » et qui est à l'origine du désordre des consciences et des troubles religieux, quand il avoue que « ce n'est pas à nous d'établir la part que nous devons d'obéissance », il ne lui

reste plus qu'à servir. S'il se dérobe, il est sans excuse. La sympathie que Pascal lui porte ne survit pas à ce refus; la religion vraie selon saint Paul une fois affirmée, il ne peut supporter l'attitude respectueuse et distante. Il exige autre chose que cette instabilité qui nous laisse « libre et délié », « sautant de sujet en sujet », et dispense de nous fixer. Malheur à qui échoit la grâce de la vérité, et qui ne prend pas parti. Et même si la lumière ne nous inonde pas, si certaines zones d'ombre nous font hésiter, le moment vient toujours de faire son choix. L'argument du Pari n'est qu'une véhémente exhortation à prendre parti. « Vous êtes embarqué », il faut se décider pour « une infinité de vie infiniment heureuse à gagner ».

Il s'agit il est vrai du grand Enjeu, le seul qui importe aux yeux de Pascal. Mathématicien, il écrira à Fermat : « Je vois bien que la vérité est la même à Tolosa et à Paris ». Mais dans l'ordre moral et social, pour tout ce qui ne se rattache pas à la vérité révélée, quel scepticisme! « Plaisante justice qu'une rivière borne, vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Il rejoint Montaigne : la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle est raisonnable ou juste. Le peuple croit à la justice des lois; laissons-le dans son erreur.

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue si on peut faire entendre cela, ,et ce que c'est proprement que la définition de la justice.

Quelle abdication, et qui fait bon marché des droits de la justice! Pour préserver l'ordre, la paix, la tranquillité, maintenons le bandeau sur les yeux du peuple, entretenons son illusion dans la justice; la coutume sans cela passerait pour tyrannie.

Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de ne pas être fou.

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie.

Folie pour folie, pourquoi tout bouleverser? Que peut gagner l'honnête homme aux querelles de politique ou de préséances :

C'est à moi à céder, et je suis un sot si je conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

Oh! oh! mais cet amour de la vérité a donc des limites; il ne va pas jusqu'au sacrifice de la paix et de la tranquillité. Disons plutôt que Pascal fait un choix, et qu'en dehors de la question essentielle, le salut de son âme, peu de choses le retiennent. Il soigne les malades pauvres, mais n'éprouve pas le besoin de réagir contre l'injustice de leur sort et d'en chercher les raisons. Il garde sa passion pour les querelles mathématiques et religieuses; les inégalités politiques et sociales n'ébranlent pas son égoïsme intellectuel, égoïsme de malade peut-être.

Montaigne est tout de même d'une autre humanité; ce n'est pas qu'il veuille en faire accroire et cache ses faiblesses. Pas plus que Pascal il n'a le goût de la bataille, et si le bien public « requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre... il faut laisser jouer cette partie aux citoyens plus vigoureux et moins craintifs... Nous autres plus faibles, prenons des rôles plus aisés et moins hasardeux. » Il dira même quelque part qu'il porte facilement au besoin une chandelle à saint Michel, l'autre à son serpent. La tranquillité est son premier souci, puis la liberté de l'esprit. Obligé de prendre parti, il garde le contrôle de son jugement et ce n'est pas d'une si violente obligation que « son entendement s'en infecte ». Français, il subordonne « cette liaison nationale à l'universelle et commune », et s'il veut du bien à son pays, « il sera déplaisant, mais non pas transi » de le voir menacé. C'est peu de dire que Montaigne ne connaît pas l'enthou-

siasme; au bout de sa tiédeur, on trouve la religion de la liberté de pensée, mais surtout l'égoïsme. Pourtant, mêlé à l'action, poussé par l'événement, il sait faire violence à sa nonchalance naturelle; il se fait même accusateur :

De se sentir chancelant et métis, de tenir son affection immobile et sans inclination aux troubles de son pays et en une division publique, je ne le trouve ni beau ni honnête... Cela est peut-être permis envers les affaires des voisins... Ce serait une espèce de trahison de le faire aux propres et domestiques affaires, auxquelles nécessairement il faut prendre parti par application de dessein.

Je ne dirai pas que Montaigne obéit à une très noble inspiration; il ne se pose pas en apôtre désintéressé de la justice et de la vérité. Sa décision est toujours réfléchie, et son intérêt y trouve sans doute son compte, mais souvent aussi la raison. Il n'est pas de ceux qui ne trouvent de sagesse que dans l'irrésolution, dans l'abstention. Après un premier mouvement de refus, il accepte la charge de la Mairie de Bordeaux ; sans conviction, il deviendra administrateur et gouverneur. Le même nonchalant mépris, le même dédain l'inspire que nous avons rencontré chez Pascal : s'il est conservateur, partisan du pouvoir royal, c'est qu'il juge pure folie tout espoir d'une amélioration du sort des hommes, d'un amendement de leurs vices. Pascal se détourne dédaigneux; Montaigne regarde en face, tout aussi dédaigneux : mais il prend parti et sert.

§

Erasme personnifie au contraire le clerc détaché, libre de toute entrave, se refusant à toute compromission, planant au-dessus de la mêlée. Fils illégitime d'un prêtre et d'une femme sans histoire, il puisait dans ces origines troubles l'indépendance à l'égard de toute obligation et le sentiment chrétien dont il ne s'embarrassait guère pour lui-même, mais qu'il invoquait au bon moment quand il y trouvait son avantage.

La guerre est à ses yeux une folie « bestiale et antichrétienne ». L'idée de nation lui est insupportable : « Pourquoi ces noms stupides nous séparent-ils puisque le nom de chrétien nous unit? » Il s'indigne de la connivence du clergé avec les partis belliqueux :

Les théologiens et les maîtres de la vie chrétienne ne rougissent pas d'avoir été les principaux instigateurs, les principaux provocateurs et allumeurs de ce que Notre-Seigneur abhorrait le plus au monde... Comment accorder la crosse et le glaive, la mitre et le casque, l'évangile et le bouclier?

C'est bien le chrétien pacifiste et internationaliste.

Seulement ce prêtre, dont l'esprit chrétien est si éveillé, déclare avec cynisme que « la tranquillité et la paix du monde sont supérieurs à la foi »; dans sa résolution à ne servir aucun maître, il oublie de servir Dieu; il ne se plie à aucune discipline et retient des règles de piété juste ce qu'il faut pour donner le change et ne pas scandaliser par son indifférence.

Il aime la liberté et affirme maintes fois sa décision de ne servir aucun parti. Il fuit les querelles et dans un temps bouleversé par la guerre civile, il reste irréductiblement neutre. En pleine mêlée de la Réforme, il donne des gages aux deux camps, parlant toujours au nom de la souveraine justice. Il sera « un Gibelin pour les Guelfes et un Guelfe pour les Gibelins ». Quand Rome croit pouvoir le compter parmi les siens, il se tourne souriant vers Luther; il s'assure de tous les côtés pour sauvegarder sa tranquillité.

Fermé à tout ce qui n'est pas l'érudition, il est aveugle à la peinture, sourd à la musique, insensible à l'architecture. Rien ne l'intéresse que les bibliothèques. Il ne connaît que le livre et mourrait de ne pouvoir lire. Sa vocation est la défense de l'Esprit, tout doit lui être sacrifié; il n'y a pas de commune mesure entre Erasme et le commun des hommes : ce qui eût pu sembler faiblesse ou flagornerie de la part des autres est une nécessité, un devoir pour celui qui doit préserver sa culture.

Cet amoureux de la liberté vit sans gêne à la solde des grands sans se compromettre ni se lier. Il est l'artiste pur qui ne s'embarrasse pas de l'honneur ou du courage. Quand ses dérobades poussent à la violence son contradicteur exaspéré, Erasme, obligé de « rompre », cède du champ dans une panique pitoyable; il est poltron et ne s'en cache pas : le seul mot de la mort le fait trembler et quand on lui fait honte de sa lâcheté : « Voilà qui serait un terrible reproche si j'étais un mercenaire. Mais je suis un savant et la paix est nécessaire à mes travaux. »

Erasme étala sans pudeur sa couardise le jour où son disciple Ulrich von Hutten, traqué et menacé du bûcher pour sa campagne en faveur de Luther, vint lui demander assistance. Tremblant à l'idée de recevoir sous son toit ce partisan compromettant, il n'eut même pas le courage de son refus; il invoqua la maladie, la pierre, les coliques hépatiques, et, bien à l'abri, derrière ses fenêtres, il assista à la fin misérable, dans les rues de Bâle, de celui qui fut autrefois pour lui l'« enfant chéri des Muses ».

Il est vrai, la santé d'Erasme était précaire; il fut un œgrotant, sensible aux intempéries, vivant dans la terreur des épidémies, torturé par la goutte, par la pierre. Et dans la maladie on a voulu trouver une excuse à son égoïsme et à sa lâcheté. Mais d'autres ont souffert qui ont fait preuve de courage et de caractère : Pascal.

Même le rôle de conciliateur pour lequel sa neutralité le désignait, Erasme se refusa de le jouer. A la diète d'Augsbourg, il eût pu aider au rapprochement des deux adversaires, Mélanchthon et le légat du Pape. A l'invitation de Charles-Quint, il consentit à écrire des lettres, mais la peur des coups le retint de s'entremettre personnellement; et, parce qu'il aimait sa paix et non la vraie paix chrétienne, la coupure se fit définitive entre les deux camps.

§

Erasme fut un héros à sa façon : peu d'hommes ont

si bien et si constamment tenu cette position intellectuelle, inaccessible aux considérations nationales et religieuses, et même au sentiment de l'honneur. Sans doute le culte de l'indépendance ne fut-il pas son seul guide; d'autres motifs moins désintéressés le décidèrent: le souci de ne déplaire à personne, de se ménager des amitiés diverses, souvent aussi la peur, plus souvent encore la vanité de se montrer sensible à toutes les doctrines sans adhérer à aucune, le luxe de jouer une belle partie intellectuelle en prenant son bien partout et en jugeant de haut ceux qui s'accrochent désespérément à la même motte de terre, un peu de tout cela entrait dans l'abstention, la neutralité d'Erasme.

La seule excuse valable qu'eût pu invoquer ce prêtre lui est interdite : le sentiment chrétien nivelant les différences et n'accordant qu'une attention distraite aux choses de la terre. C'est le retranchement où se réfugiait Pascal et d'où, seules, les mathématiques le firent sortir : une seule chose importe, la Vérité, et pour le chrétien le salut de l'âme; donc appliquez à la lettre le précepte de saint Paul : « user du monde comme si on n'en usait pas »; tout est négligeable qui vise à des fins terrestres avec des moyens humains; la volonté d'action peut devenir satanique, fors quand elle est charité. A quoi bon se dépenser vainement? « Considérez les lis... Pas même Salomon dans toute sa magnificence ne fut vêtu comme l'un d'eux. » Etre du troupeau privilégié et laisser l'inquiétude « aux nations du monde »; tuer en soi tout besoin d'agitation, tuer jusqu'à l'espérance terrestre : mais cette victoire exige le renoncement; Port-Royal n'existe plus, et les cloîtres ne sont pas encombrés. Vivre dans une cellule comme le voudrait M. Benda, s'interdire toute investiture qui par essence promet la satisfaction du relatif ou se contente d'approximations relatives est un idéal d'un autre âge. Sans doute Ezéchiel n'était pas membre du sanhédrin; mais le temps des prophètes est passé.

Prétendre à ce détachement et rester dans le monde est une marque d'orgueil ou de pure hypocrisie; c'est le

détour, c'est la fuite qui dispense de s'engager. Comme si l'action puissante, et pourtant chrétienne, n'avait pas engendré les croisades ou avait entravé la sainteté de Jeanne d'Arc!

Quelle manie, écrivait P. Lasserre à propos de Renan, de fourrer Dieu partout. Cela est plus contraire à l'esprit du catholicisme, lequel distingue assez profondément entre Dieu et l'homme, entre Dieu et la nature, pour être très opposé à la manie de faire de la théologie et du prêche à propos de tout.

C'est parce qu'elle est la plus solide que cette position chrétienne est si souvent usurpée. Les êtres qui ne se réclament que de l'Intelligence et de la Pensée libre sont moins bien défendus; quand la « crise » et la bataille font rage, leur place devient vite intenable. Les vrais élus, les rares privilégiés, seraient vite chassés et bousculés de leur Tour d'Ivoire, si d'autres défenseurs ne leur en assuraient le libre usage. C'est tout de même se battre pour l'Intelligence que d'aider à ce maintien; et ce n'est pas trahir que de consentir certains sacrifices. M. J. Benda lui-même, considérant la menace qui pèse sur la civilisation, sent naître en lui une ardeur « nationaliste » qu'il ne connaissait pas : il adjure ses disciples de s'y laisser aller puisque c'est la justice. Hélas! en 1914, ils ont mieux aimé être injustes que de dire la même chose que Maurras et Barrès : « Il y a un livre à faire : des diverses formes de la lâcheté du juste. »

Il y aurait un livre à faire : des diverses formes de la décision du juste. Car il arrive encore qu'il se décide et prenne parti.

Souvent il entre dans l'action parce que la raison l'exige, mais sans illusion, sans passion, avec la hauteur un peu méprisante d'une concession faite à des contingences secondaires. « Soyez donc du temporel puisque cela vous démange si fort d'en être, écrit Montherlant, mais soyez-en avec réserve et nonchalance; pour tout dire soyez-en comme un éternel absent. » C'est bien la conduite adoptée par Montaigne, qui ne se refuse pas,

mais ne se passionne pas; il n'accorde qu'une attention et des gestes condescendants. Les mêmes apparences de hauteur dédaigneuse nous montrent Barrès s'amusant à la politique; les événements l'y poussèrent, mais aussi la curiosité, et aussi et surtout le besoin d'un refuge. Ses *Cahiers* ont parlé :

Mon agitation ne fut jamais une course vers quelque chose, mais une fuite vers ailleurs.

Il s'y mêle beaucoup de reconnaissance :

J'ai failli être fou. Je ne sais plus ce qui m'a sauvé. Si, je le sais : la politique. Pourquoi j'aime la politique? D'abord, je lui dois la vie.

Et quand l'angoisse de l'inutilité l'envahit à nouveau, la terre et les morts lui procurent l'apaisement.

Il en est d'autres qui, après avoir résisté toute une vie, sont débusqués par l'événement, plus fort que toutes les résolutions. Ils n'avaient jamais voulu s'engager, s'étaient gardés disponibles et en tiraient vanité; ils abhorraient les groupements et se sentaient diminués par l'accord des esprits; mais le flot monte et menace de couvrir la position qu'ils croyaient intangible; alors ils se jettent à l'eau comme les autres en criant avec P. Valéry : « Adieu, fantôme, le monde n'a plus besoin de vous ni de moi. » La nécessité, l'urgence est peu favorable à la réflexion, le sentiment domine et dicte leur décision : brusquement, dans une sorte de désarroi, ils prennent parti. Et quand, revenant à leur goût de l'analyse, ils cherchent les raisons de leur adhésion, ils en arrivent à des aveux inattendus. André Gide ne s'est pas rallié au communisme pour des motifs d'ordre intellectuel; M. Thierry Maulnier l'a montré cédant à des raisons sentimentales, au dégoût d'être parmi les privilégiés, d'occuper une place dans la barque dont les occupants tranchent les poignets de ceux qui s'y accrochent. Lui qui si longtemps ne connut d'autre guide que l'Intelligence, et se refuse à toute infidélité en restant au-dessus des partis, tout d'un coup prend parti et

l'Intelligence n'y est pour rien. Pour ces clercs incorruptibles, le parti-pris est une faillite frauduleuse; ils sont dans l'obligation de déposer un bilan intellectuel bourré d'erreurs et d'irrégularité, et, comme le troupeau, se conforment à la règle commune de la nécessité.

Mais cette éclipse de l'esprit critique n'a qu'un temps; leur besoin d'analyse a vite fait de renaître et de se heurter aux murs du parti dans lequel il est désormais enfermé; le libre jeu de l'intelligence devient un ferment de dissolution. Les nouvelles recrues ont adhéré et prêté serment, mais le vieil homme demeure avec ses exigences; il n'a voulu connaître que l'absolu ou du moins sa poursuite, et le voilà emprisonné dans un parti dont il ne voit bientôt que les limites. Alors, il discute, il critique et pour un peu donne des gages à l'adversaire. Etouffant les enthousiasmes, semant le doute, il pourrait dire avec E. Renan : « J'ai été un bon torpilleur à ma manière. » Ces clercs égarés ne vont jamais jusqu'au bout de leur geste : ils ne comprennent pas que le parti-pris postule un certain degré de soumission et une méfiance de soi-même. Ils ne voient pas le danger que leur curiosité inquiète et tracassière fait courir à leurs amis; la malfaisance d'une critique toujours aux aguets ne les frappe pas; pour servir l'Intelligence, ils font bon marché du sens commun, jugent sur l'immédiat sans souci de l'avenir; à la poursuite de la justice absolue, ils sombrent dans le pire sans vouloir s'arrêter au moindre mal. Il manque à ces partisans d'occasion la claire vision de leur maladresse, de leur impréparation, de l'utilité du silence et de l'humilité; la noblesse de certaines servitudes ne les touche pas.

Le plus beau témoignage de la connaissance de soi-même est de choisir un maître pour son désintéressement et sa vertu, au sens ancien du mot, et de le suivre parce qu'on lui reconnaît les qualités dont on manque le plus.

PIERRE MAURIAC.

UNE AVENTURE DE MADEMOISELLE MOLIÈRE

—

A cinquante-cinq ans, Jean-Pierre Lescot, président à mortier au Parlement de Grenoble, avait l'apparence d'un petit homme grisonnant, dodu et alerte, qui déambulait lentement, la tête érigée, sur le mail et dans les rues de Grenoble en se donnant l'air d'importance séant à un des premiers magistrats de sa province.

Tant que la présidente Lescot avait vécu, il était resté sous la férule de cette grande haquenée bourgeoise, honnête épouse, digne femme de magistrat, et, dans son intérieur, revêche, avare, en somme intégralement désagréable. Le président Lescot s'ennuyait beaucoup à Grenoble où sa vie n'était agrémentée que par quelques dîners fins chez lui, en son hôtel de la rue Haute, et ceux que donnait la riche bourgeoisie grenobloise. Le président Lescot était aussi membre de l'Académie des Belles-Lettres du Dauphiné.

Tous les ans pendant les vacances du Parlement, il allait passer un mois à Paris, soi-disant pour garder le contact avec ses supérieurs; mais Mme Lescot l'accompagnait, moins par jalousie que par inquiétude de l'argent qu'il aurait pu y dépenser. Aussi, quand elle mourut d'une maladie de foie, après s'être d'abord senti un peu esseulé, se trouva-t-il bientôt soulagé et résolu à mettre en œuvre les réserves de jeunesse qu'il avait faites sous le règne de Mme Lescot.

Il songea même à vendre sa charge et s'installer à Paris; mais, avant de prendre ce grand parti, il demanda

à M. le Premier un congé de trois mois pour s'assurer que la vie de la capitale lui conviendrait. Le 15 avril de l'année 1675, il loua une chaise de poste et, après trois jours de voyage, descendit à Paris, rue Saint-Honoré, à l'Hostellerie de la Fleur de Lys tenue par un Dauphinois, où il avait ses habitudes.

Une heure après, nettoyé, rasé, poudré et costumé à la mode un peu retardataire de Grenoble, le président Lescot demanda à son hôtelier quel spectacle était alors en faveur; celui-ci lui répondit sans hésiter : que Monsieur le Président se devait d'aller voir jouer, au théâtre de l'Hôtel Guénégaud, la *Circé,* de Thomas Corneille, incarnée par Mlle Molière, la veuve du comédien-auteur bien connu.

Jadis, au cours d'un de ses voyages à Paris, le président Lescot avait vu Mlle Molière jouer le rôle d'Armande dans la comédie des *Femmes Savantes*. Mais la pièce l'avait ennuyé et, en l'écoutant, il s'était assoupi, de sorte qu'il se souvenait vaguement du spectacle et de sa principale interprète.

Après avoir soupé à cinq heures et demie, suivant la coutume, il alla rejoindre les bords de la Seine, traversa le Pont Royal et remonta la rive gauche jusqu'à la rue Mazarine, où le théâtre de l'Hôtel Guénégaud avait été établi dans un ancien Jeu de paume qui touchait les jardins du collège Mazarin. Là, s'étaient groupés plusieurs artistes de la célèbre Compagnie du Marais, dispersée depuis la mort de Molière. La nouvelle troupe, dite *Société de l'Hôtel Guénégaud,* était dirigée par sa veuve, Armande-Elisabeth-Grésinde Béjart.

La salle rectangulaire, beaucoup plus longue que large, était constituée sommairement par deux galeries de bois, divisées, à droite et à gauche, en loges, les unes grillées, les autres ouvertes; entre les loges, s'étendait le parterre dont le milieu était garni de bancs. Au fond, les spectateurs se tenaient debout, mais il y avait quelques rangs de fauteuils près de la scène qui était éclairée par une rampe de chandelles et encombrée de banquettes recouvertes de velours avec quelques fauteuils réservés.

Le prix des places sur la scène, les fauteuils de face et

dans les loges était uniformément d'un demi-louis d'or; elles valaient trente sols au parterre, debout ou assises.

Le président Lescot prit un fauteuil de face et s'y installa au moment où le rideau s'ouvrait en glissant sur une barre de cuivre, devant la scène peuplée de freluquets vêtus à la dernière mode, la tête recouverte d'un chapeau à plumes, une longue canne à pomme d'or entre les jambes, caquetant, frétillant et lorgnant dans la salle avec leur face-à-main.

Le silence se fit lorsque Mlle Molière apparut en robe de magicienne, les cheveux épars, et commença à psalmodier, presque sans gestes, les vers médiocres de la tragédie de Thomas Corneille. Altière et lointaine, elle parlait avec nonchalance, d'une voix qui semblait lassée, mais très claire et d'un timbre touchant. Quelquefois, elle portait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer une petite toux qui la rendait intéressante.

Dès son entrée, le président Lescot fut ébloui. Jamais il n'avait vu ni entendu une si merveilleuse créature. Il écouta vaguement les vers de Thomas Corneille, ne vit que la Molière et n'écouta que la musique de sa voix. Quand, après la représentation, vers dix heures du soir, il rentra à son hôtel en longeant la Seine qui bruissait au clair de lune, devant la masse sombre du Louvre, l'image de la belle comédienne le guidait, lumineuse.

Après une nuit agitée, il résolut de la connaître. Somme toute, elle n'était qu'une comédienne, donc vénale comme la plupart, et, pour s'enhardir, il palpa son portefeuille, bourré de billets sur les Fermiers-généraux et la Marine.

Mais, hors de son siège au Parlement, le président était un timide, d'une timidité provinciale qu'il cachait sous des airs d'importance.

Dans les rues de Paris, il se demandait souvent si les passants ne se moquaient pas de lui parce qu'il venait de la province, et alors, furieux, il leur lançait des regards menaçants.

Au moment de se présenter à Mlle Molière, chez elle ou en son théâtre, il redouta une rebuffade et résolut de

s'adresser à une certaine dame Ledoux qui gérait, rue Saint-Sauveur, une maison de rencontres, à l'enseigne du Cœur-Volant, réputée pour la première de Paris. Il y était venu quelquefois chercher des plaisirs sans lendemain avec des jeunes femmes appartenant à diverses catégories sociales, surtout des petites bourgeoises qui y gagnaient discrètement de quoi s'habiller à la mode coûteuse de l'époque. Certes, il ne pensait pas que Mlle Molière fréquentât chez la Ledoux, mais la bonne hôtesse, qui connaissait tout Paris, pourrait peut-être s'entremettre pour lui auprès de la comédienne. Dans l'après-midi, il se rendit chez la Ledoux sous le nom de guerre qu'il prenait pour faire ses fredaines à Paris, sans se douter que l'entremetteuse, qui était en rapports constants et nécessaires avec la police, connaissait depuis longtemps son identité. Elle le reçut comme un vieil ami, par ces paroles amènes :

— Bonjour, monsieur le baron. Je suis heureuse de vous voir. Vous avez belle mine et florissante. Je pense que vous venez me demander des nouvelles de quelqu'une de vos petites amies.

— Non, madame Ledoux. Aujourd'hui, je cours le gros gibier : bref, pouvez-vous me ménager une entrevue avec Mlle Molière?

— Mlle Molière? la fameuse comédienne?

— Cela vous paraît peut-être impossible?

— Non, monsieur le baron, rien ne m'est impossible. Mais l'affaire est délicate.

— La Molière est-elle tellement plus renchérie que les autres comédiennes?

— Sans doute. D'abord, elle est fort riche. Le sieur de Molière lui a laissé, dit-on, plus de cinq cent mille livres. De plus, elle a à Paris un grand renom et, par suite, ne doit pas manquer d'entreteneurs.

— Dois-je donc y renoncer? dit le président, tout déconfit.

— Laissez-moi le temps d'y rêver; venez me revoir dans huit jours. Mais d'ici là, je vous prie de ne pas tenter d'approcher Mlle Molière, soit chez elle, soit au théâtre,

parce que vous entraveriez mes démarches et risqueriez de m'empêcher de réussir dans notre entreprise.

Le président Lescot, rasséréné, le promit, et, en s'en allant, glissa dans la main de l'entremetteuse un bon de 100 livres sur les Fermiers généraux. Quatre jours après, il reçut un pli de la Ledoux, qui lui mandait : « Je vous attends demain à trois heures de relevée. »

Ce mardi, après s'être longuement pomponné, parfumé et pommadé, pour effacer quelques rides en forme de patte d'oie, le président, fringant comme un poulain au pré, se fit chercher à l'hôtel de la Fleur de Lys par une chaise à porteurs au prix de vingt sols la course, et l'arrêta discrètement à l'entrée de la rue Saint-Sauveur.

La Ledoux le reçut dans un petit salon, séparé d'une chambre à lit par un rideau de velours damassé. Il y avait aux murs une suite de tapisseries galantes qui représentaient au naturel les amours de Daphnis et Chloé. Le mobilier se composait d'une table italienne en bois d'ébène, rehaussé d'ivoire, et d'une causeuse, sorte de canapé, dont la mode commençait à se répandre. La Ledoux, souriante et mielleuse, chuchota à son client :

— Attendez-la... je vous laisse... soyez heureux!

Elle s'esquiva, et le président resta seul pendant quelques minutes, le cœur battant, tel un collégien en bonne fortune. On gratta doucement à la porte, masquée par une draperie de velours. Il alla ouvrir... C'était elle!

Longue, indolente et hautaine, telle une grande dame du répertoire, en habit négligé mais du meilleur ton, elle se laissa d'abord tomber dans un fauteuil, comme si elle était déjà lasse, et tira son mouchoir pour étouffer la petite toux qui était un de ses agréments.

Comme le président était si ému qu'il ne trouvait rien à lui dire, elle ouvrit la conversation, en ces termes :

— Alors, Monsieur, il paraît que vous désirez me voir. J'ai bien voulu y consentir. Toutefois, sachez d'abord, avant que je vous demande vos raisons, que c'est la première fois que j'entre dans cette maison. Mais Mme Ledoux m'a dit tant de bien de vous que je me suis laissé convaincre de vous y joindre, d'autant que je ne peux

vous recevoir chez moi, à cause des obligations de mon état de veuve. Donc, je vous prie de me faire maintenant connaître les motifs pour lesquels vous désiriez si vivement me connaître.

Le président Lescot bredouilla :

— Mais parce que... parce que... il y a si longtemps que je vous aime, sans savoir où ni comment vous le dire!...

— Que vous m'aimez, dites-vous?

— Jusqu'à l'adoration.

— Chut!... Chut! Ne prononcez pas de ces vilains mots.

— Eh quoi! vilains,... des mots d'amour?

— En tout cas, prématurés. Car si jamais un jour ou l'autre, — qui peut connaître l'humeur capricieuse des femmes? — je voulais bien les entendre, ce ne serait pas avant de nous mieux connaître. N'est-ce pas votre avis? Etes-vous de ces butors qui gâtent le bonheur en voulant le brusquer? Il n'y a qu'à vous voir pour être assuré de votre délicatesse.

Et elle ajouta, avec une petite moue prometteuse qui mit en feu le président à mortier :

— Je suis certaine que vous êtes de l'école des voluptueux qui savent attendre le plaisir et s'en faire des avant-goûts pour le prolonger.

— Oh! oui!!! Et si vous vouliez vous en assurer...

— Chut!... Tenez vos mains tranquilles; asseyez-vous à côté de moi et causons comme de bons amis. Parlez-moi de vous. Dans quels rôles m'avez-vous vue? Me préférez-vous dans le répertoire ancien ou moderne?

— Dans tous les répertoires!

Et le président se rapprocha d'elle de façon à toucher ses genoux. Elle feignit de ne pas s'en apercevoir et lui raconta, avec volubilité, comme une leçon apprise, l'histoire de son mariage avec le sieur de Molière et comment le comédien Montfleury avait répandu l'horrible calomnie qu'elle était la fille de son mari et de Madeleine Béjart, sa propre mère. Mais le Roi avait bien voulu faire taire les calomniateurs en consentant à être le parrain de son premier enfant... Elle n'avait d'ailleurs jamais été heu-

reuse avec l'illustre écrivain, qui la délaissait pour son art et aussi pour sa vieille maîtresse, Mlle de Brie. Cependant elle ne l'avait jamais trompé, quoi qu'on en eût dit, et, après sa mort, elle avait montré combien elle était attachée à ses devoirs d'épouse, en se jetant aux pieds du roi pour le supplier d'accorder au sieur de Molière une sépulture en terre bénite. Elle lui était d'ailleurs reconnaissante des talents de comédienne qu'il lui avait inculqués, mais elle ne l'avait pas aimé d'amour. Jamais, d'ailleurs, elle n'avait connu l'amour!... Hélas!

Pendant ce petit discours, le président Lescot n'eut pas le loisir de prononcer un mot, mais il se contentait de la boire des yeux et de s'enivrer de la musique de sa voix, tantôt gaie, tantôt touchante. Enfin, elle se leva languissamment.

— Il faut maintenant que je retourne à ma galère.

— Votre...?

— A mon théâtre, veux-je dire, où j'étudie la pièce nouvelle de M. Quinault. Que cela me fatigue! Ah! si vous saviez combien je suis lasse de vivre parmi ces intrigues, ces mensonges et ces jalousies!... Que donnerais-je pour pouvoir me retirer en province, dans une campagne fleurie de vraies fleurs, parmi des gens vrais... Enfin, c'est mon lot, la chèvre doit brouter où elle est attachée... Au revoir, mon cher baron.

Elle lui tendit sa main à baiser, d'un geste de reine. Il lui demanda d'un ton suppliant :

— Quand vous reverrai-je?

— Y tenez-vous tellement?

— Vous me le demandez?

— Alors, lundi prochain, si vous le voulez bien, à trois heures de relevée, je me rendrai libre pour vous. Mais jusque-là, promettez-moi de ne pas essayer de me revoir. Si vous venez à mon théâtre, demeurez dans la salle et surtout ne parlez de moi à personne. Songez à ma réputation; les mauvaises langues ont sitôt fait de se mettre en branle. Et puis, ne prendrez-vous pas quelque plaisir à garder notre secret?

— Notre secret, dites-vous? Avons-nous déjà un secret?

— Ai-je laissé échapper cela?

— Le regrettez-vous?

Elle eut une petite moue adorable.

— Non... à lundi, mon cher baron.

Elle lui tendit sa main, qu'il couvrit de baisers jusqu'au coude sous la manche de dentelles.

Le lundi suivant, elle se donna comme si elle succombait aux instances du président Lescot. Quel ravissement!... C'était Circé elle-même qu'il tenait dans ses bras. Circé l'enchanteresse, pudique comme une vierge et experte comme une courtisane. Elle fit en sorte qu'il se surpassa lui-même, battit ses records de jeunesse. D'autant plus ravi d'elle qu'il était plus content de lui, il aurait voulu arrêter l'horloge de Boulle qui marquait par son tic-tac les limites de son bonheur. Car, à 5 heures, sous prétexte qu'elle jouait la comédie ce soir-là, elle le pria, avec une douce et implacable insistance, de s'aller revêtir dans le salon où il s'était dévêtu.

Quand elle l'autorisa à rentrer dans la chambre à lit, elle était toute prête à partir.

Il eut alors un geste malheureux qui sentait sa province, celui de tirer de sa poche son portefeuille et de l'ouvrir devant elle. Elle lui décocha un regard courroucé: « Je pense, Monsieur, que vous vous méprenez; voilà un geste qui gâte tout. »

Désolé, il se jeta à ses genoux et la pria de lui pardonner. Alors, elle le releva avec une mine de reine offensée, mais pitoyable, et il lui dit humblement :

— Ne me permettrez-vous pas de vous offrir au moins un souvenir de cet après-midi céleste?

— Quel souvenir?

— Par exemple... un... bijou pour parer votre beauté.

— Tout simple alors...

— Vous le choisirez vous-même chez un joaillier que je connais place Dauphine, à l'enseigne du « Croissant d'Or ».

— Voulez-vous que nous y allions de ce pas?

— Non, il ne faut pas que l'on nous voie sortir ensemble de cette maison. Précédez-moi de quelques instants et je vous rejoindrai.

Dans la boutique du joaillier, Mlle Molière voulut bien accepter un collier de perles et de brillants d'une valeur de 500 pistoles, à condition qu'elle le laissât dans la cassette de mariage de sa fille (qui allait avoir 12 ans) et elle donna rendez-vous à son amant pour le jeudi suivant.

Ainsi heureux une fois la semaine, le président Lescot vécut pendant deux mois comme dans une hallucination de bonheur. Il déambulait par les rues étroites de Paris, sans se soucier des passants qui le bousculaient et des carrosses qui l'éclaboussaient, et partout croyait voir sa maîtresse parce qu'il ne pensait qu'à elle. Mais, attaché à la parole donnée, il se défendait par un grand effort de volonté d'en parler aux personnes qu'il allait visiter, malgré qu'aucune autre conversation ne l'intéressât. Il passait toutes ses soirées au théâtre de l'hôtel Guénégaud, sans essayer de l'approcher, se contentant de la voir et de songer délicieusement que la comédienne qui paraissait se donner au public était à lui seul, à lui tout entière; et il se remémorait les heures voluptueuses des après-midi du jeudi, rue Saint-Sauveur. Cependant, il s'étonnait un peu de la voir sur la scène plus grande, plus imposante que chez la Ledoux, et surtout de ce que sa voix lui paraissait moins douce, plus appuyée. L'illusion du théâtre, sans doute!...

Un soir que, pour la mieux voir, il avait pris un fauteuil de premier rang, il entendit à côté de lui, dans une loge, pendant l'entr'acte que meublait un intermède de Turcs dansants, deux jeunes gens et une jeune femme qui parlaient de Mlle Molière. La jeune femme disait avec une pointe d'aigreur :

— La trouvez-vous si jolie? Vous êtes facile à contenter... Elle a des petits yeux de souris et une bouche qui n'en finit pas.

— Mais si parlante, même quand elle ne l'ouvre pas.

— Vous allez me dire aussi qu'elle vit honnêtement et

qu'elle n'a pas des amants à ne plus savoir en faire le compte.

— Je ne saurais le lui reprocher.

— Et qu'elle n'a pas rendu son mari horriblement malheureux.

— J'en suis convaincu, bien que je lui sois reconnaissant d'avoir inspiré à cet auteur ses plus belles œuvres par les chagrins qu'elle lui a causés.

— Elle l'a trompé avec Lauzun, Guiche, le comédien Baron et, depuis qu'il est mort, elle s'évertue à ruiner ce pauvre du Boulay, pour enrichir son greluchon, ce Guérin d'Etriché qui joue si mal le rôle d'Ulysse.

Sur ces derniers mots, l'intermède dansé se termina et les occupants de la loge se turent pour entendre la seconde partie de la comédie.

Le président Lescot se trouva tout d'abord dans l'état d'esprit d'un homme qui a reçu une cheminée sur la tête, et puis son agitation devint telle qu'il ne put tenir en place, quitta le théâtre et marcha fiévreusement, sans savoir où il allait dans les rues sombres, jusqu'à ce que la fatigue abattît sa fièvre. Alors, il demanda son chemin à une patrouille du guet qu'il rencontra. Il rentra à l'hôtel de la Fleur de Lys aux premières lueurs de l'aube, se jeta sur son lit, mais n'y trouva pas le sommeil. Ce n'était pas tant le passé de Mlle Molière qui le faisait souffrir. Il n'avait jamais eu la naïveté de croire à la vertu de la comédienne, mais il lui était intolérable de penser que, tout en lui assurant qu'elle l'aimait, elle ruinait le sieur du Boulay et surtout qu'elle avait pour greluchon un méchant petit comédien.

Après une nuit insomnieuse, il résolut d'en avoir le cœur net et passa la journée à enquêter chez ses amis sur les comportements de Mlle Molière. Tous furent d'accord pour lui apprendre que le sieur du Boulay, notaire en la rue des Bons-Enfants, était amoureux fou de la comédienne et l'aurait épousée s'il n'avait appris qu'elle le trompait outrageusement avec un petit comédien nommé Guérin d'Etriché.

Après une semaine fiévreuse, le président arriva le

jeudi suivant rue Saint-Sauveur, dans l'état d'un homme qui se prépare aux plus violentes explications. Cette fois, la Ledoux le reçut d'un air contraint, inaccoutumé.

— Monsieur le Baron, lui dit cette bonne hôtesse, je suis chargé par Mlle Molière de vous dire qu'elle ne viendra pas aujourd'hui et qu'il vaudrait mieux que vous ne comptiez plus sur elle.

Le président, comme foudroyé, balbutia :

— Et pourquoi, pourquoi?

— Eh! bien, voilà. Mlle Molière n'est pas contente de vous. Elle a appris que vous n'avez pas tenu votre promesse de ne parler d'elle à personne et que vous vous êtes enquis de la vie qu'elle menait.

— Et j'en ai appris de belles! Elle m'a menti comme une gourgandine! Elle a deux amants et elle engraisse l'un avec l'argent de l'autre!

Mme Ledoux hocha la tête.

— Ceci ne me concerne pas. Je ne me mêle jamais des difficultés qui surgissent entre mes clients. C'est affaire à eux. Je me permets seulement, à cause de l'amitié que j'ai pour vous, de vous engager à ne pas chercher à revoir Mlle Molière. Elle me paraît étrangement attachée à ses résolutions et je crois que vous perdriez votre temps à essayer de l'y faire renoncer. Au contraire, je puis vous assurer que vous trouverez chez moi toutes les compensations que vous pourrez désirer. J'ai justement une petite amie nouvelle... un vrai tendron...

Le président lui répondit furieusement :

— Je n'en veux pas!

Sur quoi, il enfonça son chapeau et sortit en brandissant sa canne contre le fantôme de l'infidèle.

Dans la rue, il prit la résolution d'aller le soir même au théâtre de l'hôtel Guénégaud pour dire à la perfide tout ce qu'il avait sur le cœur.

Afin de se donner du courage, il but au souper deux flacons de vin de bourgogne et, sitôt après les pâtisseries, s'achemina à grands pas vers le théâtre.

Cette fois, il prit une place sur la scène. On jouait ce

soir-là le *Misanthrope* du sieur de Molière, devant une salle demi-pleine. Célimène était en scène avec Alceste et lui disait ces vers de circonstance :

C'est pour me quereller, donc à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi...

Comme un mouvement de scène la faisait passer devant le président, il toussa pour attirer son attention et ensuite lui dit entre ses dents, assez haut pour qu'elle pût l'entendre :

— Méchante, pourquoi n'êtes-vous pas venue cet après-midi à notre rendez-vous?

Elle continua de jouer son rôle comme si elle ne l'avait ni vu ni entendu et, après avoir fait trois révérences au public, se retira et monta dans sa loge, qu'une cloison divisait en deux parties, de façon à former un salon et une autre pièce plus petite qui lui servait de cabinet de toilette.

Le salon était rempli par les jeunes gens qui encombraient la scène et des comédiennes qui étaient venues voir leur camarade jouer le rôle périlleux de Célimène, avec l'espoir qu'elle y serait sifflée.

En passant devant eux, elle leur adressa un petit signe de tête protecteur et se retira dans son cabinet de toilette, avec la soubrette qui lui servait d'habilleuse.

Le président Lescot arrêta au passage la jeune suivante et lui commanda impérieusement :

— Dites à Mlle Molière que le baron des Vertus est là et entend lui parler incontinent.

La soubrette, inquiète de voir cet inconnu congestionné, lui répondit :

— Mlle Molière ne reçoit onques pendant qu'elle s'habille.

— Alors je l'attendrai ici.

Sur ce, le président Lescot se campa au milieu du salon.

La camériste alla rendre compte à sa maîtresse de cette intrusion qui menaçait de faire scandale. Tous les assistants riaient sous cape ou chuchotaient.

Un moment après, Mlle Molière, en robe de ville, entra dans le salon et, s'avançant vers le président, lui jeta de haut :

— Que me voulez-vous, Monsieur?

Alors Lescot, hors de lui, oublia toutes les règles de savoir-vivre et l'apostropha violemment en lui répétant :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue cet après-midi à notre rendez-vous coutumier?

Mlle Molière parut d'abord très étonnée, et puis un peu inquiète, comme en présence d'un fou. Elle lui dit doucement, pour ne pas l'irriter :

— Je pense, Monsieur, que vous me prenez pour une autre.

Le président se dressa sur ses ergots, tel un coq de combat.

— Allez-vous prétendre que vous ne me connaissez pas, non plus que la maison de la Ledoux?

Mlle Molière, qui connaissait au moins de réputation l'établissement de la rue Saint-Sauveur, lui répondit fermement :

— Je ne connais ni vous ni cette personne et, comme il me semble que vous êtes pris de vin, je vous engage à quitter la place, sinon je serai obligée de faire appeler les gardes du théâtre.

Cette menace acheva d'exaspérer le président, qui s'exclama :

— Menteuse!... Perfide!... Appelez la garde! J'en serai fort aise, parce qu'on saura qui vous êtes : une gourgandine et une effrontée.

A ce moment, il aperçut le collier que Mlle Molière portait au cou et, comme il était dans une véritable frénésie, accentuée par le vin de Bourgogne, il crut le reconnaître et s'écria :

— Et ce collier? Nierez-vous que c'est moi qui vous l'ai acheté, la semaine dernière, place Dauphine, à l'enseigne du Croissant d'Or?

Par une impulsion irréfléchie, il bondit sur la comédienne et fit le geste de lui arracher le bijou.

Elle réagit en lui appliquant une gifle qui sonna comme un coup de battoir sur du linge mouillé.

Les témoins de cette scène surprenante manifestaient de diverses façons leurs sentiments : les hommes se préparaient à sauter sur l'agresseur pour le jeter dehors et les femmes poussaient des cris aigus, tout en se réjouissant de l'algarade, convaincues au fond que Mlle Molière, comme certaines d'entre elles, fréquentait véritablement chez la Ledoux.

Cependant, les gardes du théâtre, que la soubrette avait été requérir, entrèrent dans le salon, s'emparèrent du président Lescot et le boutèrent jusqu'à la rue Mazarine, tandis qu'il continuait à hurler que Mlle Molière n'était qu'une gourgandine.

Conduit devant le commissaire au Châtelet, il lui fallut faire connaître qui il était et, comme il s'entêtait à vitupérer la comédienne, le commissaire, très embarrassé devant un président à mortier, dut néanmoins se résoudre, pour arrêter le scandale, à l'envoyer passer la nuit dans la prison de Fort-Lévêque, fréquentée par des gens de théâtre, et où il aurait le loisir de se calmer. On lui donna une bonne chambre claire, à la pistole, c'est-à-dire au prix d'une pistole par vingt-quatre heures avec la nourriture. Il n'en sortit que le lendemain matin, assagi, après avoir payé caution et s'être engagé à ne plus insulter la fameuse comédienne.

Cependant, Mlle Molière se trouvait prise dans un dilemme : laisser tomber l'affaire ou obtenir un désaveu public des propos injurieux et diffamatoires qui lui avaient été adressés devant témoins. Son indolence naturelle l'inclinait vers la première solution. Mais elle avait auprès d'elle, en qualité d'assistante et de conseillère, une vieille comédienne nommée la Châteauneuf, qui avait fait partie de la première troupe que Molière menait en province au début de sa carrière, et à qui elle faisait jouer par charité les rôles de seconde duègne. La Châteauneuf était surtout l'entremetteuse attitrée de Mlle Molière; c'était elle qui organisait les rencontres et débattait les tarifs des abandons de la comédienne,

qui pouvait ainsi se donner l'air de planer au-dessus des misérables questions d'argent et élever de ce fait le prix de sa précieuse personne. La Châteauneuf lui représenta que sa réputation souffrirait beaucoup de ce scandale, que Tout-Paris savait qui était la Ledoux et quel commerce se faisait dans sa maison; que beaucoup de gens croiraient, d'après certaines vraisemblances, que Mlle Molière y fréquentait et s'en était faussement défendue; qu'un jugement bien motivé lui donnerait un brevet de dignité, sinon de vertu, qu'en tout cas le bruit fait autour d'elle attirerait des spectateurs au théâtre de l'hôtel Guénégaud.

Mlle Molière se rendit à ces bonnes raisons et adressa une plainte en règle au lieutenant de police, M. de la Reynie; elle fut aussitôt transmise au commissaire au Châtelet, qui commença son « enqueste ». Cependant, à la grande indignation de la plaignante, l'affaire parut d'abord mal tourner. Le président Lescot s'obstinait à l'accuser de l'avoir odieusement renié. La Ledoux prétendait ne rien connaître de cet imbroglio, où elle n'avait joué que son rôle habituel d'entremetteuse, et le joaillier de la place Dauphine affirmait reconnaître en la personne de Mlle Molière l'acheteuse du collier. Le commissaire au Châtelet allait se croire obligé de la débouter de sa plainte lorsqu'un coup de théâtre se produisit. Un de ses limiers s'assura d'abord que Mlle Molière était occupée dans son théâtre précisément aux heures où le président Lescot prétendait l'avoir rencontrée chez la Ledoux, — tandis qu'une boutiquière de la rue Saint-Sauveur qui la connaissait, affirmait l'avoir vue, aux mêmes heures, entrer dans la maison. Le policier en déduisit qu'il y avait dans Paris une femme qui ressemblait étrangement à la comédienne. Les renseignements qu'il eut par ses indicateurs aux divers quartiers de Paris, le menèrent rue des Canettes chez une dame Hervé des Tourelles.

Il y trouva l'image vivante de Mlle Molière. Un interrogatoire, conduit suivant la méthode classique d'intimidation et de cordialité, lui apprit que la dame soi-

disant des Tourelles, qui s'appelait Marie Simonnet, fréquentait chez la Ledoux, qui l'avait plusieurs fois présentée pour Mlle Molière à des clients de passage. Mais jusqu'alors la supercherie n'avait pas eu de suites. Le lendemain, le président Lescot, Mlle Molière et la femme Ledoux furent convoqués ensemble dans le bureau du commissaire au Châtelet, qui, après s'être assuré de leur identité, fit brusquement entrer Marie Simonnet.

Stupeur du président, triomphe de Mlle Molière et saisissement de la Ledoux, qui d'ailleurs se reprit immédiatement et affecta une grande surprise. A son entrée dans le cabinet du commissaire, le premier mouvement de Marie Simonnet fut de se jeter aux genoux du président Lescot et de lui demander pardon de l'avoir ainsi abusé. Il se détourna d'un geste méprisant en murmurant : « Gourgandine ». Marie Simonnet se releva, larmoyante, et avoua toute la supercherie. Dès lors la cause était entendue. La Ledoux et Marie Simonnet furent aussitôt prises au corps et conduites dans la prison du Nouveau Châtelet. Mlle Molière s'en retourna chez elle triomphante et le président Lescot fut prié par le commissaire de ne pas quitter Paris, parce qu'on aurait besoin de sa comparution. Il rentra à l'hôtel de la Fleur de Lys, bouleversé, et surtout très vexé d'avoir été, lui président à mortier au Parlement de Grenoble, ainsi joué par une catin et une entremetteuse.

Pendant vingt-quatre heures, il maudit copieusement Marie Simonnet et souhaita qu'elle fût enfermée dans un cachot au pain et à l'eau jusqu'à la fin de sa répugnante existence. Et puis, peu à peu, au cours de la semaine suivante, un revirement surprenant commença à se faire dans le tréfonds de son entendement. Marie Simonnet lui apparut dans une lumière nouvelle. Comme elle s'était jetée humblement à ses genoux!... Qu'elle était touchante et jolie!... Beaucoup plus que son double, la comédienne dont le teint était abîmé par les fards et les traits du visage tirés par les fatigues de sa profession. Après tout, n'était-ce pas Marie Simonnet qu'il avait aimée et non cette virago qui l'avait insulté, giflé

et fait conduire en prison comme un malfaiteur? C'était Marie Simonnet la vraie Circé, dont l'autre ne représentait qu'une mauvaise doublure.

Maintenant, la pauvrette se désolait, sans doute, entre les murs de son cachot, tandis que la Molière se pavanait dans Paris. Et le président, qui connaissait les lois, savait que Marie Simonnet serait condamnée pour usurpation de personne en but de prostitution, au moins à la peine infamante du fouet et peut-être marquée d'une fleur de lys, imprimée au fer rouge sur l'épaule gauche, celle sur laquelle il s'était si doucement endormi après les déduits amoureux.

Incapable de supporter plus longtemps ces affreux pensers, agité aussi par les mouvements de la nature, il fit demander au commissaire au Châtelet la permission de communiquer avec la prisonnière, ce qui lui fut accordé, par faveur spéciale.

Quand il entra dans la cellule de Marie Simonnet, elle somnolait sur son grabat. Après que le geôlier qui l'avait introduit fut sorti, il resta un moment immobile, à la regarder dormir. Enfin, elle ouvrit les yeux, le vit et, comme si elle rêvait encore, lui tendit ses beaux bras nus. Il la joignit avec la prestesse d'un jouvenceau.

Dès lors, assuré de la vénalité du geôlier Marest, il s'ingénia à préparer la fuite de sa maîtresse. Ce fut très facile. Moyennant dix mille écus comptants, le geôlier concierge attacha une corde à nœuds pendante jusqu'au sol, aux barreaux disjoints de la cellule de la prisonnière afin de simuler une évasion, et il la laissa passer devant sa loge en costume de blanchisseuse, chargée d'un panier de linge, tandis que son personnel était occupé sur le pont Saint-Michel à regarder le feu d'artifice tiré en l'honneur de la fête du Roi Louis quatorzième.

Le président Lescot attendait sa maîtresse dans une chaise de poste, au coin de la rue Jean-Tison et de celle du Pont-Neuf, et la mena d'un seul trait en Dauphiné, aux environs du Bourg-d'Oisans, dans un petit domaine

qu'il avait, en sorte que, si elle était recherchée, elle pût aisément passer en Savoie.

Après avoir vécu avec elle quinze jours de félicités, il se crut engagé d'honneur à ne pas faire défaut et revint à Paris pour figurer au procès, qui fut jugé devant le Lieutenant criminel en la Chambre des Vacations du Parlement. Après des débats très courts, la sentence porta :

« Qu'en présence de la Molière et de quatre personnes telles que cette dame voudrait les choisir, François Lescot reconnaîtrait que, par inadvertance et méprise, il avait usé de voies de fait et tenu des discours injurieux contre elle, l'ayant prise pour une autre personne. De quoi déclaration serait délivrée à ladite Molière, à laquelle il devrait encore payer la somme de 200 livres pour tout dommage et intérêt, frais et dépens. »

La femme Ledoux et Marie Simonnet furent condamnées à être fustigées nues de verges par la main du bourreau, devant la porte principale du Nouveau Châtelet et devant la maison de ladite Molière.

« Et de ce fait bannies pour trois ans de la ville, prévôté et vicomté de Paris, enjoint à elles de garder leur ban à peine de la hart, et solidairement, envers le Roi, à 100 livres de réparation civile, dommage et intérêt, envers ladite Molière, et aux dépens. »

Le geôlier Marest fut pris au corps par Fit, huissier de service, emmené à la Conciergerie du Palais, et écrou fait de sa personne...

Le Lieutenant criminel, qui avait reçu de M. de la Reynie la recommandation discrète de conclure au plus tôt cette affaire fâcheuse pour l'honneur de la magistrature, ne se soucia pas de rechercher Marie Simonnet et, quelques semaines après, fit élargir le geôlier, « à la condition juratoire de se représenter quand il plaira à la Cour ordonner ».

La femme Ledoux, seule retenue, interjeta appel, mais le 15 octobre « l'appellation fut réduite à néant, ordonné que la sentence sortira d'effet ». Le lendemain, l'entremetteuse, suivie d'un cortège de gouspins et de traî-

neuses de rues qui la huaient, fut fouettée par la main d'une bourelle devant la porte principale du Nouveau-Châtelet, et puis menée en charrette jusque devant l'hôtel d'Arras, rue de Seine, où Mlle Molière occupait le premier étage d'une maison qui porte maintenant le n° 32, et donnait alors sur les derrières du Théâtre de l'Hôtel Guénégaud. La comédienne ne parut pas à son balcon pour assister à l'exécution, moins par discrétion que par la raison péremptoire qu'elle habitait sur la cour.

Après avoir été congrûment fouettée, la Ledoux quitta Paris et vécut en province jusqu'à ce que, par la haute protection d'un de ses clients, elle obtint la rupture de son ban et la levée de la saisie faite sur sa maison de la rue Saint-Sauveur, où elle reprit son petit commerce.

Quand Mlle Molière apparut à son théâtre, le soir du jugement, ses camarades lui firent une ovation. On jouait ce jour-là une tragi-comédie de Thomas Corneille, intitulée l'*Inconnue*, et le poète y avait ajouté quelques vers d'à-propos.

Une bohémienne, qui examinait les lignes de la main de Théolente, dont Mlle Molière jouait le rôle, lui disait :

Cette ligne qui croise avec celle de vie
Marque pour votre gloire un moment très fatal.
Sur des traits ressemblants, on en parlera mal
Et vous aurez une copie.
N'en prenez pas trop de chagrin.
Si votre gaillarde figure
Contre vous quelque temps cause un fâcheux murmure,
Un tour de ville y mettra fin
Et vous rirez de l'aventure.

Le public applaudit vivement l'allusion transparente.

Deux ans après, Mlle Molière épousa son amant, Guérin d'Estriché, et ainsi :

... après un mari d'esprit qu'elle aimait peu,
Elle en prit un de chair qu'elle aimait davantage.

Le président Lescot, de plus en plus attaché à Marie Simonnet, vendit sa charge et quitta Grenoble pour vivre

avec elle dans son château du pays d'Oisans jusqu'à la fin de sa vie, qui fut plus heureuse que le commencement.

Ce qui montre une fois de plus à quel point les chemins du bonheur sont détournés, hors de tous les préceptes de la morale humaine (1).

MAURICE SOULIÉ.

(1) Il est intéressant de noter, pour les curieux du vieux Paris, que l'appartement de Mlle Molière est demeuré dans le même état, au n° 32 de la rue de Seine, dans l'aile droite, sur la cour qui communiquait avec le théâtre de l'Hôtel Guénégaud, dont il reste deux piliers de la porte d'entrée.

HEUREUX QUI COMME ULYSSE...

—

I

Ciel pur! éternelles étoiles!...
Pourquoi nous plaindre, mon Enfant,
Quand nous avons eu dans nos voiles
Toute la mer et tout le vent?

Ce départ vers toutes conquêtes,
Ce fol orgueil d'être compté
Pour l'un d'entre vous, ô Poètes,
Cette foi dans l'éternité!

Des rêves?... Autant que brins d'herbe
Sur les coteaux qu'avril revêt
Et cette illusion superbe
De croire au ciel que l'on rêvait;

Et puis, — oh! surtout! — l'aventure
Unique, ce matin d'été
Où se fit la douce soudure
De ton cœur sur mon cœur enté!

Au bord des plages bienheureuses
Où l'amour a son horizon,
De beaux moëllons, de tuiles creuses,
Pour nous monta notre maison.

On trouvait là toutes les choses
Que l'homme quête à grand sursaut :
Un pied de vigne, un plant de roses,
Le lit, la table, le berceau.

La terrasse ouvrait sur l'espace
Et ce fut le plus inouï,
Ce grand ciel nocturne où s'efface
Un frisson d'astre évanoui...

— O grand amour! ô belle Muse,
Redis-le moi, toi qui l'as su :
« Ce qu'à tant d'autres Dieu refuse
Nous l'avons eu, nous l'avons eu!... »

—

II

Quel départ! quel appareillage!
Entends-tu grincer les agrès
Et l'eau bouillonner au sillage?...
Comme il fait pur, comme il fait frais!

L'immense mer au loin déplie
Son sortilège incandescent :
Toute promesse est accomplie,
Toute allégresse en nous descend.

L'éternité pour nous s'éveille,
Dieu nous convie à son festin :
Le matin où l'on appareille
Est toujours le premier matin!

Et l'on irait san fin ni pause,
Noyé d'azur, — n'était soudain
— Gloire du flot! — la grève éclose
Parmi les palmes du Jardin.

A l'estacade où le flot lèche
Les cheveux verts des goémons
Tomba notre ancre : une ombre fraîche
Ouvrit sa voûte sur nos fronts.

Le flot nous oignit de son huile
Et nous fûmes ces jeunes dieux

Qui tressent les perles de l'île
Dans les algues de leurs cheveux.

—

III

Forêts, fleuves, mer océane,
Tout ce qui tient, magique et grand,
Entre les mâts d'une tartane
Et les ailes d'un goéland :

Tout cela dort sous mes paupières
Comme le blé dort au silo;
J'en puis rêver des nuits entières,
Le front noyé dans le halo;

J'en puis rythmer une berceuse
Pour endormir mes maux présents,
(Souvenir de jeunesse heureuse
Est miel, dit-on, pour les vieux ans!)

J'en puis susciter tel mirage
Que la nuit même du tombeau
N'éteindra pas la chaude image,
— Et je n'ai pas dit le plus beau!...

—

IV

Ta bouche, ton regard, ton rire,
Ton pas chantant dans la maison;
Le soir, sur ton sein qui respire,
Tout le parfum de la saison;

Tes beaux bras nus, tes hanches fraîches
Parmi les frissons du linon,
Ta peau fleurant l'odeur des pêches,
Ton baiser plus doux que ton nom;

Le front pur de la jeune fille,
Les yeux de la femme; — ah! tantôt
Ce doigt léger tirant l'aiguille,
Ces mains pétrissant un gâteau,

— Tantôt l'immense saveur vierge,
Le vertige miraculeux
De l'alcove où Vénus émerge
De la volute des flots bleus...

Ici j'ai possédé la terre,
Ici j'ai régné sur l'été.
— Dieu lui-même ne saurait faire
Que ce qui fut n'ait pas été.
. . . .

—

V

La Douleur qui vint la première
Avait l'arroi d'un chevalier :
Elle allait droit, dans la lumière,
Et chargeait à franc étrier.

Moi, je luttais pour la défaire
Et, sous mon fer qui la découd,
J'allais la renverser par terre
Quand cela changea tout à coup.

Telle une hyène qui s'accouple
Avec un corps enseveli,
Une autre vint, féline et souple,
De nuit se couler dans mon lit.

Au matin c'était chose faite...
Au mal dont j'étais tenaillé
J'ai su la ruse de la bête
Qui ne m'avait pas réveillé.

Depuis lors en tous lieux j'emporte
Le noir succube insidieux;
Plus d'un m'écarte de sa porte,
Me croyant maudit par les dieux.

Elle est là toujours, la démone
Qui se cache sous mon habit;
(Le renard de Lacédémone
Ne montrait pas pire appétit!)

Et moi, semblable au jeune Hellène,
Peu à peu j'ai beaucoup appris :
D'abord à régler mon haleine,
Ensuite à refouler mes cris.

Demain le passant qui m'admire
S'exclamera sur ma gaîté :
C'est que j'aurai rappris à rire
Malgré ces dents dans mon côté.

—

VI

Je dis... Et je songe à ces temps
Où tout m'était tendresse et joie.
O clairs regards! ô seins battants!
Ventre à toucher plus doux que soie!

Qu'elle est amère, la saison
Où l'homme, dont le pas s'abaisse,
Voit décliner à l'horizon
Les collines de sa jeunesse!

—

VII

Et j'ai crié : Chassez ces femmes!
Renvoyez ce musicien!
Que me font tous vos jeux infâmes?
Ces plaisirs ne me sont plus rien!

Murez la fenêtre et la porte,
Clouez la barre, le loquet...
Etouffez le vent qui m'apporte
Le rire et les chants du banquet.

Aveuglez la clarté qui glisse
Par cette fente : il fait trop clair,
Toujours trop clair pour que je puisse
Oublier ce que j'ai souffert.

Discords du lit et de la table,
Bras désunis, baiser défait :
Où trouverai-je un habitacle
Après le mal que l'on m'a fait?

— N'en demandez pas plus. L'histoire
Passe la norme en cruauté.
Je voudrais perdre la mémoire,
Je voudrais n'avoir pas été.

—

VIII

Perdre la mémoire? O blasphème!
N'avoir pas été? Juste Dieu!
Quand le jour récrit son poème
Entre la mer et le ciel bleu!

Quand sourient ces yeux de la femme
Qui sont si tendres et si beaux
Qu'on les attend, qu'on les acclame,
Le pied posé sur les tombeaux!

— Ciel pur, éternelles étoiles!...
O nature, tu m'es témoin
Que j'ai pu frémir jusqu'aux moelles
Sous la dent du mal qui me point.

Du moins témoigne aussi, nature,
Que, parmi le courroux du flot,

J'ai gardé foi dans la mâture
Et fermé mon cœur au sanglot.

Ainsi, traqué sur l'onde amère,
Perclus, reclus, mais non brisé,
Le héros de l'antique Homère
Gardait un cœur inapaisé.

Comme lui, les mains sur ma tête,
Quand tout annonce un prompt trépas,
Je défie encor la tempête
Qui brisa l'ancre et le compas.

Car, dans l'angoisse et la colère,
L'espoir me montre à tout moment
L'anneau de fer où la galère
Vient s'amarrer solidement.

Car il me dit la mer calmée,
Le matin d'or sur les flots las
Et les bras de la bien-aimée
Qui l'attendit là-bas... là-bas...

—

IX

Quel retour! quel atterrissage
Quand, dans nos yeux lourds de regrets,
Montera ce dernier mirage :
Le port « aux anciens parapets! »

Si longtemps courbés sur l'eau noire,
Nos rameurs, grisés par les chants,
Regarderont sans trop y croire
Défaillir les astres penchants.

Des vieux amis la mince troupe
Se montrera nos mâts perclus
Et nos bateaux traînant en poupe
Des paquets d'algues, chevelus.

Toisons de Sphynge ou de Sirène?...
Mais qui comptera le butin?...
Le mystère de la carène
S'évanouit dans le matin,

Dans le matin qui m'enveloppe
De son azur... Mais toi, mais Toi,
Suprême amie, ô Pénélope,
M'ouvriras-tu le lit du roi?

Saurai-je ta bouche adorable?
Près de toi reverrai-je enfin
Le seuil de bon repos, la table
Où s'asseoir et rompre le pain?

Ou, moins heureux que le vieux sage,
Dans Ithaque ou dans Saint-Germain,
N'aurai-je, hélas! au soir de l'âge,
Qu'un chien pour me lécher la main?

Saint-Germain-en-Laye, automne 1934.

HENRY DÉRIEUX.

LE CAS DE GROS

—

La peinture est chose mentale.
LÉONARD DE VINCI.

Il y a, dans l'histoire de l'art, des individualités néfastes. Si elles parviennent à la notoriété, leurs méfaits s'étendent, tout puissants, pour produire l'étouffement et la mort des plus merveilleux tempéraments. Ces hommes de malheur réussissent généralement parce qu'à l'obstination d'une volonté aveugle ils joignent la médiocrité autoritaire. Doublement ils ont ce qu'il faut pour triompher et régner. Au nombre de ces tyrans il faut mettre David et Ingres.

David n'avait point de dons natifs, c'était un homme de raisonnement; il dirigeait son œuvre comme il eût gouverné une section. L'insensibilité est son naturel, rien ne l'émeut que le devoir et la convention, c'est un ouvrier probe qui ne dépasse pas son sujet par un sentiment ou une idée; pas de génie chez David, point de ces emportements qui étonnent et restent inoubliables. Il a tout pesé, tout arrangé logiquement, froidement; s'il y a quelque beauté dans son ouvrage, c'est qu'il l'a empruntée là où il en trouvait en abondance. Tout civique, il reste dans sa peinture un politique visant à l'accomplissement de ses convictions. Il accomplit un programme d'où nulle émotivité ne peut le faire sortir. Sous le nom de Beau-idéal, il expulse ce qui peut tenir au cœur et aux sens. Chassant de la peinture la forme vivante, le coloris et le mouvement, il compasse ses poses et copie le modèle avec l'obstiné parti-pris de le muer en statue. Je ne méconnais point l'utile révolution que fit David dans l'art

français de son temps. Certes, il fallait en finir avec les polissonneries du dix-huitième siècle. La peinture était devenue, malgré ses dernières saveurs exquises, la négation d'elle-même, et ne s'exerçait plus qu'à plaire à une aristocratie tombée de ses grandeurs. Le philosophisme avait tué les convictions profondes; on vivait d'agréments et de plaisirs. Jamais on n'était remonté à ce point à la surface de la vie pour en oublier les profondeurs. David eut donc le mérite d'être un censeur sévère et de vouloir remonter l'art à l'austérité. Il en sectionna la partie malade et tenta de soigner la part restée saine. Comme il ne pouvait rien tirer de lui-même, pour y parvenir il eut recours à l'Antiquité, et demanda aux statues grecques l'exemple salutaire de l'ordre et de la beauté. Son but était noble, mais ses moyens ne lui permirent pas de l'atteindre. Souvent, ce n'est point l'auteur d'une tentative de ce genre qui en donne toute la mesure, et nous voyons que les élèves et amis de David n'ont jamais surpassé leur maître, parce qu'ils s'y étaient trop attachés ou que leur tempérament ne les poussait point au delà de lui. Ce fut le cas de Girodet, de Guérin, de Gérard; mais ce ne fut pas celui de Gros.

Fils d'un père et d'une mère peintres, Gros semble avoir apporté tous les pouvoirs de la peinture avec lui. A dix-sept ans et trois mois, il peint ce tableau extraordinaire d' « Eléazar refusant les viandes défendues et préférant la mort » qui est déjà un chef-d'œuvre qu'eût signé Rubens. On ne lui donne pas le premier prix de Rome, que l'on réserve à un plus docile imitateur de David, mais le second. Il part alors pour l'Italie, avide de se trouver en face des miracles de Michel-Ange, de Raphaël et du Titien. Gros ne perdit point son temps dans la mollesse engageante du climat; il se chauffa aux grandes choses avec un enthousiasme soutenu. La Sixtine eut souvent sa visite, comme le prouve le premier plan des *Pestiférés de Jaffa*, et il stationna devant les ouvrages de Titien comme le coloris ardent de cette même toile l'avère.

Incertain de sa route, Gros fait des portraits qui,

malgré leurs grandes qualités, ne peuvent être considérés que comme des essais. Un autre artiste y eût trouvé la gloire, car ce sont des ouvrages souvent parfaits; mais Gros, étant plus grand qu'il ne le pense, se surpassera à tel point dans ses œuvres lyriquement guerrières, que ces reproductions exactes de la nature ne sembleront plus que des études froides auprès du chaleureux éclatement de son génie.

Jusqu'ici on a fort mal jugé les *Pestiférés* et l'*Eylau* à cause des mauvaises places que ces toiles occupaient au Louvre. Les grandes machines de David ayant usurpé, par le prestige de leur gloire, la place qui revenait aux chefs-d'œuvre de Gros, on arriva, par le plan secondaire donné à ce grand peintre, à ternir leur éclat, à les faire presque oublier. Au Petit-Palais, sous le soleil estival, elles resplendissent, et confirment l'opinion d'Eugène Delacroix, qui écrivait : « Gros est l'Homère de la peinture. » Quand on entre dans la grande salle où s'étalent les *Pestiférés*, l'*Eylau* et la *Bataille d'Aboukir*, on a véritablement le sentiment de se trouver en face d'un prodige que l'on n'espérait pas.

Je ne décrirai point ces œuvres capitales. J'engage à les voir; j'accuserai seulement leur force et l'étonnante capacité qui a permis à un homme seul de produire ces vastes ensembles faisant entendre, comme un wagnérien orchestre, les sonorités les plus imposantes.

L'art entier semble avoir été appelé à l'aide par l'artiste, afin de le soutenir dans sa tâche colossale.

Les grands noms de Michel-Ange, de Titien, de Raphaël, de Rubens, sont évoqués; mais au-dessus, plane le génie de l'artiste lui-même, qui, après leur avoir rendu hommage, se meut librement dans sa propre conception. Ce qui est fait pour surprendre, c'est la faculté qui a permis au maître d'accomplir lui-même ce que ses antécesseurs remettaient aux mains des spécialistes de leur atelier. Les paysages, les chevaux, les accessoires n'ont point subi de négligence ou d'ignorance et demeurent d'un *rendu* impeccable.

Devant ces trois grandes pages d'un livre ouvert sur

des réalités évanouies, comment ne pas conclure à la suprématie de l'artiste et à son rôle divin? Sans doute ici rien de la vérité objective ne subsiste; seule y règne l'image agrandie de Napoléon sous ses plus généreuses apparences. En de tels combats, Gros n'a plus peint le militaire, mais le héros; et tout est héroïque sous sa brosse ardente, les vainqueurs et les vaincus. Ceux-ci, sous le dolman et ceux-là sous les soies roses, rouges ou jaunes de l'Emir.

Dans *Aboukir,* le soleil même est de la bataille et ferraille de ses dards dans l'encens des fumées et des holocaustes, soulevé par la mêlée où s'écrasent ces races diverses, ivres de conquêtes et de gloire : beaux membres nus jetés hors des robes multicolores, mains désespérément accrochées en une dernière crispation à la selle ou au manteau du vainqueur. Splendeur rutilante de ces éclatements de fureur secondés par ceux du coloris. Que de hardiesse dans cette lutte acharnée des combattants, aux prises avec leur destin! Vaillance, folie, colère, crépitement des énergies, c'est bien là le champ de bataille de l'Humanité!

Qui donc peignit jamais toile aussi géante, où les hommes sont grands comme des dieux, où l'action tient du désespoir et du prodige?

Et pourtant, l'artiste qui venait de renverser sans effort, en s'abandonnant à son souffle, les bonshommes en marbre de David, celui qui venait de doter la France du chef-d'œuvre le plus étonnant du dix-neuvième siècle, fut pris d'un doute en voyant son ouvrage discuté, critiqué, blâmé. Subjugué par le prestige de David, il abdiqua et ne fit jamais plus rien que de raisonnable; c'est-à-dire qu'il procéda, par faiblesse, à son premier suicide; en attendant son second, le définitif : sa mort volontaire dans un bras de la Seine, à Meudon.

Les ères orageuses, quelles qu'en soient les raisons, développent la personnalité par l'héroïsme. Après la Révolution, l'époque napoléonienne suscita sur tous les champs de bataille l'enthousiasme des forces bouillonnantes du pays, en leur donnant le but noble et légitime

de l'honneur. L'Empereur en devint l'incarnation. Autour de lui, sous les ailes du grand aigle éployé sur la France, une magie d'héroïsme régnait, invincible. Le civisme atteignit son point suprême dans le dévouement et les élans inlassés vers la gloire. C'est à cette époque qu'il faut reconnaître la naissance d'un romantisme d'action, de vaillance et de lutte, qui descendra, après le tumulte des victoires, dans le romantisme mélancolique d'un *René*, réduit à se dévorer lui-même en la solitude du repos. De ces temps agités datent les plus belles conceptions de Gros : Jaffa, Aboukir, Eylau. Il les peignit entre trente-trois et trente-sept ans.

Si l'on se reporte au tableau des dix-sept ans de l'artiste, et qu'on le compare à sa production postérieure, on s'étonne de ne rien retrouver de cette jactance et de cet enthousiasme vivifiant; ce ne sera que lorsque naîtra la *Bataille d'Aboukir* qu'on reconnaîtra l'homme de tempérament qui eût été, du temps de Rubens, un rival de la fougue et de l'abondance de ce maître. Dans l'œuvre jeune comme dans la plus mûre, on admire la manifestation puissante de l'action par les gestes, l'expression, le mouvement, la distribution des couleurs et de l'effet. Un souffle libérateur excite la brosse et transpose la réalité en poème épique, en idéal. Ici, comme là, le peintre dépasse son sujet par le lyrisme; et c'est ce lyrisme qui sera le Romantisme même. On peut donc saluer dans cette œuvre magistrale le transport qui engendrera les Géricault, les Delacroix et fera, plus tard, tomber dans l'oubli les rigides lois davidiennes.

Quant à Gros lui-même, il ne parvint pas à s'en rendre indépendant. Avec la chute de l'Empire, il perdit son génie et se traîna, sous les préjugés de son ancien maître, dans un art de plus en plus morne et compassé. Son œuvre devint méconnaissable; lui, qui avait été le grand classique de la peinture française, se rallia à l'Académisme morne, où il nia ses qualités les plus notoires.

L'œuvre néfaste de David était accomplie, Gros était mort pour l'art.

Il n'en demeure pas moins évident que le cri fut

poussé, que trois chefs-d'œuvre sans précédents enrichirent la peinture, et parmi eux, les dominant tous, *Aboukir*, le plus surprenant tour de force de l'art lyrique. Il me semble qu'on ne sait pas assez l'importance de l'exposition du Petit-Palais. En présence d'un maître aussi grand, aussi inspiré, aussi universel, je me suis rappelé ces paroles de Gluck : « Sans poésie, l'art restera toujours vain et sans raison. » Or, Gros a été un grand peintre et un grand poète; qu'on le reconnaisse enfin!

EMILE BERNARD.

QUELQUES
TABLEAUX DE LA VIE RUSSE

D'APRÈS LA PRESSE SOVIÉTIQUE

—

Il y a seulement quelques années, le public ne trouvait dans la presse que des informations défavorables sur l'U. R. S. S. Seuls, les journaux communistes — ce qui est naturel — faisaient exception et aussi quelques hommes politiques qui, militant pour le raprochement avec Moscou, estimaient nécessaire, à cet effet, de présenter à l'opinion d'ici le régime bolcheviste sous un jour radieux.

Les choses ont bien changé depuis. Ce ne sont partout (ou presque) que des descriptions enthousiastes de « l'œuvre gigantesque » des Soviets, que des louanges, admirations, espoirs, appels à l'imitation.

Nombre de journaux spéciaux, de revues illustrées luxueuses, des films suggestifs sont au service de cette propagande, sans oublier les radios de Moscou.

De sorte qu'on se rejette dans l'autre extrême, et dans l'opinion se crée une image de la Russie encore beaucoup plus incomplète et, par conséquent, plus fausse qu'avant. Cet emballement pourrait être dangereux sous beaucoup de rapports.

Comment prévenir ce danger? En citant d'autres témoignages? Certes, non, mais la presse soviétique elle-même. Cette presse ne peut pas, certes, critiquer le régime, ni le tout-puissant dictateur qui est à sa tête, ni ses principaux dignitaires. Mais une certaine « auto-critique » lui est permise et elle ne s'en prive pas.

Et cela nous montre un très sombre revers de la médaille soviétique (revers, qui, en réalité, doit être encore bien plus impressionnant).

Nous avons recueilli à ce sujet un certain nombre d'extraits des journaux soviétiques touchant tous les domaines de la vie, — nombre suffisant pour remplir plusieurs numéros d'une revue. Nous en avons traduit quelques-uns, qui nous ont paru les plus typiques et qui ont trait surtout à la culture générale. Sans doute, nos tableaux sont fragmentaires, c'est inévitable. Nous faisons appel, pour cette raison, au bon sens du lecteur qui comprendra que si certaines choses paraissent nettement caricaturales, c'est parce que le régime les rend possibles.

§

« Par une froide journée de janvier, une auto stoppa près de la bibliothèque de la bourgade Novo-Ounkor. Un personnage important en descendit. Des commandements brefs retentirent :

— Qu'on appelle le bibliothécaire! Qu'on m'apporte le catalogue!

Le catalogue est apporté.

— Avez-vous les ouvrages de Lermontov (1)?

— Oui.

— Eliminez!

— Comment?... Qui?

— C'est clair pourtant : Lermontov. Avez-vous aussi du Maupassant?

— Oui.

— Eliminez! Et Gogol?

— Oui.

— Eliminez!

Ainsi, sur l'ordre du personnage, furent immédiatement « éliminés » Lermontov, G. Ouspensky, Saltykov-Stchédrine, Maupassant. Tous ces livres furent mis dans un sac scellé. Et le personnage ajouta : Faites savoir

(1) Poète national russe qu'on cite immédiatement après Pouchkine. Mort en 1841.

cela par écrit à tous ces auteurs pour qu'ils en tiennent compte dans leurs écrits ultérieurs (2) !

Où cela se passait-il? Au fin-fond d'une province lointaine? Non, c'était près de Moscou. Et qui était le personnage important? Un petit fonctionnaire de second ordre? Non, c'était Danilov, *délégué officiel de la Section de la Culture et de l'Instruction auprès du Comité Central du parti...* »

(*Pravda*, 10 février 1936.)

LANGUE MATERNELLE

« C'étaient les examens d'une école de premier degré. On venait de faire une dictée. Le maître, ayant ajusté ses lunettes, prononça :

— Eh bien, voyons voir ce que vous avez fait, Nicolas Mazounine.

La dictée de Mazounine a été tout à fait déplorable (3). D'autres élèves ont fait un peu mieux : Popov, en effet, n'a fait que 40 fautes (dans une dictée de 40 lignes); Marvine que 26; Chicaleva que 23, etc. Quant à Marakouline, il a ébahi l'examinateur, n'ayant commis que 15 fautes!

— Ce brave Marakouline! s'exclame le maître. Tu feras certainement un bon linguiste! Viens que je t'embrasse!

Et, laissant tomber une larme d'attendrissement, le maître embrasse Marakouline dans sa barbe... Comment, comment, nous interrompra ici notre lecteur, quelle barbe? Ah! oui, en effet, nous avons oublié de dire que ce n'étaient pas les *élèves* qui ont été examinés, mais les *maîtres*. Et que Mazounine, qui a fait 93 fautes d'orthographe, était le directeur de cette école. »

(*Izvestia*, 20 juillet 1935.)

(2) G. Ouspensky est chef de l'école populiste; S. Stchédrine un satirique célèbre. Tous les deux sont morts depuis longtemps.

(3) Ici, dans le texte, la citation de cette dictée, avec des fautes d'orthographe qui sont, naturellement, intraduisibles.

ET LA GÉOGRAPHIE

« Il a été décidé, dans la région de Taganrog, de vérifier les connaissances géographiques des maîtres chargés de ce cours. On les a soumis à un petit examen.

— Qu'est-ce que le Japon?

— Un continent.

— Racontez-nous quelque chose sur l'Inde.

— L'Inde... cela se trouve en Afrique.

— Pourquoi pensez-vous que l'Inde est en Afrique?

— C'est un pays chaud habité par les noirs. C'est une colonie du Japon.

— Où tombe la Volga?

— Dans la *mer d'Aral*...

Aux reproches de ne pas s'être préparés au moins pour les examens, certains instituteurs ont répondu : « Mais on nous oblige à travailler dans les bureaux des Soviets et des Kolkhozes. Il n'y a pas moyen de compléter notre instruction. »

(*Pour l'Instruction Communiste*, 2 août 1935.)

Voici encore quelques extraits de la même revue :

On a fait une enquête au sujet de la culture générale parmi les étudiants de l'Institut Mendéléieff de Chimie technologique :

— Qui était Léonard de Vinci?

— Un pape!

— Qui est l'auteur de la *Pauvre Lisa?*

— Démian Biédny (4).

— Qui était Œdipe?

— C'est quelque chose en Australie.

— Qu'est-ce que c'est, Sparte?

— La femme de Socrate.

— De quel Etat Téhéran est-il la capitale?

— Du Paraguay.

— Nommez 15 Etats d'Europe :

— L'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Turquie, la Mésopotamie, le Brésil...

(*Pour l'Instruction Communiste*, 28 octobre 1935.)

(4) *La Pauvre Lisa*, une nouvelle classique de Karamzim, historien et écrivain célèbre du commencement du XIXe siècle; D. Biédny, poète satirique soviétique.

LES AVEUX DE BOUBNOV

A la session du Tsik (Comité Central Exécutif) de janvier 1936, le Commissaire de l'Instruction publique Boubnov a dit ceci :

« Le défaut principal de nos écoles, c'est le très bas niveau de l'enseignement du russe... Si on jette un coup d'œil sur le corps enseignant des écoles secondaires de R. S. F. S. R. (Grande Russie), on doit constater que 75 % des instituteurs n'ont pas d'instruction supérieure. Beaucoup sont peu lettrés. Certains sont complètement illettrés. »

ET L'OPINION DE GLADKOV

L'écrivain russe F. Gladkov (déjà assez connu en France) expose son opinion sur le triste état des écoles soviétiques : « J'ai reçu mon instruction dans une école de Zemstvos (5). Qu'est-elle devenue maintenant? Plus de bibliothèque pour les élèves; plus de livres nouveaux pour les maîtres; les manuels nécessaires sont en nombre très insuffisants. Beaucoup d'autres écoles sont dépourvues de manuels et des fournitures scolaires indispensables.

Si on compare les écoles soviétiques avec les anciennes écoles des Zemstvos, il faut dire que le niveau des instituteurs actuels est extrêmement bas; un grand nombre d'entre eux n'ont reçu aucune instruction pédagogique; beaucoup sont peu lettrés. Les « instructeurs » qui ont remplacé les anciens inspecteurs sont absolument ignorants sous le rapport de la pédagogie. On m'a raconté des choses tout à fait anecdotiques à leur sujet. Beaucoup d'instituteurs se sont plaints à moi : il y a, au-desus d'eux, énormément d'administration et tout le monde commande. »

(*Pour l'Instruction Communiste*, 24 nov. 1935.)

(5) Les Zemstvos, organes d'autonomie locale sous l'ancien régime, avaient accompli un travail énorme, souvent en luttant contre l'administration tsariste, dans le domaine de l'instruction du peuple et de l'agriculture.

La même revue raconte comment dans la course effrénée à la *quantité*, on crée les écoles « au-dessus du plan ».

Dans la région de Dniépro-Pétrovsk, un certain Pétrenko a été chargé de trouver des instituteurs pour une nouvelle école « au-dessus du plan ». Malgré toute son énergie, il n'en a pu trouver assez. Alors, on a *ordonné* au maître qui enseignait les mathématiques de se charger aussi du dessin; au naturaliste d'enseigner l'allemand; au physicien, d'enseigner le chant. Ce dernier essaya, timidement, de protester : pour enseigner le chant, disait-il, il faut avoir au moins assez d'oreille et un minimum de voix. Le directeur communiqua cette protestation à qui de droit. Et l'important personnage administratif répondit : Dites à ce physicien que s'il refuse de chanter il « dansera ».

Et le pauvre physicien... chanta.

(*Pour l'Instruction Communiste*, 28 sept. 1935.)

Dans une école d'usine de Biélo-Kolodiets, se trouvent parmi les élèves la fille du directeur de l'usine et le fils d'un militant important du parti. Tous les deux ont été « recalés » et on a décidé de les laisser à la même classe. Immédiatement, le directeur d'école fut convoqué chez le secrétaire du comité local du parti. « Vous persécutez les enfants des *travailleurs hautement responsables?* (6). Savez-vous qui sont leurs pères? » Le directeur céda, on admit les deux recalés à un nouvel examen.

(*La Pravda*, 20 octobre 1935.)

DES « PÈRES EN LOCATION »

C'est une invention très instructive des écoliers soviétiques. Sa raison d'être nous est expliquée par la revue *La Jeune Garde*, 1935.

« Un écolier a commis une bêtise. On le convoque chez le directeur. Et le directeur ordonne d'amener le père. Or, les gosses savent ce que cela veut dire. Il y a, en effet,

(6) Expression soviétique désignant les communistes haut placés.

deux dangers : une raclée plus ou moins forte et, d'autre part, l'incapacité très fréquente des pères de parler aux directeurs *comme il faut*. Il s'agit donc de trouver un père à la hauteur de la tâche et inoffensif. Les écoliers savent où on peut s'en procurer. Et cela ne coûte pas cher : un paquet de cigarettes et un chkalik (petit flacon) de rykovka (eau-de-vie). Un père de ce genre entre dans le cabinet du directeur avec un air décidé et interpelle d'un ton de chef :

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

— Bonjour, citoyen, dit le directeur.

— Ça va, ça va. Bonjour, et puis?

— Asseyez-vous.

— Voilà. Ensuite?

— Vous fumez?

— Absolument.

— Je vous en prie. Voyez-vous, votre fils se conduit d'une façon tout à fait déplorable.

Alors, selon le cours de la conversation, le « père » choisit tel ou tel moment pour « se fâcher » et commencer l'offensive :

— Mais c'est vous qui ne savez pas éduquer les enfants! C'est vous qui ne faites pas votre devoir! Vous feriez mieux de vous taire!...

Alors, le directeur comprend qu'il est tombé sur un activiste (7) et l' « affaire » se termine pour l'écolier d'une façon bénigne.

Mais cela ne va pas toujours sans accroc, car voici ce qui est arrivé à un jeune garçon, Gueorguianov. Il loua un « père » et l'amena chez le directeur. Et le « père » fonctionna assez bien jusqu'à un certain moment. Mais est-ce par inexpérience, ou parce qu'il avait sifflé deux chkaliks au lieu d'un seul, mais, à ce moment, il sortit de ses gonds et vociféra :

— Qu'avez-vous fait avec l'école? Vous avez mis les garçons avec les filles! Vous avez supprimé le catéchisme, l'enseignement religieux!

Alors le gosse, effrayé, l'interrompit et cria à son tour :

(7) Militant communiste.

— Qu'est-ce que tu chantes là! Est-ce que c'est ainsi que je t'ai demandé de parler? Ferme-la!

— Bon, ça va, si cela ne te plaît pas, va te chercher un autre père!

Et le type se leva et se dirigea rapidement vers la porte.

— Eh! dis-donc, dis-donc! Et la veste!

Le type enleva docilement la veste, la jeta au « fils » et disparut.

Le directeur, ahuri, assistait silencieux à cette scène. Après, Guéorguianov dut, naturellement s'expliquer. Il avait loué ce « père » au marché. Et la veste, — car il n'en avait pas — son camarade l'avait chipée chez son père (le vrai). Tout devait bien marcher, seulement le « père » but un verre de trop.

— Il s'est engagé à parler comme communiste. Au lieu de cela, il a commencé à dégoiser de la *contra* (8). Alors je l'ai arrêté, car cela peut jeter de l'ombre sur toute notre famille.

MÉTHODES PÉDAGOGIQUES

La propagande soviétique à l'étranger vante l'excellence des méthodes pédagogiques pratiquées en Russie. Cela appelle quelques correctifs. Parmi un grand nombre, nous choisissons ces trois histoires parce qu'elles se sont passées dans les capitales ou assez près d'elles.

On a fait une enquête au sujet du régime qui règne au *Jardin d'Enfants, n° 3* à Moscou. Les enfants y étaient systématiquement battus et même torturés. Certains « pédagogues » frappaient les têtes des enfants contre les murs. C'est l'histoire du petit Guenia Korchounovsky, âgé de sept ans, qui suscita l'enquête. Pour une espièglerie très ordinaire, les maîtresses le déshabillèrent et l'arrosèrent plusieurs fois avec de l'eau glacée. Il rentra à la maison malade. Sa mère, indignée, alla se plaindre. La fillette Liouba Kroutova a été soumise, elle aussi, à ce traitement.

(8) Abréviatif soviétique pour désigner « les propos contre-révolutionnaires ».

Les fonctionnaires de la Section du Rayon de l'Instruction Publique étaient au courant de ces procédés, mais estimaient que les « éducatrices » de ce Jardin d'enfants appliquaient *hardiment* et même *héroïquement* les nouvelles méthodes pédagogiques...

(*Pour l'Instruction Communiste*, 20 mai 1935.)

UNE BATTUE

Au commencement de cette année, trente enfants se sont enfuis de la *Troisième Ecole régionale de l'Education à base de Travail* (de la région de Léningrad). Elle occupe les locaux de l'ancien couvent Léouchine, situé au milieu d'une grande forêt. On ne les a pas recherchés. Mais, tout récemment encore, 140 enfants, garçons et filles, ont suivi l'exemple des premiers. L'école avait, au total, 250 élèves. Il en resta 80. Alors l'administration se dérangea. Elle mobilisa des « chasseurs-volontaires » qui entourèrent la forêt et organisèrent une battue, tirant sur les enfants qui essayaient de se sauver. On ignore les résultats de cette battue. Mais pendant longtemps après on entendit des gémissements à l'hôpital de l'école.

On envoya, de Léningrad, une commission d'enquête. Elle acquitta et l'administration de l'école et les chasseurs-volontaires...

(*Pour l'Instruction Communiste*, 30 juillet 1935.)

LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE

Cette histoire s'est passée à l'*Ecole Régionale n° 1*, à Léningrad.

Le directeur de l'école Tikhomirov, désirant montrer son zèle et son savoir-faire pédagogique, décida de *provoquer une révolte parmi les écoliers*.

Il convoqua donc le conseil de l'école et déclara : « Je sais par expérience qu'après la tempête il y a l'accalmie. Pour assurer solidement la discipline à l'école, il faut d'abord y provoquer une tempête. »

Un système de mesures fut élaboré, dont la stricte application a été couronnée de succès : la révolte se déclancha. Alors, on appela d'abord les pompiers qui arrosèrent consciencieusement les révoltés avec leurs lances. Ensuite, on les passa à tabac non moins consciencieusement, et on arrêta les « meneurs ». Le calme régna... Mais, quand même, quelques pédagogues se sont trouvés pour protester contre ce traitement un peu trop rigoureux d'après eux. Immédiatement, ils furent révoqués. Le Comité des jeunesses communistes de l'école décida de soutenir Tikhomirov « sur tous les points ». Mais deux jeunes communistes, Chélékhov et Antonov, osèrent critiquer ces nouvelles méthodes « pédagogiques » de provocation. Immédiatement, ils furent exclus du Komsomol comme « étrangers » et « contre-révolutionnaires ».

Les parents voulurent se plaindre au procureur de l'arrondissement (l'arr. de la Garde-Rouge). Il n'a rien répondu. On s'adressa plus haut, à l'inspecteur régional Vinogradsky; mais, justement, il se trouva que Tikhomirov était son protégé. On alla jusqu'au commissaire Boubnov lui-même. Finalement, on a obtenu le déplacement de Tikhomirov. Mais avec avancement pour lui. Comme pédagogue « très expérimenté », il fut nommé organisateur de l'éducation à base de travail de toute la région Kouïbychev, à Samara.

(*La Pravda du Komsomol*,
27 mars 1935.)

Il serait intéressant de savoir ce que penseront de ces faits les instituteurs communistes français et leur revue, *L'Ecole libératrice*.

RECHERCHE DES ORIGINES SOCIALES

En Allemagne, on recherche si les ancêtres n'avaient pas du sang « non-aryen ». En Russie soviétique, pendant 18 ans on faisait des recherches sur les origines sociales. Ces derniers temps, on a commencé, du moins pour l'école, à revenir à la normale. Mais, loin des capitales, cela continue toujours.

« Depuis mars, parmi les militants et les Komsomols (jeunesses communistes) du Caucase du Nord, des bruits ont commencé à circuler suggérant qu'il n'y aura rien de nouveau, aucun changement. Et immédiatement, on a recommencé « l'épuration sociale ». Ainsi, on a révoqué le tractoriste Oudovenko, un Stakhanovien (9) plusieurs fois récompensé, sous prétexte que son père, mort en 1932, était un *lichénéts* (10).

Une femme, ingénieur-agronome, qui a reçu une prime pour son travail, assimilé au travail « Stakhanovien », a été révoquée comme fille de prêtre.

Même aux écoles, on a recommencé à traquer les « enfants des Koulaks ». Un garçon de 8 ans, Kolia Chévtopénko, élève exemplaire, a été exclu et *privé du droit de poursuivre son instruction* parce que, en 1931, son père fut déporté comme koulak.

Il est nécessaire que les organes supérieurs du parti réagissent à cela ».

(*Le Troud*, 20 avril 1936.)

L'OPINION DE MAXIME GORKI SUR LES ÉCRIVAINS SOVIÉTIQUES

Maxime Gorki a exprimé son opinion au sujet du « formalisme » dans la littérature, dans la *Pravda* du 9 avril 1936. Il regrette que cette question ait été soulevée non sur l'initiative des écrivains, mais par le parti. Et il estime que cette discussion devrait être approfondie et élargie, car, dit-il : « on voit avec une profonde tristesse combien pauvres sont nos écrivains soviétiques sous le rapport des connaissances professionnelles... L'ignorance historico-culturelle de nos écrivains devient pour eux une menace grave. Déjà, plusieurs des livres autour desquels on menait un grand battage il y a quelques années seulement tombent dans l'oubli... Nos auteurs publient

(9) Le mouvement stakhanovien (du nom de l'ouvrier Stakhanov) est un mouvement de rationalisation forcée et poussée jusqu'à la plus extrême limite.

(10) « Lichénéts » — privé de droits politiques et parfois même de droits civils soit à cause de l'origine sociale, soit comme « Koulak », c'est-à-dire paysan aisé.

souvent un tel galimatias que cela pourrait nous compromettre aux yeux des écrivains occidentaux. »

POURQUOI N'ÉCRIVENT-ILS PAS?

« Pourquoi nos écrivains n'écrivent-ils pas ou, s'ils écrivent, écrivent-ils mal?

D'abord parce qu'ils n'ont rien à dire. Et cela, à cause de leur bas niveau cultural. On pourrait citer des centaines d'exemples de manque de culture dans ces milieux. Il y a encore pas mal d'écrivains qui pensent que le talent, que le « monde intérieur » suffit. C'est inepte. Tout le monde devrait comprendre que la « force » intérieure est aveugle sans culture générale et que tôt ou tard, elle butera contre le mur de l'ignorance.

Mais, à part cela, il y a une autre cause importante. C'est le fait qu'on impose des sujets. Cela se pratique largement dans nos journaux, revues et maisons d'édition : ce qui provoque l'accumulation de la pacotille littéraire et diminue considérablement la valeur de nos écrivains. »

(*La Pravda du Komsomol,* 26 janvier 1936.)

QUEL EST LE MEILLEUR POÈTE SOVIÉTIQUE?

Le Conseil de l'Association des Ecrivains Soviétiques a discuté, le 9 janvier, les thèses du rapport sur la poésie soviétique, — rapport préparé en vue de la prochaine réunion plénière de l'association. Il a été reconnu que le principal défaut de ce rapport consiste en ce qu'il passe sous silence les paroles de Staline, qui a clairement indiqué que le meilleur poète de notre époque était Maïakovsky.

(*La Pravda du Konsomol,* 14 janvier 1936.)

LES SOUHAITS POUR LE NOUVEL AN

Que faut-il souhaiter à notre littérature soviétique pour l'année 1936? Fixer, écouter, contempler avec plus d'attention *le grand travail* de notre Grand... (10 bis), —

(10 bis) Le nom n'est pas cité, c'est inutile...

de Celui qui conduit derrière lui les armées mondiales des masses humaines, vers les sommets brillants du communisme!

Ceci est tiré du « message » de la section de Léningrad des écrivains soviétiques. La *Gazette Littéraire,* qui le publie, ajoute de sa part que les écrivains soviétiques devraient prendre comme modèle le style du « maréchal » de l'industrie lourde Ordjonikidzé et du « commissaire de fer » des chemins de fer Kaganovitch.

D'autre part, la *Pravda* a décidé de créer (depuis la fin de 1935) une *page littéraire.* A ce propos, il y a eu, le 27 décembre 1935, une discussion au Bureau de la Section de Léningrad des écrivains. L'écrivain Sélivanovsky déclara : « Je relis des dizaines de fois les articles critiques de la *Pradva!* » D'autres se sont proclamés prêts à apprendre ces articles par cœur...

UN DISCOURS D'ALEXIS TOLSTOÏ

L'écrivain Alexis Tolstoï a prononcé, au Xe Congrès du Komsomol, un discours très adroit sur les causes de la décadence de la littérature soviétique.

« Au XIXe siècle, l'écrivain, chez nous, était penseur, guide spirituel. La littérature dominait l'époque. Cette tradition a subsisté jusqu'à nos jours. Et certains de nos écrivains ne peuvent pas encore comprendre que *maintenant* la Vérité est *une* et *unique.* C'est la doctrine des quatre Grands Penseurs : Marx, Engels, Lénine et Staline. Et que cette Vérité est sous la garde du Comité Central du parti communiste. Et que, par conséquent, chez nous, aucune personne privée ne peut guider les âmes (applaudissements. Président Kossarev : Très juste!). Et alors, certains écrivains ne savent que faire!

Autre cause : les écrivains soviétiques se sont alourdis : ils sont devenus comme les poissons d'étangs calmes. Ils ont peur des vagues. Ils ont peur d'oser. Oser c'est risquer... Certains préfèrent pour cela écrire d'une façon terne, grise, passablement rasoir...

...Ce qu'il nous faut, c'est l'émulation devant les masses des lecteurs. »

(*La Pravda du Komsomol,* 24 avril 1936.)

Que penseront de ces citations les écrivains français partisans des Soviets, qui avaient organisé en juin 1935 un Congrès « pour la défense de la culture », où les écrivains soviétiques jouaient le rôle principal?

L'AFFAIRE DU PROFESSEUR KAUFMANN

« Au printemps dernier, à l'Université de Moscou, l'étudiant Tchékratchev s'est fait recaler chez le professeur Kaufmann (cours de géographie économique). Or, ce Tchékratchev est *Partorg* (11). Et il a deux amis : Korchounov, adjoint du Doyen (12), et Startchenko, un militant influent du parti, secrétaire du cours. Tous les trois, ils ont dressé un procès-verbal certifiant que le professeur Kaufmann exprimait dans ses cours des idées anti-soviétiques. Immédiatement le professeur fut privé de sa chaire.

Mais voilà qu'un peu plus tard, l'étudiant Startchenko fut lui-même accusé d'activité contre-révolutionnaire et arrêté. Et l'accusation était si grave que les deux autres membres du trio, ses amis, furent eux aussi mis sous les verrous.

Alors, on a eu l'idée de *vérifier* les accusations portées contre le professeur révoqué. Et on a vite établi que la seule base de ces accusations était que le savant avait qualifié de « non satisfaisantes » les connaissances de Tchékratchev ».

Les *Izvestia* du 29 septembre 1935, qui racontent cette histoire, posent cette question :

Le *régime existant, qui fait que les étudiants contrôlent les professeurs au point de vue politique est-il commode?* L'affaire Kaufmann montre que ce régime est peu commode.

(11) *Partorg* : « Organisateur » du parti.
(12) C'est-à-dire le surveillant politique de la Faculté.

DES « FAUTES DES SAVANTS »

Le professeur Volguine, membre de l'Académie des Sciences, osa dire ceci : « Le grand penseur grec Platon n'a aucun rapport avec les idées socialistes modernes. Mais les communistes des XVI[e]-XVIII[e] siècles pouvaient avec raison voir en lui leur prédécesseur. »

D'autre part, il osa affirmer que Saint-Simon n'avait jamais été socialiste.

La *Pravda* du 27 mars 1936 relève avec indignation ces propos.

Nous invitons notre académicien à réfléchir un peu sur les conclusions qui découlent de ce qu'il dit. Si on prend Platon pour *prédécesseur* du communisme, cela pourrait signifier que même le communisme de Marx-Lénine-Staline est aussi irréalisable que celui de Platon et des utopistes. Quant à Saint-Simon, Marx et Engels ont dit qu'il était socialiste et il est absolument inadmissible de négliger leur opinion.

Le même journal cite le passage suivant du *Manuel de Pathologie* du professeur Sakharov.

Si à un sang d'une bonne qualité on ajoute du sang moins bon, cela entraîne plutôt l'avilissement du premier que l'amélioration du second.

La *Pravda* dit à ce propos :

On voit nettement ici la figure réactionnaire du professeur Sakharov, dont les « révélations » se confondent avec le délire raciste et fasciste.

Et le journal exige que le savant soit mis en accusation. Nous ignorons son sort.

L'ACADÉMIE COMMUNISTE A VÉCU

En France, de jeunes savants, qui se groupent en « Société d'Etudes de la Culture Soviétique », se proposent d'appliquer à toutes les sciences la méthode du « matérialisme dialectique ».

En Russie, l'Académie Communiste, chargée précisément de la même tâche, a été supprimée par décret, publiée dans les *Izvestia* du 8 février 1936.

Motif officiel : inutilité de l'existence parallèle de deux Académies. Motif non officiel, mais qui résulte des longues polémiques relatives à l'Académie Communiste : absolue stérilité de son activité.

Que penseront de tout cela certains savants français, touchés par la grâce bolcheviste, après un court séjour dans les capitales russes?

LES DÉLATIONS

La *Pravda* du 31 mars proclame la nécessité urgente de commencer une lutte décisive contre les délateurs.

Ces derniers temps, dit-elle, même les vieux membres du parti ne sont plus à l'abri des délations et en souffrent cruellement.

LES « DROITS DU CITOYEN »

En se fondant sur de nombreuses informations venant de tous les points de la Russie, les *Izvestia* du 17 avril proclament la nécessité urgente de prendre des mesures pour la défense des « droits du citoyen ».

Nous n'avons pas, malheureusement, de place pour exposer ici, même en les résumant, les exemples cités par la *Pravda* et les *Izvestia* à l'appui de leurs campagnes (13).

Pour finir, répétons que nous aurions pu citer ici un nombre infini de documents analogues.

W. DRABOVITCH.

(13) Le projet de la nouvelle constitution soviétique parle de la démocratie, des droits du citoyen, du suffrage universel, etc., seulement elle laisse *absolument intacte* la dictature du parti communiste, du *seul* parti admis.

UN PÈLERINAGE DE GOETHE A SAINTE-ODILE

—

Lorsque Jean Wolfgang Gœthe, étudiant en droit, arriva le 2 avril 1770, vers 10 heures du matin, à Strasbourg en Alsace, à dessein d'y achever ses études commencées à Leipzig, son premier soin, après avoir déposé son bagage à l'hôtellerie, fut de courir à la cathédrale et de monter à la plate-forme. C'est du moins lui qui le raconte (1). Il ne voulut point — dit-il — tarder d'une heure à prendre possession par les yeux de ce pays nouveau où son destin l'avait amené. Il avait alors vingt ans et quelques mois d'âge. Sa grande curiosité et sa jeunesse aidant, il est à croire que, nonobstant la fatigue de trois jours et de trois nuits de coche, il gravit d'un pas alerte les trois cent trente marches qui conduisent à la pleine lumière de la haute terrasse.

Son effort, en tout cas, fut bien récompensé. A ses pieds, la ville forte de Strasbourg s'étendait, enserrée dans la clôture anguleuse de ses remparts, avec ses demi-lunes et ses « cornes », avec ses hôpitaux, ses couvents, les clochers élancés ou trapus de ses vingt églises et les longues toitures brunes de ses maisons trouées d'innombrables lucarnes, parmi lesquelles les rues creusaient des fossés profonds et où miroitaient çà et là les eaux vertes de la Bruche et de l'Ill. Mais ce qui émerveilla le plus le Francfortois, ce fut la campagne environnante, allongée à perte de vue entre le fleuve du Rhin, qui s'argentait au levant sous la gaze des brumes, et la ligne bleue

(1) *Dichtung und Wahrheit.* Neuntes Buch.

des Vosges dont les sommets s'arrondissaient et s'entassaient vers le couchant.

Le jeune Gœthe, dans ce premier tour d'horizon, arrêta-t-il son regard, au sud-ouest, par delà les lourds clochers de Saint-Thomas, sur les escarpements qui portent le couvent de Sainte-Odile? C'est possible, car la montagne, de ce côté, se rapproche de la ville et ses renflements, assombris par les forêts, s'imposent à la vue avec une force singulière. Il est vraisemblable cependant que le mont sacré d'Alsace ne parla point encore, ce jour-là, à son imagination. « La terre qui s'offre à nos yeux pour la première fois — remarque-t-il dans ses *Mémoires* — est pour nous, dans sa fraîcheur toute neuve, comme une tablette où rien n'est inscrit ; ni les peines ni les joies qui vont ébranler notre être n'y sont encore marquées, mais cette étendue sereine, variée, animée, et encore muette sous notre regard, est toute pleine d'un mystérieux attrait... »

Gœthe devait d'ailleurs revenir bien souvent, par la suite, sur la plate-forme de la cathédrale. Son livre *Fiction et Vérité* nous apprend qu'il y montait d'ordinaire avec des amis, en été, à l'heure où le soleil, avant que s'effacent les teintes des choses, délaye dans les nuages du couchant les plus somptueuses de ses couleurs et met en rude relief les figures immuables des monts. Ces jeunes gens prenaient alors plaisir à lever leurs coupes remplies de vin d'Alsace à la gloire de l'astre déclinant. Ou bien, avec le secours de bonnes lunettes d'approche, ils fouillaient le paysage à l'entour : « L'un après l'autre, chacun de mes compagnons montrait exactement l'endroit qui lui était le plus cher et le plus précieux... » Et comme, au nombre de ses amis, l'étudiant strasbourgeois Gœthe comptait surtout des Alsaciens — Salzmann, Weyland, Engelbach, Lerse, Wagner — nous pouvons admettre qu'il sut très vite ce qu'étaient le mont Sainte-Odile, son couvent, sa légende.

⋆

S'il est (pour parler avec Maurice Barrès) « des lieux

qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse », il semble que nul endroit ne réponde mieux que Sainte-Odile à cette définition.

La montagne de Sainte-Odile, avec son couvent, son « mur païen » — ou « mur des Gentils », *gentilis murus*, ainsi que le nomme une bulle papale du onzième siècle, — son large cercle de *burgs* et de chapelles, — Landsberg, Andlau, Birkenfels, Waldsberg, Lützelstein, Saint-Jacques, Saint-Gorgon, Saint-Léonard, garde d'honneur de chevaliers et de clercs, — Sainte-Odile est bien la souveraine, tout ensemble mystique et féodale, de l'Alsace, un endroit « où souffle l'esprit », une montagne *inspirée*.

Quant à la légende de la sainte, il en est peu d'aussi touchantes.

Odile, fille d'Attich, duc d'Alsace, et de dame Bereswinde, son épouse, naît aveugle, environ l'an 650, au château d'Obernai, proche les monts des Vosges. Repoussée par son père, reître orgueilleux et farouche qui ne peut s'accoutumer à voir une infirme assise à son foyer, elle est élevée en secret dans un couvent (celui de Baume en Bourgogne — *Baume-les-Dames* — ou celui de Moyenmoutier en Lorraine : la tradition, sur ce point, est incertaine). C'est là qu'en l'âge de douze ou de treize ans elle reçoit du saint moine Hidulphe le sacrement du baptême. Or, au moment même que sa jeune âme s'éclaire de la présence du vrai Dieu, ses yeux s'ouvrent à la lumière terrestre. Et sa vie n'a plus désormais qu'un but : elle veut sauver son père du démon, déjouer en lui, par l'effet de la douceur évangélique et de la prière, les machinations de l'esprit malin, l'amener à confesser le Christ. Elle retourne donc au château d'Obernai. Le duc Attich lui fait bon accueil. Mais, comme elle est très belle, tous les jeunes seigneurs du pays s'empressent bientôt sur ses pas. Le duc lui-même la prie et lui enjoint de choisir parmi eux un époux. C'est alors que la vierge Odile, qui, par piété filiale, s'est déjà vouée au Seigneur, se résout à mettre le Rhin entre elle et la meute

ardente de ses prétendants et va chercher une retraite au milieu des sauvages montagnes de Fribourg. Dans son ermitage, elle se livre de nouveau tout entière à l'oraison. Sa foi est si puissante qu'elle accomplit des miracles en ébranlant jusqu'aux rochers. Son renom de sainteté se répand à la ronde et passe la rivière du Rhin. Le seigneur d'Obernai en entend lui-même parler. Touché de la grâce, il rappelle enfin sa fille et lui fait donation de son château de Hohenbourg afin qu'elle y établisse un couvent.

C'est de la sorte que sainte Odile, ayant rassemblé autour d'elle une congrégation de servantes de Dieu qui avaient, à son exemple, scellé leur chair périssable du sceau de chasteté, fonda, sous le vocable de Notre-Dame et de saint Pierre, la maison dont elle devait demeurer de longues années la première abbesse. On était pour lors dans la 680e année de l'ère du Christ. La vénérable Mère Odile gouverna quarante ans la pieuse communauté. D'aucuns prétendent même qu'elle n'échangea cette vie mortelle pour l'éternelle qu'en l'an 763, ce qui fait qu'elle aurait dépassé cent années d'âge.

Telle est la légende de sainte Odile, que Gœthe entendit certainement conter et qu'il lut peut-être dans l'œuvre d'un moine du vénérable ordre de Prémontré, le révérend Père Hugues Peltre, lequel la compila vers la fin du dix-septième siècle sur la foi de traditions fort anciennes (2).

A vrai dire plusieurs historiens érudits, l'ayant examinée de près, n'en ont pas laissé subsister grand chose (3). Les érudits sont gens redoutables. Ils ressemblent à ces botanistes qui comptent les étamines des fleurs, épluchent leur pistil et déchirent leur corolle, sans plus se soucier de leur parfum que s'il n'existait pas. Or la légende est le parfum de l'histoire.

Au reste, le Père Hugues Peltre nous apprend que la communauté de Sainte-Odile, après la mort de sa pre-

(2) *Vie de Sainte Odile, Vierge, première abbesse du Monastère d'Hohembourg.* Par le R. P. Hugues Peltre. Strasbourg, 1699.

(3) Cf. K. L. Roth, *Alsatia*, 1856-1857, et Ch. Pfister, *Le Duché mérovingien d'Alsace*, Paris, 1882.

mière abbesse, éprouva des vicissitudes qui, pour leur part, n'eurent rien d'imaginaire.

La maison atteignit son apogée au douzième siècle, sous le gouvernement de l'abbesse Herrade Landsberg. Elle passait alors en magnificence l'abbaye de Remiremont. C'est la noble Herrade qui médita dans les jardins de Hohenbourg, pour l'édification de ses novices, un *Hortus deliciarum* tout embaumé de vertueuses pensées. Puis le couvent souffrit, dans la suite des siècles, les pires calamités. Il arriva que les religieuses, menacées en ce qu'elles avaient de plus précieux par des soldatesques impies, hongroises ou bourguignonnes, ou par des hordes de ribauds, durent se disperser comme des colombes fuyant l'oiseau de proie. Ou bien les bonnes gens de la plaine virent soudain Hohenbourg flamber au-dessus des forêts comme une torche immense. Le plus terrible de ces embrasements eut lieu en 1546, sous le gouvernement de la Mère Agnès d'Oberkirch. A compter de cette date, le couvent devint la possession de frères prémontrés établis dès longtemps sur les pentes de la montagne. Ils y régnaient encore au temps de Gœthe.

*

On peut s'étonner que le Francfortois, étudiant et poète (beaucoup plus poète, certes, qu'étudiant), dont l'esprit s'ouvrait à toutes les curiosités, n'ait accompli le court voyage de Strasbourg à Sainte-Odile qu'à la fin de son séjour en Alsace. Son autobiographie nous instruit des raisons de ce retard.

Les deux Alsaciens auxquels il se lia d'abord le plus étroitement, Engelbach et Weyland, l'entraînèrent de préférence vers leur pays natal, qui était Bouxwiller, près de Saverne. Il fit par exemple avec eux, au cours de l'été 1770, à travers la Basse-Alsace et la Lorraine, une randonnée à cheval qui ne dura pas moins de trois semaines. Puis, pendant l'automne de la même année et le printemps de 1771, il eut l'âme toute prise ailleurs : c'est l'époque de son amour pour Frédérique Brion;

ses galops juvéniles le portent invariablement vers le presbytère campagnard où la jolie fille du pasteur lui réserve un si plaisant accueil. Mais Sessenheim, par rapport à Strasbourg, est juste à l'opposé de Sainte-Odile.

Nous voici donc au mois de juillet de l'année 1771. La belle idylle de Sessenheim, hélas! touche à sa fin. Ne pouvant se résoudre au mariage, Gœthe se dispose à délaisser Frédérique, et il cherche par toutes sortes d'occupations et de divertissements à échapper au remords qui l'obsède.

Est-ce fortuitement qu'il place à cet endroit de ses Mémoires la rencontre qu'il fit d'un certain Silbermann, dont le nom se trouvera plus tard dans sa Correspondance? (4) — J. A. Silbermann (« *M. Silbermann l'aîné, faiseur d'Orgues au Finckweiler* », dit un almanach du temps) était sans doute, de tous les Strasbourgeois, le meilleur connaisseur de Sainte-Odile; on lui doit une *Description du Hohenbourg* (5), accompagnée d'un album de vingt estampes, qui constitue un document inestimable. Si Gœthe fréquenta Silbermann avant son voyage à Sainte-Odile, il est bien permis de penser que leur conversation ne tourna pas seulement autour des clochers de la cathédrale, tels qu'ils figuraient dans les projets originaux de maître Erwin et de ses successeurs. Ils furent certainement conduits à s'entretenir ensemble du fameux monastère.

Nul ouvrage, en tout cas, ne saurait mieux illustrer le pèlerinage de Gœthe à Sainte-Odile que la description de Silbermann : un plan du pays à la fin du dix-huitième siècle, un « portrait » de la montagne vue de Niedermünster, de bons dessins du monastère, des détails de sculpture, un croquis de la fontaine, voilà qui complète et précise admirablement la brève relation du poète. Nantis d'un tel guide, nous pouvons le suivre sans peine dans son voyage.

(4) Goethe ne nomme pas Silbermann dans *Dichtung und Wahrheit*, mais sa correspondance a permis d'identifier le « petit homme gai et vif » dont il parle à la fin du livre XI.

(5) *Beschreibung von Hohenburg*, Strasbourg, 1781.

★

Il y avait, en ce temps-là comme aujourd'hui, deux itinéraires principaux de Strasbourg à Sainte-Odile : celui de Barr et celui d'Obernai. Il est fort vraisemblable que Gœthe choisit ce dernier, car les sentiers qui, de Barr, grimpaient à travers le vignoble du Kirchberg vers le château de Landsberg, pour déboucher près des roches du Mennelstein, n'étaient point praticables aux montures; et nous savons que notre étudiant avait coutume de voyager à cheval.

Nous le voyons ainsi parvenu, après une course rapide dans la plaine, entre Obernai et Ottrott, sur les premières pentes. A gauche, la forêt s'élève en vastes ondes. Au sommet des noires verdures de ses sapins, le promontoire semble un prodigieux navire de pierre qui porte à sa poupe l'église et les bâtiments conventuels, tandis que l'avant n'est chargé que de petites constructions : des chapelles probablement. Pour monter jusque-là, on ne fait pas encore le grand tour du Klingenthal (comme de nos jours). On laisse au nord-ouest, dans les bois, les châteaux d'Ottrott, celui « de devant » et celui « de derrière » — Lützelbourg et Rathsamhausen — avec leurs belles tours ébréchées, piquées d'arbustes, et, s'engageant dans la forêt par le sud du village, on atteint, au delà de Saint-Gorgon, le « chemin romain ». Nul doute que Gœthe n'ait observé avec curiosité les vestiges de cette chaussée antique, facilement reconnaissables, aujourd'hui encore, dans la partie qui avoisine le *mur païen*. Mais son attention se porta probablement davantage sur cette dernière construction.

Le mur païen, formé de pierres de taille grossièrement équarries, inégales, généralement énormes, superposées sans trace de mortier, est en effet, aux yeux des savants, le grand mystère de Sainte-Odile. Qui bâtit cette muraille cyclopéenne, épaisse de cinq pieds, dont les tronçons surgissent çà et là parmi les buissons et les arbres, et qui ceignait jadis tout le plateau d'une clôture ininterrompue d'au moins deux mille toises de circuit? Les

Celtes? Les Romains? Gœthe y vit les fondations d'un « castel romain ». Remarqua-t-il, sur les pierres de ce mur, les entailles où s'inséraient les agrafes de bois de chêne, en forme de queues d'aronde, par lesquelles les blocs étaient primitivement maintenus? D'aucuns reconnaissent dans cette liaison une particularité de la maçonnerie gauloise. La question, toutefois, n'est pas encore résolue (6).

Mais reprenons, avec notre cavalier, l'ascension de la montagne. Nous ne sommes plus guère qu'à une portée de mousquet du couvent. Les sapins s'éclaircissent. Un dernier détour du chemin creux nous mène à une prairie semée de roches. Nous passons près d'un abreuvoir rustique. Et voici qu'apparaissent devant nous les lourds bâtiments du monastère : au premier plan l'hôtellerie, percée d'une porte cochère en plein cintre et trouée, sous sa toiture de bardeaux, de petites fenêtres carrées; plus loin, à droite, l'église gothique, soutenue par toute une rangée de gros contreforts et portant à la pointe de son toit un modeste clocheton. Les autres constructions, le cloître, les chapelles, sont masquées par celles-là. Des débris de murs, devant l'hôtellerie, marquent l'emplacement d'une ancienne aumônerie. Notre pèlerin passe sous la longue voûte de la porte cochère, qui résonne des sabots de son cheval. Il entre dans la cour plantée d'arbres. A gauche une bâtisse allongée abrite les étables et la porcherie des moines. A droite, un jardin potager forme terrasse vers le soleil levant. L'église est pareillement à droite, au fond de la cour.

Il est probable que la grande foule de peuple qui, en ces premiers jours de juillet, affluait de toutes parts à Sainte-Odile, ne permit pas à Gœthe d'examiner les bâtiments conventuels dans tous leurs détails; de là, peut-être, le caractère sommaire de sa relation.

Dès leur arrivée au saint mont, les pèlerins envahissaient les trois nefs de l'église, passaient dans la cha-

(6) Jacques Schneider démontre scientifiquement que le mur païen est d'origine romaine. Ch. Pfister, non moins scientifiquement, le tient pour un *oppidum* gaulois.

pelle contiguë — celle de *la Croix* — pour honorer la sépulture du duc Attich et de son épouse Bereswinde, et s'empressaient vers la chapelle dédiée à la fondatrice du couvent; là, ils se prosternaient devant le sarcophage de pierre qui, à cette époque, renfermait encore les restes mortels de la sainte abbesse Odile, patronne de l'Alsace. Puis ils sortaient du cloître et se rendaient à la chapelle *des Pleurs*. C'est en ce lieu que la Sainte — rapporte la légende — avait coutume de prier pour le salut de son père; dans son zèle filial elle pleurait si abondamment, paraît-il, que le grès du sol garda longtemps la trace de ses larmes; mais les pèlerins des premiers temps, agenouillés à cet endroit, s'estimaient heureux d'en pouvoir emporter quelques grains de sable qu'ils détachaient du roc au moyen de leurs couteaux : aussi dut-on, par révérence, couvrir l'excavation d'une grille de fer, — ce qui se voit encore aujourd'hui.

La chapelle *des Anges*, plus petite que les autres et isolée à la pointe du promontoire, au-dessus de l'abîme de verdure (on l'appelle aussi chapelle *pendante*), avait sans doute perdu beaucoup de son importance depuis que le cercueil des parents d'Odile, jadis encastré dans une de ses murailles près du tronc de pierre, avait été transporté dans la chapelle de la Croix.

Gœthe ne cite pas la chapelle des Anges. Mais il mentionne la fontaine Sainte-Odile, que l'ouvrage de Silbermann représente avec beaucoup de soin; il faut donc croire qu'il s'y rendit.

A un quart d'heure au-dessous du couvent, sur le versant oriental de la montagne une source jaillit du flanc d'un rocher. Une large croix couvrait en ce temps-là le fond de la grotte ainsi formée. L'eau, captée par une rigole de bois, s'écoulait dans une auge de pierre et, de là, se déversait sur le sol. La fontaine et son réservoir étaient à l'abri d'un petit bâtiment. Notre étudiant se mêla-t-il à la foule des pèlerins pour humecter ses yeux à la source et éprouver la bienfaisance de l'eau miraculeuse? Cela non plus, il ne le dit point.

Il se plaît, en revanche, à depeindre le paysage qu'il

découvrit des hauteurs de Sainte-Odile. Sans doute s'efforça-t-il, près de la chapelle des Pleurs, comme le font encore aujourd'hui tous les visiteurs du couvent, de reconnaître dans les profondeurs de la plaine, au nord-est, parmi les lignes d'arbres qui, de toutes parts, semblent nouer et dénouer d'innombrables farandoles, la *Grande Eglise* de Strasbourg et sa pyramide de pierre. Mais n'est-ce pas plutôt depuis les rochers du Mennelstein qu'il put apercevoir, vers le sud, suspendues entre ciel et terre, les infinies blancheurs des Alpes?

Quoi qu'il en soit, son regard embrassa de nouveau, de Sainte-Odile, pour la dernière fois peut-être, tout le pays d'Alsace, semé de villes et de villages florissants, riche de son blé, de ses vignobles, de ses houblonnières, fécondé de mille eaux courantes, — si beau qu'on l'appelait communément le *Jardin du Paradis*. Cette terre, pour lui, n'était plus muette. Il allait la quitter; mais toute sa vie, dans son souvenir, elle continuerait de parler à son cœur, doucement, parfois douloureusement (7).

HENRY MASSOUL.

(7) Goethe donna le nom d'*Odile* à l'une de ses « filles » spirituelles, comme il le dit lui-même : l'Ottilie des *Affinités électives*. Quant à l'Alsacienne Frédérique Brion, la plupart des critiques s'accordent aujourd'hui pour reconnaître ses traits dans la Marguerite de *Faust*.

L'IMPORTANCE
DU CINÉMATOGRAPHE

—

Tant par la masse des capitaux qu'il remue que par le nombre des artistes et serviteurs de toutes sortes qu'il emploie ou le volume des immeubles qu'il occupe, le cinématographe tend à devenir, dans tous les pays dits civilisés, l'une des « branches » les plus importantes de l'activité économique. Et ceci, qui est déjà énorme, n'est que le côté matériel. Dans le domaine de l'esprit, aussi, le film a pris une place considérable. Il devient peu à peu la principale des nourritures spirituelles d'une immense foule d'êtres humains.

Une fois terminées ce qu'ils appellent leurs études, la plupart des adultes n'apprennent plus rien. Parce qu'ils ont au fond d'un tiroir un titre universitaire plus ou moins péniblement acquis dans leur jeunesse, ils croient avoir atteint sinon les sommets de la connaissance, du moins un point assez élevé de la montagne pour avoir des vues amplement suffisantes sur toutes les régions qu'un honnête homme doit avoir explorées. Et sauf quelques rudiments nécessaires à l'exercice de leur profession, c'est-à-dire d'ordre essentiellement utilitaire, ils ne cherchent pas à en « savoir plus ». S'ils lisent, ce sera seulement une vingtaine de volumes par an, choisis parmi les œuvres à la mode et, autant que possible, d'une digestion intellectuelle facile, ou bien entendu des journaux, de plus en plus vides de substance et où les illustrations, les échos, les caricatures et les basses polémiques prennent de plus en plus la place qui devrait normalement revenir à l'in-

formation. Et s'ils se donnent la peine d'aller visiter des musées ce sera seulement pendant la période des vacances, au pas de course, entre deux randonnées en auto. Sous le prétexte que la vie moderne ne permet pas de perdre du temps, ils gâchent la plus grande partie de leurs journées en agitations stériles et deviennent lamentablement paresseux lorsqu'il s'agit d'accomplir le moindre effort. Déjà un roman qui dépasse trois cents pages les effraie; *a fortiori* un livre « sérieux » d'histoire ou de critique. C'est d'ailleurs tout à fait normal et conforme à une loi éternelle. Ne devient-il pas contraire à la logique même que de se fatiguer à lire des ouvrages savants ou des études psychologiques, alors qu'il est à la fois si agréable et facile d'assister, dans un bon fauteuil d'une salle de cinéma, à la projection de films « instructifs » ou romanesques dans lesquels l'âme humaine est « mise à nu ». Pourquoi relire de poussiéreux livres d'histoire, puisqu'il est possible de voir reconstituées devant ses yeux, avec une « vérité » qu'aucun écrivain ne saurait approcher, les plus importants épisodes du passé? C'est donc désormais par l'écran que les hommes compléteront et, hélas! déformeront, le peu de notions qu'ils ont acquises sur ce qu'ont pu être les empereurs romains, Jeanne d'Arc et Napoléon. C'est de la même façon, aussi, qu'ils apprendront à connaître *Madame Bovary* ou *Crime et Châtiment*.

C'est là un fait. Et un fait est un fait. On a le droit de le déplorer, mais de le nier ou le méconnaître serait absurde. Le cinématographe tend à devenir l'un des principaux aliments spirituels de la masse des hommes civilisés, et il semble que malgré la concurrence de la télégraphie sans fil sa vogue soit loin de diminuer d'importance. On pourrait même penser que, l'assistance de plus en plus régulière d'un grand nombre d'individus à des spectacles cinématographiques créant des habitudes qui deviendront ensuite exigeantes, la clientèle toujours grandissante des salles de projection ne diminuera pas de sitôt.

Je ne dis pas ceci, bien entendu, pour préconiser la constitution d'un Ministère du Cinématographe ou un ren-

forcement de la censure. Mon propos n'est pas de réclamer que l'immense force de propagande que représente le cinématographe soit contrôlée par les autorités officielles ou même mise à la disposition de savants et d'hommes de goût. Je souhaite au contraire qu'elle reste libre et que les rares créateurs qui soient capables de l'utiliser avec intelligence puissent au moins travailler sans que l'on vienne mettre trop de bâtons dans leurs roues. Mais j'ai tenu à insister sur cette constatation dont les politiciens, surtout, ont jusqu'ici tiré un profit, que le cinématographe prenait en ce moment la place qu'occupait encore il y a quelques années le livre et qui fut dans les temps anciens celle des « traditions » manuscrites ou orales.

Or, il faut bien le dire, la moyenne de ce que l'on montre au public dans les salles de cinématographe est au-dessous du médiocre. Elle n'est pas inférieure, certes, à celle de ce que l'on trouve dans maints journaux et peut-être même dans les livres (si l'on tient compte des ouvrages parus dans les bibliothèques populaires, que les gens cultivés ignorent parce qu'aucun critique n'en parle jamais, mais qui ont néanmoins des tirages considérables). Seulement ce qui est grave est que le public n'est pas encore adapté, éduqué, et est à peu près incapable de faire un tri. L'on voit même, ce qui est extrêmement fâcheux, des hommes appartenant à une élite, ayant un jugement sain et capables de mesurer la différence qu'il y a entre Anatole France et Félicien Champsaur, assister sans déplaisir à la projection de films exécrables, voire même se pâmer devant des œuvres du dernier mauvais goût. C'est qu'aucune étude ne les a appris à voir, qu'ils n'ont pas eu l'occasion de fréquenter ces classiques repères qui, tel Racine ou Voltaire, leur ont ailleurs fourni une base pour d'éventuelles comparaisons. Ils sont devant un mode d'expression encore tout neuf et qui les déconcerte, et cela d'autant plus que sa technique varie d'une année à l'autre et est encore actuellement loin d'être au point.

La mission des critiques est précisément de guider ces hommes, de leur dire ce qui constitue la valeur de cer-

taines recherches ou réussites, tout en indiquant en même temps aux metteurs en scène capables de les comprendre ce qu'ils croient devoir être leurs meilleures possibilités. Mais qui lit les articles de critique cinématographique dans des journaux où les annonces et communiqués également payés ne laissent presque plus de place aux appréciations et jugements des esprits indépendants? Les « producteurs » et « distributeurs » de films ont généralement de l'argent à leur disposition. Et leurs budgets publicitaires leur permettent d'obtenir presque partout l'insertion de louanges qui atténuent ou effacent presque complètement l'effet des commentaires défavorables de la critique libre. Il est difficile, dans ces conditions, de discerner le bon grain de l'ivraie.

Et ceci d'autant plus que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, la plupart des publications spécialisées sont celles où l'on trouve en général le moins d'informations intelligentes et de commentaires impartiaux sur l'actualité cinématographique. Même dans les revues indépendantes de maisons d'édition de films, la moyenne des articles est d'une mièvrerie lamentable. On y trouve en effet surtout des chroniques ineptes sur la façon dont tel acteur se maquille, ou sur le régime que suit telle *star* pour conserver à ses formes leur galbe universellement renommé. Les « souvenirs » de vedettes, généralement rédigés par des impresarios illettrés, à quoi ces publications donnent ordinairement la meilleure place, sont fréquemment remplis de renseignements de ce genre et dont la bêtise est telle que l'on ne saurait s'en faire une idée si on n'a pas eu l'occasion d'en lire. Or, ces feuilles, et c'est fort triste, ont des lecteurs nombreux. Beaucoup de jeunes notamment, en font un de leurs aliments hebdomadaires essentiels. (Il faut dire, à leur décharge, qu'ils ne prennent pas tous la peine de les lire et se bornent à découper les photographies de beaux séducteurs ou de jolies filles qui en sont les principaux ornements.)

Tout cela est dommage, car le cinématographe mériterait des commentaires plus intéressants. On peut en trouver, certes, et les avertis savent où les dénicher. Il existe

plusieurs critiques plus ou moins spécialisés, qui ont quelque chose à dire et savent l'exprimer avec intelligence et en bon français. Encore que des progrès aient été réalisés dans ce sens, le libre commentaire de l'actualité cinématographique est cependant encore loin d'avoir pris dans la presse française la place à quoi l'importance, tant matérielle que spirituelle du film, lui donne droit.

Au fond, le mal vient surtout de ce que l'argent domine nécessairement la production cinématographique. Ecrire un livre ou une symphonie, peindre un tableau ou même modeler un buste ne nécessitent pas de frais importants et est donc à la disposition de presque tout créateur enthousiaste, avide de réaliser l'œuvre rêvée. Il est en revanche impossible de tourner un film sans avoir de capitaux à sa disposition. Or, tout possesseur de cette puissance qu'est l'argent a fatalement des exigences qui peuvent être en contradiction avec le plan du créateur. Le metteur en scène dépend de celui qui le subventionne et doit plus ou moins écouter ses suggestions, surtout s'il est encore inconnu et que les succès ne lui ont pas donné de l'autorité. Cette emprise de l'homme qui « finance » le film est d'ailleurs dans une certaine mesure compréhensible. Il est naturel qu'il ait peur que certaines audaces effarouchent le public. Car il faut qu'un film rapporte de l'argent, ou tout au moins que ceux qui l'éditent soient persuadés qu'il sera rentable. Le coût d'un film est d'ailleurs tel que toute création à « compte d'auteur » est pratiquement impossible. Cela écarte à peu près complètement de l'écran tout ce qui pourrait correspondre à ce qu'apporte dans la littérature l'élément «poèmes». Sauf pour des œuvrettes de très courte dimention, tout ce qui n'est susceptible de toucher qu'une élite et de n'être pas compris par le grand public est impossible au cinéma. Sa création même n'est pas permise. Ceux qui, constatant et déplorant la médiocrité de la production courante, en concluent un peu vite la condamnation du cinéma, ne s'en rendent peut-être pas assez compte.

Le cinématographe, en effet, est un mode d'expression

magnifique et aux possibilités immenses. Art encore neuf et dont la technique en est toujours à chercher ses bases, riche des espoirs et de l'enthousiasme de toute une jeunesse fervente, il trouvera nécessairement un jour des hommes assez forts pour l'utiliser à des fins intelligentes, délicates, élevées. Et je suis personnellement persuadé que le film nous apportera demain des œuvres qui seront, dans leur domaine, aussi belles et nobles que les plus purs classiques du livre, du tableau ou de l'orchestre. J'ai la plus grande confiance dans les destinées, non seulement matérielles, mais (et c'est cela surtout qui importe) esthétiques et spirituelles du film. Les étapes déjà atteintes m'apparaissent d'ailleurs déjà comme une évidente garantie de ce magnifique futur.

Qu'on songe au chemin parcouru depuis que les frères Lumière (des Français, soit dit entre parenthèses, pour ceux qui affirment partout que notre pays est pourri et que nous ne sommes plus bons à rien) ont présenté à Paris *L'arroseur arrosé* et l'entrée d'une locomotive dans la gare de la Ciotat ! Les metteurs en scène sont peu à peu devenus des virtuoses dans l'art de photographier les gens et les choses, de rythmer les images, de combiner des scènes à la fois photogéniques et émouvantes. Et ceux qui ont suivi avec ferveur le développement du cinéma (j'en suis) se rappellent aujourd'hui avec émotion leurs joies devant ces découvertes successives des montages savants, des rythmes accélérés de *Kean* où de *La Roue,* de l'utilisation des gros plans, de la prise de vue en *travelling,* des surimpressions, des ralentis, etc... Puis, au grand désarroi d'une critique stupide qui a presque unanimement affirmé que ça ne pourrait rien donner de bon, des savants ont trouvé le moyen d'enregistrer et reproduire les sons en même temps que les images. Et je me souviendrai toute ma vie de l'émotion que j'ai ressentie la première fois que j'ai pu contempler la projection d'actualités parlantes et surtout lorsque j'ai pu voir et entendre à l'Empire de Londres, l'une des premières représentations de *Broadway Melody.* J'ai eu vraiment, ces jours-là, l'impression d'assister à la naissance de quel-

que chose d'immense, à un événement comparable, par son importance et ses conséquences probables, à ce qu'a été par exemple la découverte de l'imprimerie.

Depuis, le cinéma parlant a fait d'incontestables progrès. Mais il est encore loin d'avoir découvert ses règles de grammaire. Il est un langage dont le vocabulaire même est encore indéterminé. On s'est surtout borné, jusqu'ici, à filmer des scènes et parfois même à copier servilement des comédies ou des opérettes. Malgré l'intérêt possible de certaines d'entre elles (*Jean de la Lune* par exemple), il est patent que c'est dans un tout autre sens que le cinématographe doit trouver sa voie. Certains ont compris que désormais la qualité et le rythme des bruits allaient prendre la même importance que ceux des images et ont utilisé avec intelligence les ressources que leur apportait la musique. Nous avons ainsi pu voir et applaudir d'assez heureuses adaptations de *La Symphonie inachevée* de Schubert ou de *La fiancée vendue* de Smetana. Des compositeurs de talent, tels MM. Jacques Ibert, ou A. Honegger, n'ont d'ailleurs pas dédaigné d'écrire des partitions pour des films et ils ont eu raison, car la collaboration d'hommes ayant le sens des harmonies des bruits et des sons aura de plus en plus d'importance désormais. Mais ces hommes se sont jusqu'ici surtout attachés à écrire de la musique selon le procédé classique, c'est-à-dire avec des notes inscrites sur des portées, de la musique de scène en somme, alors que la véritable musique cinématographique de l'avenir sera faite aussi d'éléments tout autres, tels que le bruit de l'eau qui coule, le grincement des roues d'une carriole, le sifflement strident lancé par un agent de police, la voix langoureuse d'une *vamp*, le ronronnement d'un moteur, le tic-tac irrégulier d'une machine à écrire, l'aboiement d'un chien, les silences aussi, l'éternuement d'un individu enrhumé, les sonneries des cloches de l'église, le ricanement caustique d'un blasé, les pleurs d'un enfant qui souffre ou qui a peur, le chant du rossignol, le grognement du porc ou le tendre murmure des amants heureux. On s'est à peine rendu compte de tout cela jusqu'ici.

Parmi les résultats acquis figure la bonne qualité de la reproduction des images et des bruits. Lorsque l'on voit et entend un lion sur l'écran d'une salle de spectacle, on a vraiment l'impression de ce que peut être un lion. Et cela a permis à d'assez nombreux metteurs en scène de réaliser d'excellents documentaires dont la force de vérité et de vie ont conquis les foules. C'est là une des branches du cinéma sonore où les réussites ont été les plus nombreuses. Je citerai par exemple *Kriss*, *Rango*, *Ramenez les vivants*, ou les films de court métrage de M. Jean Painlevé.

Des progrès dans ce banal domaine technique de la force de vérité des reproductions sont encore possibles. Il est probable que l'on arrivera à améliorer la finesse des auditions, à donner aussi cette sensation du relief qui augmenterait encore, et considérablement si j'en juge par les premiers et timides essais auxquels j'ai pu assister, l'impression produite sur le spectateur. Cette dernière transformation, quand elle aura lieu, amènera un très gros bouleversement dans l'industrie du cinéma et fatalement aussi dans la mise en scène des films. Il est vraisemblable, également, que la reproduction des couleurs, aussi, amènera des changements. Jusqu'ici, la plupart des films en couleurs qui ont été présentés au public laissaient à désirer, tant en raison de leur médiocrité technique que de leur mauvais goût. Il y a néanmoins, car les chercheurs sont ingénieux et tenaces, constante amélioration, et *Becky Sharp*, tout en n'étant, du point de vue de l'art, qu'un immonde chromo, le prouve indiscutablement.

Les fantaisies que permet le cinéma sonore ne se sont encore que très timidement révélées, sauf peut-être dans le curieux domaine du dessin animé, si attachant et dans lequel MM. Iwerks et Walt Disney, notamment, ont prouvé qu'ils avaient un délicieux sens de l'humour. Autrement les tentatives ont été rares. Certes, on s'est amusé à animer et faire parler des marionnettes et j'ai encore vu récemment, au cinéma du Panthéon, un film conçu selon cette formule dont certains détails fort réussis méritent

de chaleureux applaudissements (*Le nouveau Gulliver*). Mais l'on n'a presque pas essayé d'utiliser les immenses possibilités d'un désaccord voulu des images et des bruits, de ce que certains appellent le « contrepoint cinématographique » ou des amplifications et transpositions d'attribution de sons. Je pourrais certes citer maintes tentatives et mêmes réussites heureuses. Elles auraient toutefois le caractère d'exceptions.

Mon propos n'est d'ailleurs nullement d'établir un palmarès, de citer des titres et des noms. J'ai simplement voulu, dans cette chronique, montrer la place que le cinématographe avait déjà acquise, la qualité et le sens des efforts de ceux qui s'intéressent à son avenir et ont confiance en ses immenses possibilités, l'importance surtout qu'il ne cessait de prendre pour les foules... et aussi, ma foi, pour quelques amateurs enthousiastes et fervents.

LOUIS LE SIDANER.

LA GRANDE MARÉE

Le petit café Boma, rue des Anguilles, derrière la place du marché, à Tamise, regorgeait de monde, le vendredi. Les maraîchers et les paysans garaient leurs carrioles, leurs chariots ou leurs vieilles autos, à la file le long du trottoir. Avant de repartir, ils entraient au Boma et ils y débattaient un marché tout en buvant.

Le samedi ramenait le calme. Simone, la serveuse, savonnait à grande eau le carreau boueux, passait le poêle à la mine de plomb, et lavait les vitres ternies par la fumée du tabac. Le patron vaquait aux raccommodages de la maison, recollait la vaisselle cassée ou ressemelait les souliers de sa nombreuse marmaille; il nettoyait les cages de ses canaris primés et de ses lapins à fourrures, et compulsait son livre de caisse. La patronne rangeait sa cuisine et s'absorbait en ravaudages.

Au début de l'après-midi, Simone rallumait le poêle dans la salle glacée d'humidité, faisait un brin de toilette, puis, les pieds au feu, la belle « permanente » de sa chevelure abritée par un filet vert, et la tête vide de pensées, elle se reposait en crochetant une dentelle de coton crème, et attendait les rares clients du samedi après-midi.

Le patron entr'ouvrit la porte de la cuisine :

— Moneke, où est l'étai? dit-il.

— Dans la buanderie, cria la fille, la marée est-elle forte?

— Et où est la glaise?

— Dans le seau recouvert d'un torchon. A quelle heure marée haute?

Mais le patron avait déjà refermé la porte.

Simone se dirigea paresseusement vers la fenêtre; du coin de son tablier, elle effaça la buée et regarda. La rue butait là-bas contre la digue de l'Escaut, tournait à gauche, et Simone savait que, plus loin, elle aboutissait au quai des bateaux briquetiers. A cette place, et par les grandes marées, l'eau débordait parfois et dégoulinait dans les rues basses. Aussi les portes de chaque maison avaient-elles, dans le chambranle, des rainures où l'on pouvait glisser une forte planche, l'*étai*, dont on masquait les interstices avec de la glaise fraîche. Un ciel houleux de mars courait en travers de la rue, et une pluie du nord-ouest léchait les vitres et claquait sur les pavés. Ce temps lourd et violent durait depuis le dégel de février, coupé de deux ou trois jours radieux de printemps trop hâtif. Et ce soir, la pleine lune, derrière son rideau de nuages, se lèverait à six heures, excitant les eaux, le vent, poussant la marée.

Le patron traversa la salle, muni d'un seau de glaise et de l'étai. Simone l'entendit parler avec quelqu'un qui entra bientôt dans le café.

— Bonjour, Jules... Vous ne craignez pas de fondre, vous.

— Je ne suis pas un petit cœur de sucre tout blond, comme vous, Moneke, mais on peut dire, oui, il pleut.

Jules secoua sa casquette dans la charbonnière, ôta sa veste de gros cuir, et, rapprochant une chaise du poêle, il s'assit, le dos à la fenêtre, les pieds au feu.

— Un demi? demanda Simone.

— Je suis venu à Tamise pour expédier des paniers, dit-il. Oui, de la bière, de vos mains aimables... et ce soir, c'est votre soirée de liberté?

— Ce soir, par ce beau temps.

— Vous sortirez avec moi, je paye le cinéma, puis, la salle de danse, dit Jules en attirant Simone sur ses genoux.

Simone regardait machinalement la fenêtre ruisselante. Eh! non, la pluie, ni rien au monde ne l'empêcherait de sortir, de profiter de son soir de congé. Elle aperçut, derrière la vitre, un jeune visage rouge et réjoui,

sous une casquette grise à longue visière puis, une grosse main colla un papier contre le carreau,... un billet de cent francs.

Simone s'éloigna vivement de Jules :

— Non, dit-elle, d'un ton décidé, j'ai promis ma soirée à Joseph Verlinde.

Jules se redressa violemment :

— Vous mentez, cria-t-il.

— Non... et la preuve... Le voilà qui arrive. N'est-ce pas, Jef, je sors avec vous, ce soir?

Celui qui entrait, comment pouvait-il mieux plaire à une femme que ce grand, beau Jules, aux traits durs et réguliers? Jef Verlinde, à part son visage rieur, n'est qu'un gras petit homme rose et roux, comme un goret bien lavé...

— Oui, elle sortira avec moi, c'est promis depuis huit jours.

Jules reste un moment immobile, puis il tire de sa poche un peu de monnaie, qu'il compte et pose sur la table. Il avance lentement la main vers la chope que Simone lui a servie, mais, au lieu de la porter à sa bouche, il la jette violemment sur le carreau devant les pieds de Simone, dont le tablier est éclaboussé de bière. Puis, il sort en claquant la porte.

La fille reste un moment pensive, puis elle dit :

— Jef Verlinde, mon ami, il faudra prendre garde à son couteau, dans la salle de danse... Ce Jules est dangereux... Voyez, tout furieux qu'il était, il a payé le prix du verre, avant de le casser...

Verlinde jure à mi-voix, hésite un moment, puis, il s'assied sur la chaise quittée par Jules, et c'est lui maintenant qui tient Simone sur ses genoux.

— Cent francs, dit-elle, on s'amusera pour cent francs.

— Mais après, on aura pour cent francs de plaisir, répond Verlinde d'un ton décidé.

Simone joue machinalement avec son tablier mouillé de bière, elle réfléchit. Jules ou Verlinde... Elle veut bien s'amuser, sortir, prendre du plaisir avec ces garçons-là. Mais pas de liaison durable. Elle préfère un fils de bou-

tiquier ou de marchand, qu'elle mènera au mariage. Fini de Jules ou de Joseph, s'ils deviennent exigeants et turbulents. Ces deux vanniers, qui habitent derrière une digue en terre battue, dans ce bourg pourri d'en face, noyé de marécages, à plusieurs mètres plus bas que la plus innocente marée... Sa vie, si elle épousait un de ces deux-là? Ecorcer de l'osier, debout dans la pluie et le vent, pendant tout le printemps; débarrasser les champs d'osier de leurs pucerons, de leurs orties, de leurs liserons, pendant tout l'été; couper l'osier, faucille en main, les pieds dans l'eau pendant tout l'automne; tresser l'osier en durs paniers, mains noires et déformées, pendant tout l'hiver? Plus souvent!... Et puis, peut-être une bataille, une mauvaise affaire à la salle de danse. Non, mieux valait rompre en douceur.

Elle se dégagea des gros bras de Verlinde :

— Je demanderai à la patronne de partir plus tôt que d'habitude, ce soir...

Se glissant à la cuisine, elle chuchote rapidement :

— Défendez-moi de sortir!... Je veux rompre avec Jef Verlinde.

Puis, du haut de la tête, elle crie :

— Bertina? Vous permettez que je parte dès sept heures, ce soir? L'ouvrage est fait!

Bertina entre aussitôt dans le jeu. Elle cligne l'un de ses petits yeux malins, dans son visage tôt flétri, passe la langue au coin de sa bouche, et elle glapit :

— Tu crois que les sous me poussent sur le dos? Prendre des congés comme cela? Et tu oublies que la lessive n'est pas terminée. Et alors, mademoiselle Simone exige du linge propre deux fois par semaine? Non, ma chère, pas de sortie, ce soir. Tu n'avais qu'à ne pas dormir jusqu'à dix heures du matin.

Simone, à son tour, ferme un œil et pousse la langue, puis elle répond d'un ton furieux :

— Bien, Bertina! Bien! Si vous croyez que je continuerai à me tuer à votre service!... Et qu'est-ce que deviendrait votre estaminet sans moi, hein?

Puis elle rentre dans la salle :

— Et voilà! dit-elle d'un ton rageur, à Verlinde. Et voilà!

— Oui, mais... oui, mais... Nom de Dieu! répétait-il interdit.

— Allez-vous-en, ou ça finira mal avec la patronne, grogne Simone.

— Samedi prochain, alors?

— Tout ça, c'est de votre faute, crie la fille, vous venez me monter la tête avec vos bêtises. Sans vous, je n'aurais pas parlé à la patronne. Et ce soir, je filais tranquillement comme d'habitude...

— Samedi prochain, alors, s'entête Verlinde.

Mais Simone semble prise d'un accès d'humeur noire et lui tourne obstinément le dos.

Verlinde, comme Jules, se retrouva sous l'averse. Il secoua les épaules et s'en alla jouer au billard, au local des amateurs de pigeons.



Jules, en sortant du café, avait bousculé le patron, trébuché sur l'étai et s'était cogné au seau de glaise.

— Eh! là, eh! là, garçon, as-tu le tibia bleu? avait crié le patron.

Un tibia bleu, cela signifie dans le dialecte de là-bas: « Une fille t'a-t-elle remballé? »

— J'y frotte mes bottes, à votre Simone, gronda Jules.

Et le patron, reprenant sa truelle et sa glaise, grommela :

— Attention, fille! Qu'elle n'aille pas mettre les clients en fuite!...

Jules n'entre pas dans un autre café. Il s'en va machinalement, tout droit chez lui, bouleversé de désir, et sentant à ses cuisses comme une brûlure à cette place où il a eu Simone sur ses genoux. Parvenu au milieu du long pont qui relie Tamise à la rive droite de l'Escaut, le tumulte de sa colère l'arrête. Il s'accoude à la rampe et, les yeux fixes, il regarde, sans voir, les eaux limoneuses criblées de pluie. Ce n'est qu'à ce moment que la signification de l'étai, de la truelle et du seau de glaise, au

Boma, parvient à sa pensée. Le crépuscule de six heures tombe sur ce violent équinoxe du printemps. La marée descendante devrait déjà découvrir le grand banc de sable de Tamise. Or, l'eau touche encore les roseaux des rives et le banc ne se devine qu'à de légers remous et à des vagues plus courtes. C'est que là-bas, à l'estuaire, la marée remontait déjà, refoulant l'afflux des eaux de pluie, empêchant leur écoulement... Et cette nuit, une grosse marée de pleine lune.

Un autre jour, Jules aurait vu et compris bien des signes : la couleur des eaux, le retroussis des vagues poussées à contre-courant par le vent, la cote de hauteur aux piliers du pont, la forme et la vitesse des nuages. Aujourd'hui, il pense machinalement : « La marée, la grosse marée! » Mais tout son esprit reste attaché à Simone, et il regarde, à droite, la ville de Tamise, à travers le rideau de l'averse : le clocher à bulbe, le pignon de l'hôtel de ville derrière lequel court la petite rue aux Anguilles, avec le café Boma et Simone, petit cœur de beurre, petit cœur sucré, qui mérite toutes les tendres appellations, pour ses joues roses et pleines, ses lèvres peintes, son cou potelé, son collier de grosses perles vertes sur sa blouse de soie rouge,... mais aussi, les plus brutales insultes parce qu'elle sortira, ce soir, avec Jef Verlinde.

Puis, Jules regarde à gauche et il voit des digues vertes. Elles cachent des vergers, des taillis, le village de Weert, et même, tant ces terres sont basses, même le clocher de l'église. Et tout contre ces digues se pressent de nombreuses maisons de petits cultivateurs ou de vaniers, et l'habitation des Verlinde, et, presque voisine, celle de Jules.

On n'est pas pauvre, non. Un ménage de parents robustes et de six enfants adultes dont trois mariés. Les trois autres travaillent encore pour les parents, qui leur distribuent, le samedi, l'argent des plaisirs. Ainsi, jusqu'à vingt-trois ans; alors, permission de se marier... Ah! Simone... Mais ce Jef Verlinde? Eh! bien, il l'aurait, ce Jef, et ce soir même, à la salle de danse. Jules tâte son

couteau dans sa poche. Oui, ce soir; mais, comme pour le verre cassé, il calcule d'abord ce qu'il lui en coûtera. L'amener à se battre? Pas difficile. Un coq colérique, ce Jef. Alors, un couteau bien près de la main, pas trop au fond de la poche... Le tirer quand on se battrait déjà... Eviter de frapper le haut du corps. Jules, comme tous les garçons de Flandre, sait cela. Un coup de couteau au cœur coûte cher! un meurtre. Mais un coup de couteau dans les jambes. On s'en tire à meilleur compte, même si l'on a tranché la grosse artère de la cuisse... Même si le blessé saigne tout son sang... Et l'on n'est condamné que pour coups et blessure « ayant entraîné la mort, sans l'intention de la donner ». Un coup difficile, et Jef n'était pas bête au couteau; c'est égal, il tenterait la chose. Sa première condamnation. Et peut-être conditionnelle comme cet Octave, de Baesrode... Et peut-être aussi un ou deux ans. Bah!... Et de nouveau, Jules pensait à ce moment où il avait tenu Simone sur ses genoux.

Le train qui va de Malines à Terneuzen, en Hollande, s'engageait sur le pont et passa derrière Jules dans un grand fracas de ferraille... Le garçon se rendit compte que la pluie dégoulinait de sa casquette dans son cou; il se secoua et poursuivit sa marche. Au bout du pont, l'homme du payage lui prit son billet et dit :

— Vous veillerez, au Weert, cette nuit. Ce vent, cette pluie, et la lune!

— Lune ou non... c'est samedi. Et je danserai au local Wilfordia.

— Wilfordia ou non, tu danseras sur tes digues pourries... et peut-être même dans l'eau, pour sauver votre vache... à moins qu'il ne pousse des nageoires à votre bétail!

— Nos digues sont solides, vieille tête de brique de Steendorp.

— Pas pourries? Nous verrons bien. Quand l'eau débordera, cette nuit, elles pourriront toutes, du coup!

Jules ne l'écoutait plus. Il longea le chemin de fer pen-

dant quelques minutes, puis il obliqua à droite. Il franchit une écluse et s'engagea dans l'unique chemin pavé qui tourne et se détourne pour servir plusieurs petites fermes, avant d'atteindre les rangées de maisons au pied de la grande digue.

Ce rempart de terre herbue ne court pas tout droit, comme un talus de chemin de fer. Il serpente selon le caprice, dirait-on, de ceux qui l'édifièrent. Mais, en réalité, pas un de ces mouvements qui ne soit nécessité par les courants, les bancs de sable, les champs d'osier ou les prés irrigables. Quand la grande digue est en retrait, elle est défendue et complétée par une digue plus légère : la digue d'été, qui suffit à contenir les marées habituelles, aux places où le flux est le moins dur. Ce jour-là, l'eau affleure ces petites digues, à un moment où, sinon, elle en caresse à peine la base.

La maison de Jules, coiffée mi-partie d'éternit neuve et mi-partie de vieux chaume, n'est séparée de la digue que par un étroit chemin. La petite chaussée monte là, à mi-côte du haut talus de défense contre les eaux. Le jeune homme descendit par le sentier glissant et il ouvrit la porte de la grange qui servait d'atelier de vannerie. Il y trouva ses deux sœurs, le visage maussade, assises à leur établi et tressant de lourds paniers à fruits. Le père, muni de cordes, ficelait, arrimait les unes aux autres de hautes piles de mannes, et la mère nettoyait des lanternes tempêtes et les garnissait de pétrole.

Jules n'eut pas besoin d'interroger pour comprendre. Son père dit :

— Tu ne t'es pas dépêché...

— J'ai attendu l'homme du bureau d'expédition... Il pleut dru...

Mais il n'osait ajouter : Je vais danser ce soir au Wilfordia.

— Est-ce que le banc est découvert? demanda encore le père.

— Non.

— Le comte des Digues est venu par ici.

Cette fois, la phrase est assez lourde pour traverser les

couches de colère et de désir amassées en Jules. Il dit :

— Et alors?...

Mais il pense : Ce n'est pas lui qui m'empêchera d'aller au Wilfordia...

Le père continue :

— Un télégramme d'Ostende.

— Bah! Il y en a chaque automne, chaque hiver...

— Par cette pluie-ci... Là-bas, ils télégraphiaient la marée, mais nous, mon garçon, nous voyons combien l'eau supérieure gonfle. Et si la pluie ne cesse pas dès maintenant...

— Me fous du comte des Digues, grommela Jules.

Pourtant, il le savait bien, le vieux Comte des Digues, — c'est-à-dire le préposé moralement responsable de tout un système de défense contre les inondations, — le vieux comte ne se mettait pas pour rien en chemin... et s'il était venu avertir les gens du Weert, on passerait la nuit à veiller sur la digue, et les femmes ne se coucheraient pas, prêtes à se sauver à la première alerte, avec les enfants et le bétail. Se sauver où, dans cette étendue de terres basses, resserrées entre de vastes étangs et ce fleuve débordant? Où? Un seul refuge possible, la digue elle-même, aux endroits les moins exposés.

Jules regarde les lanternes préparées; marée haute à deux heures et demie de la nuit. Marcher, marcher sans cesse, descendre de la digue jusqu'au bord du flot, remonter, observer, lanterne en main, le moindre affouillement.

Pendant ce temps, Jef Verlinde danserait avec Simone. Jules s'imaginait son visage réjoui tout près de la tête frisée de la fille et son gros bras passé autour du corsage rouge... Et tard dans la nuit, Verlinde rejoindrait les veilleurs et dirait, la bouche fendue de rire : « Ah! si j'avais pu deviner, je serais rentré plus tôt... Mais à Tamise on n'y pense pas. » Peut-être aussi que Verlinde ne reviendrait que demain matin!...

Jules jouait machinalement avec l'anneau en gros fil de fer de la lanterne. Le contact du métal le fit tressaillir, et sa main droite chercha, dans sa poche, son couteau.

Il l'ouvrit et le ferma plusieurs fois, pour vérifier le cran d'arrêt.

Le père ricanait :

— Qui vas-tu dépecer? Tu ferais mieux d'arrimer une pile de paniers... S'il faut les hisser au grenier...

Jules ricana aussi :

— Possible qu'on découdra des touffes de gazon, cette nuit, pour boucher les trous de taupe...

Ils mangèrent en silence. Parfois, quelqu'un se levait, allait à la porte et disait : « Il pleut toujours », ou : « Le vent ne faiblit pas ». La mère, pour se rassurer elle-même, disait au contraire : « Je crois qu'il pleut moins », et : « Le vent est moins fort. » Jules cherchait un moyen de s'échapper. Il prétendrait avoir travaillé, dans un coin solitaire, à consolider un point faible. Alors, à condition de ne pas se battre cette fois-ci, il reviendrait vers minuit et personne ne saurait rien... Mais le pont! Il fallait passer le pont... Et ce stupide vieux de Steendorp, au péage...

Après le repas, ils attendirent silencieusement dans leur cuisine, autour du feu... Vers dix heures, un vieux voisin vint les prévenir que la marée montante touchait déjà le pied de la grande digue. Alors, les deux hommes mirent leurs gros souliers frottés de couenne de lard, prirent chacun une lanterne et sortirent.

★

La pluie cessait parfois, puis reprenait avec une brusque profusion... Cette nuit même, ces averses d'hiver, prolongées du dégel, tournaient en ondées printanières, et, bientôt, ce serait le temps des giboulées. Le ciel tamisait d'une manière uniforme et grise le grand clair de lune qui devait luire là-haut, au-dessus des nuages.

Sur la digue, on apercevait déjà les points mouvants de plusieurs lanternes. Chaque veilleur descendait le long du fleuve jusqu'à rencontrer un autre veilleur; puis, il revenait sur ses pas et marchait jusqu'au veilleur précédent. Les espaces de surveillance de chacun s'établissaient ainsi. Assez étendus au début de la nuit. Mais, à

mesure que l'heure avançait, que l'eau montait et que l'inquiétude croissait, on voyait s'entre-bâiller des portes de maisons et de nouveaux points lumineux gravissaient la digue. Quelqu'un de plus rejoignait la garde des eaux. Mais à mesure aussi, chaque porteur de lanterne allait plus lentement. Des ombres descendaient de quelques pas vers le fleuve furieux, s'absorbaient en un examen secret, puis remontaient.

Jules veille depuis une grosse heure. A l'un des bouts de sa monotone promenade, il rencontre son père, et à l'autre bout il retrouve le vieux voisin. Celui-ci parle quelquefois, il dit :

— En 1904, la rupture s'est faite à Thielrolde... Le même temps, mais en novembre.

Ou bien :

— Si le vent souffle comme cela à l'embouchure, on ne s'en tirera pas...

— Ou bien :

— Si on est assez malin pour ouvrir partout les vannes des prés submersibles, ça pourrait alléger le poids des eaux...

Jules répond par des grognements indifférents. Oui, il marche ici, lanterne en main. Il examine la digue. Mais, de tout son esprit, de tout son désir, il est toujours là-bas, au local Wilfordia, où l'on danse dans les lumières, le bruit, la chaleur. Et ce vieux bavard, avec ses commentaires sur l'eau, la marée, les inondations d'autrefois... Jules est tout soulagé lorsqu'il voit monter un nouveau porteur de lanterne, entre lui et le vieux voisin. Le nouveau venu marche dans sa direction. Jules ne voit que les jambes, éclairées par la lanterne. Il porte un pantalon de velours brun, comme beaucoup d'hommes du village. Mais quelque chose, dans sa démarche, réveille soudain la colère engourdie de Jules. Sa main cherche sa poche... L'homme s'approche, et la lanterne éclaire violemment l'étoffe brune à ce pli de l'aine sous lequel bat la grosse artère.

A mesure que la silhouette se rapproche, le haut du corps trapu, la démarche un peu dandinante, deviennent

visibles et, lorsque l'homme est près de lui, Jules reconnaît son rival, en même temps que celui-ci voit Jules.

Les deux lumières oscillent à la fois, dans un mouvement de recul. La main de Jules a bougé, dans sa poche. Mais Verlinde ne veut pas que Jules devine que lui, Verlinde, a aussi été berné par Simone et il dit d'un ton fanfaron :

— Pas moyen, n'est-ce pas, d'aller au Wilfordia par une telle nuit. On vous reprocherait cela pendant dix ans.

Ainsi, le dangereux silence est rompu. Jules grommelle un juron et ils se tournent le dos. Ils s'éloignent l'un de l'autre : Jules, vers son père, Verlinde vers le vieux voisin.

Le désir de vengeance encombre de nouveau Jules. Pourtant, il souffre moins d'apercevoir, là-bas, les lumières du quai de Tamise reflétées dans l'eau. Verlinde ne dansera pas avec Simone cette nuit. Mais, de sentir son rival tout près de lui...

Ainsi que les autres porteurs de lanternes, il descend quelquefois vers le bord noir et redoutable des eaux montantes et il observe la frange des vagues contre le talus. L'herbe est dure, rase et drue, comme un cuir chevelu qui protégerait la glaise, cette chair vulnérable de la digue. Le courant oblique y glisse sans le déchirer.

Ce vent d'équinoxe, dans la sensible nuit de mars, est un vent étrange, pesant d'humidité. Pourtant, il va vite, il avance avec l'aveugle brutalité d'un engin mû par la vapeur ou l'électricité. Est-ce le poids de ce vent qui le rend si dangereux dans ce grand flux? La mer, qu'il engouffre dans l'embouchure de l'Escaut, là-bas, à cent kilomètres d'ici, s'échafaude et pèse sur les eaux douces, et les refoule avec ses masses salées. Le vent appuie la mer de toute la force de ses dures épaules du Nord-Ouest, comme s'il voulait enfoncer les portes de la terre et des airs. Et sa force n'est pas horizontale; le vent pèse de haut en bas, obliquement, rendant ainsi plus périlleuse encore l'immense poussée de la pleine lune d'équinoxe sur les eaux exaltées.

Jules va, va toujours, d'amont en aval, d'aval en amont.

Mais Verlinde, saisi d'une vague crainte, ne s'approche plus de lui. Il revient jusqu'à ce point où leurs espaces de garde se rejoignent, ce point où, tantôt, ils se sont rencontrés. Mais il presse ou bien ralentit sa marche pour y arriver à un moment où Jules n'y est pas... Et s'il lui faut descendre et se pencher sur l'eau noire, pour examiner la digue, il s'assurera d'abord de l'éloignement suffisant de la lanterne de Jules.

Une fois, Jules a posé sa lanterne par terre. Il marche lentement dans l'obscurité. Il se rapproche peu à peu de Verlinde, penché sur l'eau. Mais le vent renverse sa lanterne qui s'éteint,... et il revient précipitamment sur ses pas, car déjà, son père, d'un côté, Verlinde, de l'autre, se hâtent vers lui. Il faut descendre vers les maisons, rentrer, rallumer la lanterne dans un lieu abrité. Là, les femmes interrogent :

— Comment va l'eau?

— Mal, répond Jules.

Des deux côtés de ce point où l'espace de garde de Jules touche l'espace de garde de Verlinde, la digue s'incurve. Elle cède la place à des champs d'osier plantés dans un espace marécageux, derrière une diguette rarement débordée par la marée. Cette nuit, l'osier et les roseaux de la berge sont déjà bousculés et envahis.

Quand Jules rencontre son père, celui-ci dit :

— Gare au point de tête!

Et Jules répond :

— Oui.

Et quand il y arrive, il descend et il vérifie la digue.

Et quand Verlinde rencontre le vieux voisin, celui-ci dit :

— Gare au point de tête!

Verlinde répond :

— Oui.

Et quand il y arrive il descend et regarde. Et la moindre poussée le précipiterait dans les ténèbres tumultueuses.

La rumeur du vent glisse sur l'osier et les roseaux, mais le vent lui-même qui ne rencontre pas d'autre

obstacle que ces plantes flexibles, ou les eaux, qui vont avec la même rapidité que lui, le vent lui-même est une grande chose presque silencieuse, dont tout l'espace est comblé.

L'effort des porteurs de lanternes change à chaque limite de leur espace de garde. Arc-boutés en arrière, pour résister au vent qui les pousse, lorsqu'ils vont vers l'amont; un moment après, en revenant vers l'aval, avec toute cette force déchaînée dans la face, il faut se courber, la tête dans le vent, comme un récif divise un torrent qui bouillonne tout autour.

Jules, en amont de Verlinde, marche vers lui comme s'il fonçait sur son rival et, s'il s'en éloigne, c'est dans une attitude de résistance. Ils ne se rencontrent plus face à face. Mais pourtant, Jules aperçoit parfois cette lanterne, le velours brun du pantalon, ce pli d'étoffe, qui bouge à chaque pas et qui cache la cuisse et la grosse artère vitale... Puis Jules tourne le dos à cette vision et il marche vers l'amont, avec le vent, la marée, les nuages, les dangers de la nuit; et alors la crainte d'une rupture de digue s'empare de sa pensée.

Il avait prévu ce qu'il payerait un verre à bière avant de le briser; quand il avait voulu tuer Verlinde, il avait calculé les conséquences... Il pensait maintenant à ce que signifierait une rupture de digue. Leurs champs d'osier détruits : des plants de quatre ans. Leur maison renversée peut-être et, certainement, détériorée; car il ne s'agit pas, pour l'Escaut, d'une crue, puis d'une décrue. Quand une digue a cédé, la marée envahit deux fois par jour tout le plat pays, jusqu'à ce que l'on puisse réparer la brèche, ce qui est long et difficile.

Dans son demi-rêve de fatigue et d'excitation, et chaque fois qu'il marche vers son père, Jules voit tout cela, comme il l'a vu près de Termonde, deux ans auparavant. Tout : la boue, les passerelles, les maisons imbibées, le bétail malade.

Et quand, fendant le vent, il revient vers Verlinde, il voit d'autres images de l'an dernier : la kermesse de Baesrode, le combat de deux garçons, le coup de couteau

dans l'aine et les cris des filles; le sang qui jaillit par secousses, inondant le sol, le meurtrier tout blanc, emmené par les gendarmes... Samedi... oh! samedi, quand Verlinde dansera avec Simone!...

Quand une lumière s'arrête longtemps au flanc de la digue, une grande inquiétude se répand dans la nuit. Le veilleur immobile a-t-il découvert une blessure, par où l'eau jaillira comme du sang? Et la lanterne, brandie à bout de bras, deviendra-t-elle un signal d'alarme? Pourtant, ils le savent tous, le danger de rupture est moindre ici au Weert, que pour les villages du coude, en amont, sur l'autre rive, où toute la stratégie des bâtisseurs de digues n'a pu éviter que le courant ne frappe de face, par un tel vent... Non, ici le vrai, le terrible danger, viendrait du débordement. Le jeu des bancs de sable, des drainages du bas Escaut, combinés avec le vent et la pluie, change imprévisiblement et mystérieusement le niveau de marée haute, à des kilomètres en amont.

Parfois, les patronnes des deux cafés nichés près de la digue montent avec du genièvre et un verre. Chaque veilleur s'arrêtera, face au vent, devant une femme emmitouflée d'un châle noir, qui hausse sa lanterne à hauteur de la bouteille qu'elle incline. Tous boivent sans rien dire, puis reprennent leur garde.

Une fois, le vieux comte des Digues, appuyé sur sa canne, a passé. Il parcourt tout son réseau, et il ne repassera que deux heures plus tard.

La pluie a cessé. « Trop tard... trop tard!... » murmure le vieux voisin. Quand le vent déchire les nuages, de grandes flaques de lune se répandent et les veilleurs voient l'immense masse du fleuve s'échafauder, grimper, affleurer cette digue où ils pataugent... Et quand ils regardent de l'autre côté, ils voient, comme au fond d'une tranchée, les maisons et leurs étables; les vergers et les champs.

Les talus résisteront peut-être au courant glissant et fuyant, mais le moindre filet d'eau qui débordera, appuyé par le poids effroyable des masses d'eau, entraînera, dans sa chute profonde, des mottes d'herbe, puis des

morceaux de terre, puis tout un quartier de digue. Il se changera en torrent dévastateur... A l'endroit où la digue se rompra, rien ne résistera. S'il y a des maisons, elles crouleront; s'il y a des arbres, ils seront déracinés.

Le sol mou sera creusé par les tourbillons, et un profond étang rond marquera pour toujours cette place. Puis, l'eau se répandra partout, avec une rapidité terrible. A peine aura-t-on le temps d'ouvrir les portes et les fenêtres des maisons, pour que la vague ne les crève pas; à peine, aux points les plus favorisés, aura-t-on le temps de monter aux greniers.

La nuit avançait minute par minute. Jules oscillait toujours comme un lent balancier entre l'angoisse de l'inondation et l'instinct de tuer son rival. Et il se sentait misérable jusqu'au fond de son cœur.

Vers une heure du matin il devient évident que, si le vent continue à pousser ainsi les eaux, la marée débordera. Alors, on voit, les unes après les autres, les lanternes descendre vers les maisons. Les hommes vont quérir leurs bêches, des sacs de terre et des fagots préparés par les femmes.

Dans chaque maison où un homme est entré, on voit, un peu après, la lucarne du grenier s'éclairer. C'est que les femmes commencent à monter les objets les plus précieux, des matelas, des couvertures...

Sur la digue, au premier signal, chacun courra vers le point menacé. Un affleurement, un filet d'eau peuvent être arrêtés à temps par un sac de terre bien placé. Plus personne ne marche au hasard. Ils longent le bord extérieur de la digue, penchés, examinant minutieusement la frange clapotante du courant et, chaque fois que la lune répand sa lumière, ils sont épouvantés des progrès de l'eau. Quand Jules rejoint son père, il voit la figure contractée du vieux; et quand il rejoint Verlinde, sa colère de mâle n'est plus qu'une chose animale qui contracte ses muscles, mais n'atteint plus sa pensée.

Vers une heure et demie, un vaste parfum printanier s'empare de l'espace et du vent... C'est que là-bas, en aval, où la marée baisse déjà depuis plusieurs heures, on laisse

s'écouler, hors des vastes prés, l'eau dont on les avait gorgés pour alléger le fleuve. A Tamise aussi, toutes les écluses sont entre-bâillées et l'eau pénètre dans les grandes prairies. Des hectares de prairies, derrière la ville, non loin du café Boma...

Deux silhouettes de femmes sortirent de l'un des cafés, — la patronne et sa fille, — elles apportaient encore du genièvre, et chacun s'arrêtait, buvait et payait. Quand la fille fut près de Jules, il vit son jeune visage éclairé violemment pendant qu'elle versait; le vent agitait ses cheveux, le froid avivait son teint. « Une femme!... une femme! » pensait-il confusément dans une exaltation de fatigue où l'odeur de l'herbe en germination faisait renaître le désir de l'amour.

C'est pourtant à ce moment-là que son âme bascula et que sa colère de mâle fut refoulée par l'ardeur du combat contre les eaux. Verlinde, à cette « tête de digue » où son terrain de garde touche celui de Jules, constate une sorte de fléchissement de la digue. Une défaillance très légère, où l'eau glisse déjà. Il crie :

— Jules, où est ton sac de terre?

Jules répond :

— Je viens.

Avant même d'agiter la lanterne, ils masquent la voie d'eau. Ah! maintenant, ce n'est plus le pli de la cuisse qu'éclaire la flamme du pétrole... Mais bien, à quelques centimètres du visage de Jules, le visage las et tourmenté de Verlinde, qui ne rit plus, mais serre la mâchoire. Deux faces d'hommes au travail, pris par la même angoisse. Ils poussent et tassent sacs de terre et fagots... Et voilà que le couteau, tâté tant de fois dans la poche de Jules, glisse et tombe sur l'un des sacs, à côté de la lanterne.

Verlinde le voit. Il n'ose rien dire et Jules le voit et tous deux tremblent. L'un de peur, l'autre par l'intensité de sa tentation. Verlinde sent le danger croître et dit, les yeux fixés à la fois sur la lanterne et le couteau :

— Tu es le plus grand... Elève la lanterne et fais le signal!

Jules se redresse et, trois fois, il fait signe : de haut en bas et de droite à gauche, comme trois signes de croix lumineux. Alors, des femmes apportent des fagots et encore des fagots, et des hommes apportent des sacs de terre. Ceux qui ne viennent pas, dont on voit là-bas les lanternes dans l'obscurité, c'est parce qu'eux-mêmes montent la garde près d'une place défaillante.

On a tout fait... Tout fait, et la marée monte encore, la marée montera encore pendant quarante-cinq minutes. Le vent n'a pas fléchi et l'eau supérieure n'a pas diminué.

Plus aucun des veilleurs ne conserve d'espoir; la marée débordera. Il ne leur reste qu'à repérer l'endroit où la digue se rompra. Quand la lune rabat les nuages et se répand, on voit l'eau raser le sommet des digues.

Jules cherchait son couteau. Il tâtait en vain les sacs entassés à la place où il était tombé de sa poche... Il crut que Verlinde le lui avait chipé, mais, quand renonçant à le trouver, il prit sa lanterne, il vit qu'elle avait été posée sur le couteau. Verlinde, n'osant faire le geste de le prendre, l'avait ainsi caché.

Maintenant, dans les maisons, les lumières descendaient des greniers dans les étables. Les femmes détachaient les vaches, les chevaux, les chèvres et leur mettaient des longes pour les conduire dans la nuit, vers le point encore inconnu où l'on serait à l'abri de l'inondation, sur une digue épargnée.

Or, au moment où les premières vagues dépassaient la digue, le niveau du courant fléchit soudain de dix centimètres, puis de vingt, puis de cinquante. Les hommes de la digue se regardèrent. Le vieux voisin cria :

— La digue doit s'être rompue ailleurs, et l'eau se déverse. Mais où, mais où? Si c'est sur cette rive-ci, elle sera sur nous avant dix minutes. Ouvrez les portes!

Le cri : « Ouvrez les portes! » descendit de la digue et pénétra dans les maisons. Tous les reflets de lumière de tous les foyers sortirent, dans le vent, par les portes. Et les cris des femmes qui croyaient l'inondation proche se mêlaient au vent. Les veilleurs tournaient maintenant le dos au fleuve. Ce n'est plus de lui que venait le

danger... Enfin on entendit quelqu'un qui courait et criait. Le veilleur d'amont du Weert : il avait entendu le tocsin à Castel et à Driegote... en face.

Une joie folle s'empara des gens du Weert. Ils ne pensaient pas au désastre des villages inondés. Ils savaient seulement qu'eux-mêmes étaient sauvés. Leur excitation montait à la mesure de leur fatigue et de l'angoisse subie. Ils s'engouffrèrent dans les deux cafés, où les patronnes et leurs filles s'affairaient à verser du genièvre et à préparer du café chaud sur les poêles rougeoyants.

Dans la cohue, Jef Verlinde et Jules se trouvèrent assis à la même table au « Wildeman », où le fils du patron, un paralytique des jambes, se mit à jouer de l'accordéon.

Des filles et des femmes, après avoir refermé les portes des maisons, rejoignaient les hommes. Puis l'on se mit à danser, pêle-mêle : vieux et jeunes, et des garçons entre eux, et des filles entre elles; et le tumulte montait comme une marée. Soudain, à un moment où Jules et Verlinde se trouvaient seuls à une table, Verlinde, à demi ivre, saisit Jules et ils se mirent à danser, serrés l'un contre l'autre, danser jusqu'au vertige. Leurs visages étaient tout proches, leurs souffles se mêlant. Leurs jambes se touchaient et chacun sentait à sa cuisse un couteau, dans la poche de l'autre.

Un peu après, ils dansèrent avec des filles.

MARIE GEVERS.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Discours de réception de M. Georges Duhamel à l'Académie française. Réponse de M. Henry Bordeaux (Mercure de France). — Stanislas Fumet : *Mission de Léon Bloy*, Desclée De Brouwer. — A.-L. Laquerrière et J. Bottery : *Biblio-Iconographie de Léon Bloy, précédée des commérages d'un bouquiniste*, La Connaissance. — Ernest Seillière : *Léon Bloy, psychologie d'un Mystique*, Nouvelle Revue critique.

Discours de réception de M. Georges Duhamel à l'Académie française. Réponse de M. Henry Bordeaux. — L'Académie est une vénérable institution et qui a ses rites que d'ailleurs je connais mal. Elle a accueilli récemment M. Georges Duhamel. Conformément aux rites, le nouvel académicien a prononcé un discours, ce qui lui a valu, toujours selon les rites, une réponse d'un académicien en place qui fut, en l'occurrence, M. Henry Bordeaux. Parmi l'écroulement du monde auquel nous assistons, il est doux de songer qu'il existe des édifices surmontés de coupoles où des hommes paisibles échangent de temps en temps des paroles courtoises en invoquant le prestige d'une auguste tradition. Au cours de pareilles cérémonies, le nouveau venu parle des mérites de son prédécesseur en immortalité et il entend parler de ses mérites propres par l'académicien qui l'accueille. Ce tournoi d'éloquence offre d'ailleurs plus de complications subtiles qu'on ne le penserait à première vue. Le nouvel académicien, tout en faisant l'éloge de l'Immortel qui a bien voulu mourir pour lui céder sa place, pousse des pointes dans des directions variées, touche au passage à maintes questions qui sont dans l'air du temps et comme il s'adresse à un auditoire poli et cultivé, il mêle habilement le trait direct et l'allusion, la formule nette et les mots qui font pressentir, le tour qui provoque la méditation et celui qui dispense le charme et le sou-

rire. S'il s'est aventuré dans des voies nouvelles, s'il n'ignore pas les expériences risquées, il se livre, au jour de sa réception, à un jeu d'adresse : glisser dans son discours, sous la discrétion des mots, quelques vues audacieuses qui donnent un léger choc de surprise et l'impression qu'un sang plus jeune va être infusé à la vénérable institution. Quant à l'académicien chevronné qui doit donner la réponse, lui aussi, à l'occasion, se laisse aller à un jeu folâtre qui consiste à offrir au nouveau collègue quelques épines mêlées aux touffes de roses et une malicieuse semonce insinuée sous la louange.

Je me hâte de dire que le discours de M. Duhamel mérite d'être considéré comme l'un des écrits où il a su exprimer dans le plus heureux équilibre la magie variée de tous ses dons; un des écrits où il a su dessiner avec le plus de fermeté et de souplesse, de décision et de nuances, l'attitude qui commande toute son œuvre; je dirais même, ô paradoxe charmant, qu'en ce discours officiel, M. Georges Duhamel, sans esquiver le moins du monde la double louange de René Bazin et de Georges Lenôtre, nous a donné des pages toutes particulièrement frémissantes de cet accent à la fois discret et ému en profondeur qui est sa propriété authentique. Oui, ce discours académique est, à bien le prendre, tout autre chose qu'un discours académique. J'aimerais l'intituler : « Un homme d'aujourd'hui inquiet devant la frénésie d'un siècle « hagard et brutal ». C'est vous dire la place de choix que ce discours peut revendiquer dans l'ensemble d'une œuvre qui compte. Je me contente d'en extraire cette phrase significative :

Soumis au devoir social, mais ferme dans sa doctrine, l'individualisme, seul, aujourd'hui comme toujours, aujourd'hui mieux que toujours, permet de faire crédit à l'homme et de ne point désespérer.

La réponse de M. Henry Bordeaux, enlevée avec une sorte de négligence aisée, nous fait parcourir à vive allure la carrière de M. Georges Duhamel. Elle fait surgir çà et là des visions significatives de l'écrivain saisi dans quelques-uns de ses goûts révélateurs ou dans quelque attitude de choix. Elle caractérise brièvement et souvent de manière heureuse telle ou telle œuvre. M. Bordeaux a raison de citer comme

particulièrement intéressante cette phrase sur le but du roman : « Le romancier ne s'intéresse, fussent-ils médiocres, qu'aux êtres susceptibles de nous révéler malgré eux du nouveau sur l'homme, c'est-à-dire sur nous-mêmes. » Formule excellente! Le roman, genre en vogue, est, de ce fait même, le plus exposé à la routine. Il faut, assez souvent, le réveiller avec quelque violence pour le contraindre à se souvenir qu'il doit être, d'abord et avant tout, une forme passionnée de l'aventure. De l'aventure humaine par excellence, de celle qui voit toujours de plus amples et de plus mystérieux horizons s'ouvrir devant elle : l'exploration de l'homme par lui-même.

§

Pour le misérable Léon Bloy, il n'y eut pas de réception académique; de son vivant, il n'y avait même pas d'acheteurs pour ses livres et c'est un des plus beaux titres de gloire d'Alfred Vallette que de s'être obstiné à imprimer un écrivain qui publiait dans le désert. Mais l'étoile de Léon Bloy, à chaque année qui passe, prend un plus vif éclat. Et le progrès de sa gloire ne peut qu'être considéré avec la plus vive satisfaction. La suite de ses gémissements d'ores et déjà a pris l'accent qui dépasse l'individu. Ses cris de détresse et ses lamentations sonnent à nos oreilles comme la voix même du Pauvre dont la condition avait été faite ignominieuse par une civilisation qui expire sous nos yeux dans d'effroyables convulsions. Léon Bloy émerge de plus en plus de son époque comme le témoin à charge par excellence, l'Accusateur douloureux et inexorable. Il ne se trompait pas sur sa qualité de Prophète. Il demeure campé sur les ruines d'un passé proche comme un Messager de la Catastrophe, aux yeux ardents d'épouvante, au verbe fulgurant, et portant sur ses épaules saignantes toute la Malédiction de son temps à laquelle il s'offrait en victime pour lui donner une voix. Léon Bloy, c'est surtout une voix, une voix terrible où l'on entend parfois les échos de l'abîme. Son message inhumain s'envola sur les ailes d'un Verbe magnifique qui le portera longtemps à travers les générations. Je le dis en passant : c'est dans certains Messages inhumains que l'Humanité trouve ses nourritures souve-

raines. C'est d'ailleurs un cruel privilège que d'être désigné comme porteur de pareils messages qui commencent par saccager le destin de ceux qui les ont reçus. Le pharisaïsme colossal de l'époque la plus riche en idéologies généreuses et la plus pauvre en amour effectif et vivant de l'homme pour l'homme, comme Léon Bloy a su le démasquer! Et cela, en dépit des coups frappés à côté et des erreurs particulières.

C'est un livre fervent et riche que **Mission de Léon Bloy,** de M. Stanislas Fumet. On trouve dans tous les chapitres des remarques qui font s'arrêter le lecteur et lui ouvrent des horizons méditatifs. Et que de passages heureusement choisis et révélateurs d'une personnalité extrêmement curieuse. Je suis tombé tout de suite en ouvrant le livre à la page 273 où est cité un fragment du roman *Le Désespéré.* Voici ce que je lis :

Saint François d'Assise était un amoureux et non pas un pauvre. Il n'était *indigent* de rien, puisqu'il possédait son Dieu et vivait, par son extase, hors du monde sensible. Il se baignait dans l'or de ses lumineuses guenilles...

Arrêtez-vous, je vous prie, devant ces quelques mots : « Saint François d'Assise était un amoureux et non pas un pauvre. » Est-il possible de rencontrer une pensée plus profonde? Et cette expression : « Il se baignait dans l'or de ses lumineuses guenilles », comme elle porte la griffe d'un grand écrivain! Et voilà ce qu'on peut trouver dans un livre qui tomba dans le vide. Organisez comme vous le voudrez la diffusion du livre; en tout temps, il y aura des livres hors de pair que personne d'abord ne saura voir.

On ne peut l'accuser de manquer d'accent, celui qui disait de lui-même : « Fils obéissant de l'Eglise, je suis néanmoins en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde. »

M. Fumet montre bien quelle inexorable tragédie de la solitude connut cet homme qui ne respirait à l'aise que dans l'absolu! Il accuse ce fond ardent et sombre qu'il tenait de sa mère espagnole. Il est évidemment loin des coutumes qui régissent les êtres communs, celui qui pensait que ceux contre lesquels il fulminait avec la pire violence auraient dû se sentir fort honorés d'une pareille sollicitude! M. Fumet le suit

dans les diverses étapes de sa vie et s'attache, pour un livre en partie autobiographique comme *Le Désespéré*, à démêler ce qui est témoignage sur la réalité vécue et ce qui est invention d'artiste. Il étudie à fond la pensée de Bloy face à ces grands thèmes obsédants de la Douleur, de la Pauvreté et de l'Argent. Il ne veut pas que les prestiges de l'Artiste fassent oublier la qualité de la pensée à laquelle il apporte l'attention la plus aiguë et la plus admirative. On peut se demander s'il ne tend pas trop à atténuer, quant aux opinions religieuses, la terrible personnalité d'un esprit qui n'était pas fait, en dépit de sa volonté, pour entrer dans les cadres tout faits d'une orthodoxie.

Voici pour le public de jour en jour croissant qui s'intéresse à Léon Bloy une **Biblio-Iconographie de Léon Bloy**, composée par MM. A.-L. Laquerrière et J. Bottery. Ce livre vous donnera tous les renseignements possibles sur l'activité créatrice de l'écrivain, sur les dates de publication de ses ouvrages, et sur les différentes éditions. Et naturellement, une copieuse énumération des articles et des livres consacrés à l'écrivain. Parfois, des notes nous offrent de curieux renseignements sur les incidents survenus à tel ou tel livre au cours de l'impression et de la publication. L'histoire du roman *Le Désespéré* est, à ce point de vue, assez mouvementée. On nous donne même une « clef » pour les personnages de cette œuvre célèbre. Il en est de même pour *La Femme pauvre*. On pousse le zèle jusqu'à nous donner une liste de romans où Léon Bloy figure sous différents pseudonymes tels que *Les Kamtchatka* de M. Léon Daudet et *Le Termite* de M. J.-H. Rosny aîné. L'ouvrage est précédé d'une savoureuse préface intitulée : *Commérages d'un bouquiniste* et signé par *L'homme des Bloy*. L'*homme des Bloy* nous apparaît comme un homme versé dans tous les secrets qui concernent le commerce du livre. L'ayant pratiqué lui-même de nombreuses années, il sait par expérience personnelle l'accueil qui fut fait aux ouvrages du *Mendiant ingrat*. Il nous révèle qu'il fut l'un des premiers à chercher passionnément et obstinément des acheteurs pour les livres de son écrivain préféré. C'est Marcel Longuet, petit-fils de Karl Marx, qui lui avait prêté *Le Désespéré*, au temps où ils étaient encore sur les bancs du lycée. Aussi bien, ce sont

des Juifs et des Belges qui furent les premiers thuriféraires de Léon Bloy. L'*homme des Bloy* lutta des années et des années pour persuader aux acheteurs, et sans grand succès, qu'un livre de Léon Bloy n'était pas une mauvaise acquisition. On conçoit qu'il rende hommage à Alfred Vallette! Celui-ci lui révéla qu'en 1905, il avait fait détruire 190 exemplaires du *Fils de Louis XVI.* « Nous en vendions 13 exemplaires par an. *C'était la cadence.* »

L'ouvrage de M. Ernest Seillière : **Léon Bloy : psychologie d'un Mystique,** nous apporte de nouvelles raisons pour nous intéresser à Léon Bloy. Il nous fait pénétrer dans les manières de penser d'un esprit, curieux entre tous. Mais il vaut surtout comme un bel effort pour ordonner l'ensemble des idées de Léon Bloy. Il nous offre ainsi un tableau fort excitant pour l'esprit de ce qu'on pourrait nommer *la théologie personnelle* de Léon Bloy. J'avoue qu'elle a fait une très grande impression sur mon esprit. Je la considère comme un système d'allégories ou si vous le voulez comme une imagerie métaphysique au plus haut point suggestive. Elle ouvre une ample possibilité de méditations, et donne même parfois une impression saisissante de profondeur. Je dois me contenter d'effleurer quelques points. Tout d'abord, affirmation d'un énigmatique antagonisme entre la seconde personne de la Trinité (celle qui supporte) et la Troisième (celle qui venge et ne pardonne pas). Du coup, c'est la discorde, la lutte qui est placée au sein même du principe créateur. Deuxième point : la Rédemption d'il y a deux mille ans a échoué et elle apparaît ainsi comme une sorte d'ironie divine. (Sous cette image, on peut découvrir l'obscur et génial sentiment des vertigineuses profondeurs que dissimule le mot *Ironie* dans notre Univers). Mentionnons que pour Bloy la vraie et définitive rédemption sera l'œuvre du Saint-Esprit, le Paraclet. Troisième vue et celle-ci étonnante, bouleversante même et la preuve d'un tempérament métaphysique de grande classe : l'identification partielle de la Troisième personne et de Lucifer. Je me contente de ces trois aperçus sur la *théologie personnelle* de Léon Bloy. Je crois que derrière chacune de ces trois images, il existe une possibilité de penser l'Univers en profondeur. Je remercie très vivement M. Seillière d'avoir attiré plus fortement mon

attention sur ce côté du génie de Léon Bloy : il en vaut la peine.

GABRIEL BRUNET.

LES POEMES

Céline Arnauld : *Heures intactes*, « Journal des poètes ». — Céline Arnauld : *Anthologie 1919-1935*, « Journal des Poètes ». — Thérèse Aubray : *Derrière la Nuit* », éditions G. L. M. — Rosa Bailly : *Alpes*, « éditions de la Fonge ». — Marguerite Faure-Alpe : *Imagier*, Allier père et fils, Grenoble. — Blanche Messis : *la Rosée des Etoiles*, Albagnac, Villeneuve-sur-Lot. — Valentine Deglaire : *Variations*, Desclée De Brouwer. — Claudine Chonez : *Morsure de l'Ange*, Corrêa. — Pierre Auradon : *Epîtres aux Poètes*, « la Caravelle ». — Emile Dernay : *Trente-six Fables et Apologues*, « les Amis de La Fontaine ». — Jean Soulié : *Les Temps antérieurs*, « Cahiers du Fleuve », Bordeaux. — Jules Palmade : *Ores dal Cor*, Impr. Fra, Foix.

Il y a, chez Mme Céline Arnauld, des qualités de sensibilité qui prennent et émeuvent le lecteur, indépendamment de la forme qu'elle donne à ses poèmes. La forme est asservie à ses desseins, la forme n'est pas son but. **Heures Intactes**, qui est le titre de son dernier recueil, le dixième, je crois bien, qu'elle ait composé, approfondit mon estime pour son art original et puissant; j'y rencontre des passages d'une maîtrise surprenante, avec une liberté d'allure qui, contre l'apparence, ne s'obtient qu'à force de réflexion contenue et, que me le pardonnent les amateurs d'improvisations hasardeuses, à force de travail, de savoir et d'assiduité. Elle le peut proclamer fièrement,

> Maintenant je suis la proie de l'aube inconsolée
> Mais je n'ai pas changé !

Elle a grandi. Elle a grandi à côté de « l'enchanteur qui avait deviné ses désirs irréels » et cachait, « homme statue de souffrances », ces souffrances qui la pénétraient jusqu'à en mourir; et elle, à son tour, l'enchante et l'affermit vers la joie d'aimer et d'admirer. Regarde, chante-t-elle,

> Regarde donc mon visage
> Il chante quand les oiseaux se taisent
> Mes mains se ferment comme les fleurs
> Quand la nuit les domine
> Et mes yeux ne s'interdisent rien :
> Rire avec la pluie qui éclate sur le sommeil des fenêtres
> Pleurer avec le soir
> . . . .

Je suis face à face avec la lumière

Et quand je déploie mes ailes
Je suis fine jeune et ardente
Et intacte comme une ombre.

« Face à la lumière »... « Regarder les étoiles »... « une féerie allumée dans le cœur »... sans cesse, de page en page les lumineuses pensées reparaissent et éclatent; elles forment le thème central de ces *Heures Intactes;* elles expriment une âme de franchise et de lucidité paisible en qui se reflètent la patience aux douleurs et la joie de connaître au ciel ou dans l'esprit surhumain de l'homme et de la femme une volonté de connaître et de s'accroître plus forte qu'une acceptation aisée du destin.

Tout l'acheminement d'un talent prestigieux, depuis qu'elle débuta, aux environs de 1919, a accoutumé la poétesse à cette accession vers plus d'enthousiasme ou de calme sérénité, à tant de conscience. **L'Anthologie 1919-1935** où elle a groupé un choix de ses poèmes précédents atteste la continuité magique de cette conquête de soi pour en magnifier ses proches et ceux aussi qui connaissent le bonheur de la lire. Elle est un grand poète, qu'on ignore : hélas! elle ne coule pas ses vers dans le moule traditionnel, que le public se croit sans nulle raison plus à même de comprendre ou de sentir; on se méfie; une heure « intacte » éclaircira son renom; elle s'est bien attachée à la juste gloire d'Arthur Rimbaud, dont, j'en suis garant, Céline Arnauld est une sœur d'art, de pensée, de sentiment, qu'il peut accueillir et reconnaître. Elle est un des poètes de ce temps.

J'écrivais récemment de Mme Thérèse Aubray (*Mercure* du 15 mars 1936) qu'elle réussit à merveille les courts poèmes où s'expriment allégoriquement ses émotions et ses sentiments. Dans la suite qu'elle intitule **Derrière la nuit,** si elle rejette tout recours à l'allégorie, même d'un goût très moderne, et s'exprime plus directement et sans feinte, ces courts poèmes en vérité n'en ressortent encore que mieux réussis. S'est-elle avisée de discipliner son élan? Y est-elle parvenue sans s'être imposé une tâche? Je l'ignore, et il n'importe guère. Cette vingtaine de poèmes où l'on sent une sorte de bondis-

sement intérieur refréné et dirigé par une forte et peut-être inconsciente volonté de n'en livrer que l'essentiel acquièrent une puissance que les précédents recueils suggéraient peut-être, mais à l'état de dispersion et de réussite plus ou moins, selon les cas, rencontrée. A présent, je suppose, Mme Aubray connaît les possibilités de son talent. Puisse-t-elle ne pas trop se hâter; Baudelaire croyait que la condition primordiale d'un ouvrage vraiment valable était un patient labeur. Quelques chances exceptionnelles ont pu, plus ou moins, s'en dispenser. Le labeur, s'il n'est pas et ne crée pas le génie, n'y a jamais nui, je présume. Mme Aubray affirme son grand talent, d'une œuvre à l'autre; je souhaite qu'elle atteigne, un jour, au plus haut : elle le peut, qu'elle le veuille.

Alpes : « L'art de Rosa Bailly » déclare son préfacier, notre cher et grand Francis Jammes, « coule de source. L'assonance parfois chez elle est absente ou à peine indiquée. La rime vient quand il lui chante... Je ne crois pas qu'elle ait songé à la gloire en écrivant... Mais les motifs les plus fréquents dans l'altitude : le calme d'un lac, la clameur d'un torrent, le bourdon d'une cascade, l'empourprement d'un sommet, la sévérité d'un névé, la mélancolie d'un colchique, la nuit criblée d'astres où le vertige et l'étroitesse d'une corniche semblent la suspendre au-dessus de l'infini, lui inspirent un chant immortel parce qu'il a passé par son cœur pieux, fier et tendre ». Je m'avoue incapable de rien reprendre ni ajouter à cette magistrale appréciation. Tout y est dit, à quoi bon répéter?

Par Mme Marguerite Faure-Alpe (ce n'est pas un pseudonyme, nous affirme son préfacier) cet album d'images familières, intimes, de paysages, de bêtes et de plantes dont elle vit entourée, et aussi, car elle est poète et peintre, de « modèles vivants », cet **imagier,** dit-elle, est un recueil précieux, charmant, agréable de vers sans nulle prétention et d'une justesse extrême, d'une sensibilité visuelle émue et pénétrante. M. Antoine Chollier (de qui, soit dit en passant, nous regrettons fort de n'avoir plus lu de poèmes nouveaux, depuis tant d'années) ajoute avec raison, dans ses lignes liminaires, que chez Mme Faure-Alpe « le choix des sonorités, le rythme des vers, qui fait songer bien souvent aux formes chères à

Emile Verhaeren, témoignent des recherches d'harmonies de l'auteur ».

Dans **la Rosée des Etoiles,** par Mme Blanche Messis, dans **Variations** par Mme Valentine Deglaire, dans **Morsure de l'Ange** par Mme Claudine Chonez nous trouvons des mérites égaux de conscience, d'inspiration assagie et assouplie, de travail soigneux. Ce sont poétesses qui sont loin de manquer de talent, toutes trois, mais dont la personnalité ne s'est point dégagée suffisamment; les vers sont agréables à entendre et à lire, il leur manque ce secret ressort qui fait déployer les ailes, planer au-dessus des nuages, grandir et s'imposer. Nul doute qu'elles parviennent à cet apogée, si leur volonté s'y applique. Je l'espère et j'attends.

Une mélancolie douce, aimable régit ces **Epîtres aux Poètes** que l'une après l'autre Pierre Auradon adresse à Pierre Jalabert, Jean Lebrau, Tristan Derème, Paul Valéry, Fernand Mazade, Philippe Chabaneix, Noël Ruet, Léon Vérane, sans oublier notre Marcel Ormoy qui ne reçut point sur terre celle qui lui était destinée, puisqu'elle fut composée, dit l'auteur, au temps même où il fut instruit de sa mort. Pierre Auradon que touche le souvenir de ses amis se répète leurs vers qu'il aime, anime les traits de leurs visages, leur exprime librement et avec précision ses sentiments et les loue aisément sans les flatter. Une grande facilité lui inspire des vers familiers, qu'on ne peut que suivre et lire avec faveur; ils sont ce qu'il convient qu'ils soient, et c'est fort bien.

Emile Dernay est l'auteur de quantités de saynètes et de petites comédies en un acte, que je ne connais pas, et qui, ma foi, ne m'attirent guère. Mais son recueil de **Trente-Six Fables et Apologues,** édité par « les Amis de La Fontaine » m'a beaucoup plu, non par des qualités d'originalité inattendue, mais par une bonne humeur saine et raisonnable et par la franchise du ton. Les vers sont ce qu'ils peuvent, cela n'a qu'une importance secondaire; qu'ils se souviennent du grand ancêtre et n'affichent pas la prétention de rivaliser avec lui, qu'exiger davantage? L'imbécile fatuité d'un Viennet fut de s'imaginer que, des trois genres de poésie qu'il admettait, rejetant avec modestie le genre lyrique et le genre épique,

il pouvait, du moins l'affirmait-il, « exceller » dans la fable; Emile Dernay n'a pas cette fatuité. Il rappelle La Fontaine; il le suit à la trace; il s'incline et le révère, et, comme il croit avoir de bonnes choses à dire qu'il ne saurait dire mieux d'une autre manière, il lui emprunte sa manière; il l'imite sans se forcer, il est empli de bonhomie, et voilà pourquoi ses fables et apologues bien conduits, simples et francs, s'ils ne sont pas œuvres de génie, ne manquent point de mérite et se peuvent lire avec profit.

J'ai lu avec intérêt **les Temps Antérieurs,** ces «premiers vers maladroits » d'un jeune poète, M. Jean Soulié, qui en a conscience. Certes ils contiennent beaucoup de réminiscences, ils sont extrêmement influencés, ils ne chantent pas toujours et marquent par instants avec trop de fougue la volonté d'être personnels et même étranges s'il le faut. Cependant, des images, des suites de rythmes plus ordonnés, où je distingue des poèmes colorés et soutenus comme les *Impressions bruxelloises, Sète* et plus spécialement les quatre quatrains qui évoquent *Bordeaux* une nuit au long de la Garonne, en allant du centre de la ville à la gare Saint-Jean, font mieux que promettre un poète; cela est sensible et cela est vrai, «la beauté de cette eau pesante et les feux des navires marchands..., ces murs encorbellés qui sentent le sel, la pluie et le cadavre nu » — je ne saurais dire pour quelle cause j'y retrouve une impression aussi de Bordeaux nocturne, et aussi quand le poète ajoute :

> Le plus étrange était ces rats musiciens
> Imitant des oiseaux le piaillement agreste,
> Descendus des vaisseaux le long d'un câble, amers
> Messagers de la Peste...

Texte de « sounets en lhenga d'oc biradi an francès », Jules Palmade joint, page par page, la traduction de ses **Ores dal Cor** en vers de langue d'oïl. Je ne suis à même que de signaler cette œuvre qui me paraît d'une inspiration généreuse, mais je décline toute compétence. L'ambition de l'auteur est d'avoir, en son domaine, établi « symbole, non, peut-être vérité, un pont entre la nature et l'homme ». C'est le

souhait de tout artiste, et je crois pouvoir affirmer qu'il a, par ce livre, réussi dans son dessein.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Roger Vercel : *Léna*, Albin Michel. — Robert Bourget-Pailleron : *Les clefs de la caisse*, Nouvelle Revue française. — Robert Brasillach : *Le marchand d'oiseaux*, Plon. — Marcelle Vioux : *Belle jeunesse*, Fasquelle. — Georges Imann : *Les étendards de l'Enfer*, Grasset. — Georges Normandy : *Les cœurs mort-nés*, Jean Crès. — Marie Maindron : *L'enlèvement de Madame de Bressac*, Plon.

M. Roger Vercel, qui a combattu aux Balkans, n'est pas près d'avoir épuisé les souvenirs qu'il a recueillis sur ce front de la Grande Guerre. Cette fois encore, avec **Léna**, c'est en Macédoine qu'il nous transporte, à la veille de la foudroyante offensive qui eut pour conséquence la rupture du front bulgare par l'armée française. Un jeune officier, de notre corps expéditionnaire, blessé et fait prisonnier au cours d'une attaque des alliés de l'Allemagne, peu avant le déclenchement de ladite offensive, est emmené sous la conduite de son infirmière, à travers les montagnes, par des routes qui sont presque des sentiers de chèvres, à l'arrière des lignes ennemies. Cette belle fille farouche, une terroriste, s'éprend-elle de lui, après l'avoir haï? M. Vercel ne nous le dit pas. Mais son art, tout objectif, est de nous laisser soupçonner la passion de cette espèce de Walkyre, celle, aussi, qui détermine, un beau jour, le geste de folie érotique de notre compatriote... Je ne veux pas dire que M. Vercel, dont les qualités sont plutôt celles d'un conteur que d'un romancier, ait fait œuvre de psychologue en les pages si hautes en couleur de son récit. Je serais tenté même de lui reprocher d'avoir voulu tirer d'un cas, malgré tout exceptionnel, des conclusions générales, du moins dans la ou le « prière d'insérer » qu'il a signé. Sans être belliciste, on pourrait objecter à ses arguments contre la guerre, des arguments tout aussi valables en sa faveur, et qui ne seraient point empruntés à Joseph de Maistre. La guerre est aussi bien génératrice d'actes héroïques et de sentiments chevaleresques, sinon généreux, qu'excitatrice de mauvais instincts, il est vrai. L'homme est double, et tout lui fournit prétexte, à commencer par les luttes fratricides (témoin ce

qui se passe en Espagne), à se révéler sous chacun de ses aspects. Mais laissons ce débat, que je me fusse bien gardé de soulever, si M. Vercel ne m'y avait incité par des déclarations d'un caractère extra-littéraire. Ce sur quoi il convient d'insister, c'est sur l'art que l'auteur de *Capitaine Conan* a déployé dans sa narration, pour la plus grande part consacrée à l'escalade de la montagne par les irréguliers bulgares. On peut dire, sans jeu de mots, qu'elle est le point culminant de son récit. Il y a là un mouvement et un pittoresque vraiment admirables. M. Vercel, qui écrit dans une langue très ferme, volontairement précise et dédaigneuse de la suggestion, excelle à tenir l'intérêt du lecteur en haleine. Il n'a pas besoin pour cela des complications de l'intrigue. C'est une sorte de réaliste épique, et qui sait le goût des hommes pour les péripéties et les belles images où leur imagination s'exalte.

M. Robert Bourget-Pailleron aime à chercher, dans les êtres en apparence les plus insignifiants, la raison secrète qui les fait vivre. En chacun de nous une cristallisation s'accomplit, un jour ou l'autre, autour d'une idée, d'un sentiment ou d'un événement, dont le pouvoir peut demeurer latent, les effets ne jamais se manifester, mais qui, chez certains, produit des bouleversements inattendus. Si ces bouleversements déconcertent, c'est qu'on en ignore la cause. Ils sont logiques, cependant, dans leur singularité. Freud parlerait de complexe. Mais les héros de M. Bourget-Pailleron s'accouchent eux-mêmes. Ainsi, Albert Gibelin, qui, simple caissier d'une banque champignon, à la veille de la déconfiture, excite la curiosité envieuse de ses voisins, et même provoque les soupçons de ses collègues et de son patron, en se mettant, tout soudain, à dépenser exagérément, à parer sa fille comme une idole et à la faire monter à cheval au Bois... Un malhonnête homme? C'est trop simple. Un malheureux, trompé par sa femme, mais qui s'est pris d'amitié pour un jeune noble, pendant la guerre (vous voyez, M. Vercel!) et qui, devenu riche tout à coup, grâce à la Providence, laquelle semble avoir voulu le récompenser d'un acte de générosité, construit un avenir doré pour le seul être qu'il aime — en qui, si vous voulez, il puisse prolonger le rêve d'un moment radieux de son existence. Ce chimérique est exceptionnel, sans doute;

mais il y a seulement différence de degré, non d'essence, entre le commun des hommes et lui. C'est le rôle du romancier de donner un caractère particulier aux cas généraux. M. Bourget-Pailleron, tout psychologue curieux de nos ressorts secrets qu'il se révèle, est un observateur des mœurs fort au courant du monde financier. Il sait animer un récit, le mener avec beaucoup d'habileté jusqu'à un dénouement inattendu, et il a de l'humour. Son nouveau roman, **Les clefs de la caisse,** qui incite à méditer sur la dualité de l'âme humaine, sur ce pouvoir de songe que nous avons tous, est très attachant.

Il y a deux ans, M. Robert Brasillach nous avait donné sous ce titre *L'enfant de la nuit,* un roman charmant, inspiré, lui aussi, par le besoin de rêve de l'homme, où il paraissait en passe de dégager sa personnalité des influences qu'il avait subies, et notamment de celles d'Alain Fournier et de M. Jean Giraudoux. Mais, avec **Le marchand d'oiseaux,** son nouveau récit, il semble plutôt faire un pas en arrière vers *Le voleur d'étincelles,* sa première œuvre, qu'un pas en avant, dans la voie pleine d'imprévu, d'un réalisme humoristique et nuancé de bonhomie et de grâce chimérique où il s'était engagé. C'est volontairement, j'en ai peur, qu'il s'attarde à son adolescence, et je lui crie « casse-cou ! » parce que je le crois à la veille de donner dans le procédé, d'adopter une manière, de prendre un pli... Son héros, le père la Frite, est une création tout arbitraire ou idéologique, un peu fade, habillée d'ornements poétiques plus livresques que sensibles. Les théories de ce philosophe banvillesque ont l'air plaquées sur sa personnalité. Il fait, si l'on veut, figure de symbole par opposition à l'aigre Marie Lepetitcorps, mais de symbole un tantinet scolaire; et le récit tout entier est traité comme une dissertation sur un sujet donné. Plus près, ici, du sentimentalisme de M. Robert Francis, que de la subtilité de M. Marcel Arland, M. Brasillach traîne encore dans ses phrases quelques haillons de l'écharpe irisée de l'enchanteur (c'est M. Giraudoux que je veux dire). Je n'ai retrouvé le vrai M. Brasillach que dans ses créations d'atmosphère, sa peinture d'étudiants et d'étudiantes, cela indépendamment de jolis « morceaux »; mais on ne fait pas un bon livre avec des fragments, fussent-

ils ceux d' « on ne sait quel grand jeu », selon l'expression de M. Paul Valéry.

Mme Marcelle Vioux, qui avait analysé, naguère, les tristesses de la maladie dans *L'enlisée*, entonne aujourd'hui, avec **Belle jeunesse,** un hymne de joie en l'honneur de la santé. C'est la vie libre, en plein air, en pleine nature, qu'elle célèbre dans ce roman, la vie des *campings*, pour préciser, où jeunes gens et jeunes filles se retrempent aux sources de la pureté primitive. Recréer l'Eden : ce songe a hanté bien des générations, avant même l'apparition du machinisme et toute une philosophie sociale en est sorti, au XVIIIe siècle. Plus rien, chez les sympathiques personnages de Mme Marcelle Vioux, des tics qui, si vilainement, enlaidirent la génération d'après guerre. Dans la région des lacs landais où ils ont dressé leurs tentes, ils se livrent aux jeux et aux corvées propres au mode d'existence qu'ils se sont choisi, avec le même entrain, la même absence d'arrière-pensée, comme des frères et sœurs. Attiré par ces cœurs en liberté, l'amour volette, cependant, au-dessus d'eux, telle une bestiole ailée, au-dessus d'un buisson de fleurs sauvages; et une intelligence, obsédée par la menace de la folie héréditaire, se tourmente, qu'il faudra bien abandonner à elle-même, à l'incertitude de son destin.... Conclusion cruelle, mais logique de ce roman débordant d'optimisme, et qui a fraîcheur de poème.

Trois nouvelles composent le volume que M. Georges Imann intitule **Les Etendards de l'Enfer,** et toutes trois sont consacrées au problème du mal et de la damnation. Elles ont la couleur des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, et se souviennent du Huysmans de *Là-bas*, grand maître ès-sciences sataniques. Dans la première, un prêtre risque par présomption, sinon par orgueil, de se perdre en se commettant avec les membres d'une secte maudite qui pratiquent la messe noire. Dans la deuxième, une femme pèche contre l'esprit de charité, par conformisme, en séquestrant, pour sauver la face, sa malheureuse nièce qui s'est fait faire un enfant. Dans la troisième enfin, un dilettante névrosé, qui a lu Quincey et M. André Gide (celui des *Caves du Vatican*) commet un crime gratuit; mais, hanté, peut-être, par *Le chat noir* d'Edgar Poe, il se dénonce sous l'obsession de la petite bête qui tenait

compagnie à sa victime. C'est un peu extérieur, mais coloré et dramatique.

M. Georges Normandy dresse, dans son nouveau roman, **Les cœurs mort-nés,** un terrible et brutal réquisitoire contre ce qu'il appelle la « charité en série », il faut entendre les Etablissements de patronage. L'authenticité de sa documentation ne saurait être mise en doute. On n'invente pas de pareilles choses, et, d'ailleurs, son récit que précède un avertissement : *Enfants sauvages,* a l'accent même de la vérité. On y verra comment, déjà corrompus jusqu'à l'âme, pour la plupart, les adolescents et jusqu'aux enfants que l'on confie à des employeurs bénévoles, achèvent de se perdre par la faute de ces gens, insuffisamment contrôlés. Tout est à reprendre à pied d'œuvre, dans les méthodes de redressement ou de régénération des misérables anormaux qu'une bienfaisance aveugle abandonne aux premiers venus. Un beau zèle anime les convictions de M. Normandy, qui a, comme les naturalistes dont son art procède, par l'audace des peintures, des intentions moralisatrices. S'il ne cèle rien à ses lecteurs, c'est qu'il veut forcer leur conscience à la révolte. Il est juste de dire qu'il atteint son but.

Encore un roman historique! « Quand nous serons à dix... » Mais voilà l'impulsion donnée. Cette fois encore, avec Mme Marie Maindron qui porte un nom illustre dans les annales d'un genre littéraire généralement sous-estimé, c'est — comme avec MM. Pierre Benoit et Claude Farrère — à l'époque du Vert Galant que nous reporte **L'enlèvement de Madame de Bressac.** Mais le Béarnais est devenu roi de France. Nous sommes en 1604, et il s'agit de dénouer les intrigues de trublions qui veulent placer sur le trône le fils qu'Henri eut de Mme de Verneuil... Un enlèvement mystérieux, une séquestration, un duel, une poursuite, de l'amour, bien entendu, il y a dans le récit de Mme Maindron tous les éléments susceptibles d'accidenter un roman de cape et d'épée. Les accessoires ont-ils vieilli? Pas plus que d'autres qu'il faut mettre au compte du débit de « la vie en tranches » ou du coupage des cheveux en quatre. Mme Maindron rajeunit, d'ailleurs, les dits accessoires avec une habileté séduisante et un sens réel de la couleur d'époque. Son roman se lit avec un vif agrément.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Demi-Monde, cinq actes d'Alexandre Dumas, à la Comédie-Française.

On trouve la phrase que voici dans la préface du **Demi-Monde** :

Hélas! j'ai grand peur, au train dont la terre tourne maintenant, que la bousculade ne devienne générale, que ma définition ne soit pour nos neveux un détail purement archéologique, et que de bonne foi ils n'en arrivent à confondre bientôt, le haut, le milieu et le bas.

Nous pouvons nous tenir pour les neveux de Dumas fils, et force nous est de reconnaître qu'il fut clairvoyant le jour qu'il écrivit ces lignes. Nous venons de revoir le *Demi-Monde* à la Comédie-Française et l'on ne saurait croire à quel point les mœurs qui se voient peintes dans ce célèbre ouvrage surprennent par leur archaïsme. Ceci se passait en 1854, il y a moins d'un siècle, et cela nous semble plus reculé dans le temps que d'autres peintures infiniment plus anciennes. En vérité, si les puissances de la magie pouvaient intervenir et qu'elles me transportassent soudain dans le salon de Célimène tel que Molière le montre, je m'y sentirais moins dépaysé que si elles m'introduisaient dans celui de la Baronne d'Ange.

Dumas n'a pas évité le danger qui menace ceux qui entreprennent de décrire les mœurs pour elles-mêmes. Leurs ouvrages se décrépissent à mesure que les mœurs se métamorphosent, — ce qu'elles font vite, étant mues par la mode. On dirait même que Dumas a été au devant de cette décrépitude en cherchant pour l'étudier ce qui est spécialement passager. Chose étrange, cet écrivain ne manquait pas d'apercevoir des grands sujets, mais on croirait qu'il s'appliquait à les représenter dans le transitoire. A toutes les époques, dans toutes les sociétés, je dirai plus : dans tous les milieux, un homme est exposé à épouser à son insu une femme indigne de lui. Les spectateurs informés doivent-ils lui ouvrir les yeux sur son erreur? Il y a là un cas de conscience assez délicat, et qui ressemble à un grand sujet. Je vais plus loin et je consens que c'en soit un. C'est celui du *Demi-Monde*.

On sent que ce sujet pourrait être traité dans sa généralité la plus grande. Mais Dumas lui a donné un caractère aussi

1855 que possible. On se demande même si en aucune époque la société fut à ce point compartimentée et cloisonnée. Il est vrai qu'on se demandera peut-être un jour, voyant les descriptions de la nôtre, si l'absence de compartiments et de cloisons qui s'y remarque fut jamais possible. Quoi, aux yeux de Dumas fils une femme pouvait être perdue de réputation si elle franchissait le seuil du salon d'une baronne d'Ange? La réputation des femmes de notre temps est sans doute d'une étoffe plus solide, et je ne vois pas de laquelle de leurs démarches un pareil dégât pourrait résulter.

Je ne crois pas non plus que le sentiment que nous avons de l'honneur se manifeste comme chez les héros de Dumas fils. A vrai dire, ils rendraient des points à ceux de Corneille. De même qu'ils disent : « Nous autres, hommes du monde », — car ils le disent, — on sent qu'ils seraient capables de dire : « Nous autres, hommes d'honneur. » Je crois qu'il demeure parmi nos contemporains une imposante majorité de gens parfaitement incapables d'une vilaine action ou d'une indélicatesse, mais je ne crois plus qu'il y ait personne qui prétende à l'honneur avec tant d'ostentation, avec tant de lourdeur, avec tant de préjugés. Car enfin, dans cette comédie, tous les hommes font voir la mentalité même qui avait été prêtée au père Duval dans *la Dame aux Camélias*. Tous se comportent envers la fausse Suzanne d'Ange comme, envers Marguerite Gautier, ce sinistre vieillard que Dumas fils semblait désapprouver dans son cœur. Trois ans avaient passé et l'auteur qui, dans sa première pièce, paraissait soutenir la courtisane contre la société, défendait maintenant la société contre la courtisane. On devenait vite conservateur dans ce temps-là.

Il est vrai que Marguerite était purifiée par l'amour. Pourquoi Suzanne ne l'aurait-elle pas été par son désir de respectabilité? C'est, me semble-t-il, un mobile beaucoup mieux fait que l'amour, cet éternel dissolvant, pour assurer la cohésion de la société que Dumas observa.

On disserterait à perte de vue sur cette matière, si seulement on en avait le loisir. La conclusion où l'on arriverait toujours, c'est qu'il est en vérité surprenant que Dumas se soit montré pareillement incapable de généraliser et de représenter les choses sous l'aspect de l'éternité. Un détail le fera

voir aussi bien qu'une partie principale. La question du maquillage par exemple. Voici l'allusion qu'y fait Molière dans *le Misanthrope* :

> Mais elle met du blanc et veut paraître belle.

C'est ainsi que Célimène parle d'Arsinoé, et ces modes rendent sans insistance une certaine chose sensible aussi bien aux générations dont les femmes se fardent qu'à celles dont elles ne se fardent pas. Car il y a eu des temps — et l'on en reverra — où les femmes se montraient au naturel. Il en était précisément ainsi quand Dumas regardait la vie; aussi s'appuyant sur une passagère manière d'être, écrivit-il le bout de dialogue suivant :

> — Vous ne mettez pas de blanc? — Je mets de la poudre de riz, comme toutes les femmes. — Et du rouge? — Jamais. — Jamais? — Un peu le soir, et encore c'est bien rare. — Et vous ne vous peignez pas les yeux? — Puisque c'est la mode. — Pas pour les femmes comme il faut.

Peut-on moraliser avec plus de lourdeur, et, par un oubli visible des éternelles variations des usages, peut-on montrer plus naïvement que l'on se croit parvenu à une époque stable, et que l'on est certain que la femme comme il faut sera toujours taillée sur le patron de celle de 1855 qui a renoncé pour jamais au rouge, au blanc et au noir?

Tous ces traits, qui localisent si expressément Dumas dans une fraction déterminée de la durée, ne doivent pas faire que l'on oublie ce qu'il a de qualités réelles et sérieuses. Plusieurs d'entre elles tiennent, elles aussi, à ce temps déterminé où l'auteur se manifesta. Scribe régnait encore, et il avait transmis à Dumas fils, comme aux autres jeunes écrivains qui occupaient la scène avec lui — Labiche, Augier, — le goût d'une certaine fabrication dramatique, des trames bien ourdies et des intrigues rebondissantes.

Nourri dans cette tradition, Dumas soutint la peinture de mœurs qu'il se proposait de faire du demi-monde, par une suite de péripéties savamment enchaînées, d'un intérêt presque aussi pressant que celui qui se dégageait autrefois de ces poursuites échevelées que le cinéma muet rendit familières à ses spectateurs. Et de même que l'on se demandait alors

« Arriveront-ils à temps pour empêcher l'exécution de l'innocent? » on se demande ici : « Réussiront-ils à empêcher le mariage de Suzanne d'Ange? »

Une pareille comédie n'est pas négligeable. Elle mérite assurément de demeurer dans le répertoire pour servir de document sur une certaine dramaturgie, plutôt que sur certaines mœurs. Comment faut-il la jouer pour en rendre l'intérêt sensible au public d'aujourd'hui? Voilà ce que je ne saurais dire. On la joue encore — fort bien d'ailleurs — comme pour le public d'hier, et c'est une autre tradition qu'il ne faut pas laisser trop se perdre. Que ne donnerions-nous point pour savoir comment nos chefs-d'œuvre furent joués pour leurs premiers spectateurs?

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Recherches récentes sur la Physiologie du système nerveux. — La vie sans moëlle épinière. — Rôle des nerfs et des centres nerveux dans la régulation de la teneur en sucre du sang. — L'électrophysiologie.

Pendant longtemps, les physiologistes et les zoologistes ont attribué une très grande importance au système nerveux. Cuvier a fait du système nerveux le « fondement de l'animalité », et il s'en est servi pour diviser le Règne animal en 4 embranchements : les Vertébrés, les Mollusques, les Articulés et les Zoophytes; les Vertébrés étant caractérisés par un axe nerveux dorsal bien développé (moelle épinière et encéphale) réglant la plupart des fonctions. Or, si l'on en croit des travaux récents, les centres nerveux seraient plutôt un appareil de luxe, non indispensable. Un Chien peut vivre sans hémisphères cérébraux; il peut même vivre sans moelle épinière.

Les expériences du professeur H. Hermann, de Lyon, sur **la Vie sans moelle épinière** ont donné lieu à de nombreuses publications à l'Académie des Sciences, à la Société de Biologie, à l'Académie de Médecine; il en a été question aux derniers Congrès des médecins aliénistes et neurologistes, dans des Revues spéciales de Physiologie; il a paru une excellente mise au point dans la *Biologie médicale*. Les antivivisectionnistes n'ont guère réagi, du moins à ma connaissance.

Le Dr. Hermann, il est vrai, a opéré sur le Chien chlora-

losé, dans les meilleures conditions possibles, de façon à réduire au minimum le choc opératoire. Le rachis est ouvert au niveau de la première vertèbre lombaire; on détruit, d'abord, au moyen d'une curette, la moelle lombo-sacrée; puis, dans trois ou quatre temps successifs, espacés de vingt minutes en moyenne, on détruit de la même manière la moelle dorsale, en remontant progressivement vers la colonne cervicale. Cela dure environ deux heures. Après quoi, on réchauffe l'animal, qui finit par se réveiller. Si on a eu soin de respecter la région cervicale indispensable à la respiration pulmonaire, la survie est pratiquement indéfinie.

Comme on pouvait s'y attendre, tout le train postérieur est paralysé, mais les Chiens acquièrent vite une grande vigueur dans les muscles non paralysés et se déplacent sur leur couche en s'aidant des pattes antérieures et même de la tête.

> Ils peuvent se retourner complètement, soit pour regarder leurs voisins ou les personnes qui évoluent dans la même pièce qu'eux, soit pour rechercher leur nourriture, ou seulement pour se déplacer; ce qu'ils semblent *aimer* (*sic*) beaucoup.

Au début, il faut les nourrir à la cuiller, mais bientôt ils saisissent eux-mêmes les aliments; ils deviennent très vite voraces et réclament une abondante nourriture, malgré la vie sédentaire qu'ils mènent forcément. Les fonctions digestives ne sont guère troublées et l'état général demeure excellent.

Fait remarquable : la pression artérielle, la teneur en sucre du sang, la température interne, soit trois constantes physiologiques qui nécessitent un réglage précis, retrouvent en quelques jours une valeur compatible avec la vie. Bien mieux, elles parviennent même au niveau où, normalement, de nombreux mécanismes cérébro-spinaux entraient en jeu. Ainsi il n'est pas possible de mettre en doute l'existence de *régulations périphériques*.

Les Chiens amyélinés soupirent, bâillent, ont le hoquet comme les animaux normaux; ils sont également capables d'éternuer, de tousser, d'aboyer, mais tous ces actes demeurent silencieux du fait de la paralysie des muscles expirateurs.

Enfin le psychisme de ces Chiens demeure intact.

Les Chiens s'adaptent parfaitement à leur nouvelle vie. Ils restent joueurs, affectueux et s'intéressent à tout ce qui se passe dans la pièce où ils se trouvent. Il semble même que, comme on s'occupe beaucoup d'eux, leur intelligence soit particulièrement vive. Ils témoignent leur joie de se sentir en compagnie, et leur tristesse dans la solitude; ils connaissent tous les bruits familiers et savent exactement si tel ou tel geste de qui les soigne leur est indifférent, agréable ou désagréable... Enfin ils sont jaloux les uns des autres, et s'agitent dès qu'on s'occupe de l'un d'eux; manifestement leur plaisir est ensuite très grand de se voir soignés à leur tour.

En lisant M. Hermann, il m'a semblé que cet habile physiologiste s'efforçait de se faire pardonner ses cruelles interventions sur l'ami de l'Homme. Je doute que les Chiens opérés soient si heureux, et reconnaissants à l'opérateur. On peut se demander s'ils ne cherchent pas plutôt à attendrir le savant qui pourrait être tenté de poursuivre sur eux son expérience. L'auteur dit lui-même que tous ces Chiens « s'intéressent à ce qui se passe dans les parties de leur corps qui sont paralysées et manifestent de l'*inquiétude* (c'est moi qui souligne) lorsqu'on pratique sur le train postérieur des interventions sanglantes, quoiqu'ils ne ressentent rien ».

§

La **régulation** de la glycémie, c'est-à-dire **de la teneur en sucre du sang,** est un des problèmes importants de la Physiologie et de la Pathologie. Récemment le professeur Delaunay, à Bordeaux, y a consacré une Revue générale.

Depuis Cl. Bernard, on connaît le rôle du foie dans la régulation du sucre. Mais les glandes à sécrétion interne interviennent également. Le pancréas, par la sécrétion d'insuline, est essentiellement la glande hypoglycémiante; l'hypophyse, la thyroïde et la surrénale sécrètent, elles, des hormones hyperglycémiantes, dont l'adrénaline. L'antagonisme insuline-adrénaline est particulièrement important à considérer.

Ici encore la régulation nerveuse passe au second plan. En effet, le foie énervé continue à assurer la fonction glycogénique. Le pancréas, entièrement privé de son innervation extrinsèque, et greffé sur le cou, réagit à un excès de glucose

en sécrétant de l'insuline. La glycémie reste normale après énervation des surrénales.

Toutefois, les centres nerveux exerçaient un contrôle sur la sécrétion des hormones régulatrices de la glycémie, comme semble le prouver l'expérience suivante, une des dernières prouesses des vivisectionnistes. On se sert de trois Chiens, A, B, C; du Chien B, on isole la tête, c'est-à-dire qu'on la sépare complètement du tronc, ne respectant que les deux longs nerfs pneumogastriques. On fait circuler dans la « tête isolée » de B le sang provenant du Chien A, rendu soit hypoglycémique (par injection d'insuline), soit hyperglycémique. Enfin on établit une anastomose sanguine pancréatico-jugulaire entre le Chien B et le Chien C, ce dernier privé de pancréas. Les trois Chiens forment deux systèmes (A + tête B, et tronc B + C) réunis entre eux par les pneumogastriques de B. Or, quand on injecte de l'insuline à A, l'encéphale de B reçoit du sang appauvri en sucre, et réagit sur le pancréas de B, par l'intermédiaire du nerf, en inhibant la production d'insuline; d'où enrichissement en sucre dans le sang de C.

Les auteurs de cette expérience sont deux savants belges fort réputés, Zunz et La Barre. On n'en continue pas moins à discuter sur la sécrétion insulinienne d'origine nerveuse.

§

D'une façon générale nos connaissances sur la Physiologie du système nerveux restent encore fragmentaires et incertaines, malgré les abus de la vivisection. Mais voici qu'au dernier Congrès international de physiologie (Moscou, 1935) s'est révélée l'importance de l'**Electro-Physiologie.**

On savait déjà que de rapides variations de potentiel se produisent à la surface de l'écorce cérébrale pendant l'activité des centres nerveux, mais ces variations étaient trop faibles pour pouvoir être facilement enregistrées. On a imaginé maintenant des amplificateurs radio-électriques, et on réussit à tracer assez facilement des « électro-encéphalogrammes, analogues aux électrocardiogrammes. Des stimulations rétiniennes et des stimulations acoustiques déterminent des courants d'action nets dans les sphères correspondantes du cerveau. A certaine excitation de la peau peuvent corres-

pondre des phénomènes d'inhibition centrale. Ces méthodes nouvelles, pratiquées entre autres par les physiologistes Advian et Gozzano, sont sans doute appelées à modifier radicalement nos théories actuelles.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Robert Mossé : *L'Union soviétique au carrefour : Socialisme ou Capitalisme?* Editions du Sagittaire, 56, rue Rodin. — Mémento.

Voici un livre d'un observateur très sérieux, et d'ailleurs très favorable à la Russie soviétique, et qui permet de se rendre compte de l'état économique présent de cet immense pays.

De grands changements s'y sont produits depuis quelques mois qui légitiment l'interrogation de l'auteur : Socialisme ou Capitalisme? La Russie s'éloigne de plus en plus du premier pour évoluer de plus en plus vers le second.

La monnaie a reparu, remplaçant les bons de travail; cette monnaie, en papier bien entendu, est le rouble dont le pouvoir d'achat est à peu près égal à celui de notre franc. Par exemple, pour une somme de 500 roubles on a, en Russie, un « panier de provisions » dont l'auteur nous donne, page 78, la composition et qui coûterait 500 francs en France. Avec sans doute des différences pour les aliments qui y figurent; le pain et les pommes de terre sont meilleur marché là-bas, le beurre et le sucre plus chers. Maintenant, il faudrait savoir de quel pain il s'agit, froment ou seigle? et de quelles pommes de terre, car il y a des patates à bestiaux qui ne sont pas très friandes. En outre, ce panier de provisions modèle ne contient que des aliments très ordinaires; un panier de denrées de choix coûterait certainement beaucoup plus cher; déjà le riz coûte le double : 40 roubles les 5 kilogs, au lieu de 20 francs; que serait-ce s'il s'agissait de charcuterie soignée ou d'épicerie raffinée?

Si les aliments ordinaires en bloc ne sont pas plus chers qu'en France, les objets fabriqués le sont, et énormément. Je reproduis les dires de l'auteur : Un chapeau, une montre, une paire de chaussures, une valise, sont des objets de luxe; un stylo, un porte-mine, une bicyclette, du papier à lettres con-

venable, de la colle, un phonographe, sont des objets de très grand luxe. Le niveau de vie est donc bien inférieur au nôtre; quel est l'ouvrier de chez nous qui ne peut pas se payer tout ce qu'on vient d'énumérer? Même pour la nourriture, la différence est énorme; l'ouvrier russe ne peut mettre que 80 kopecs à son repas de midi quand l'ouvrier français y affecte 5 francs. Il n'y a avantage que pour les choses de l'Etat, chemins de fer et postes, par exemple : un parcours de 400 kilomètres en wagon rembourré ne coûte que 8 fr. 50 (en 1933; peut-être les tarifs ont-ils été augmentés depuis) et un télégramme de 30 mots Moscou-Paris ne coûte que le prix d'une dépêche de 10 mots Paris-Nice.

Tout ceci n'est donc pas enthousiasmant, car, observation qui domine tout, l'ouvrier russe ne gagne en moyenne que 150 roubles par mois quand l'ouvrier parisien gagne 1.000 francs; il a donc tout juste de quoi ne pas mourir de faim sans pouvoir se payer un stylo ou du papier à lettres « convenable ». Il peut sans doute voyager à meilleur compte, mais dans quelles conditions! Les trains passent quand il leur plaît, et comme on ne sait pas quel jour ils passeront, les candidats au voyage viennent camper autour des gares! (page 49). En revanche, il paraît qu'on peut, avec des protections, avoir un fauteuil gratuit à l'Opéra.

Ce chiffre de salaire moyen, 150 roubles par mois, est bien d'accord avec les autres chiffres donnés par l'auteur. Beaucoup de salariés ne gagnent même pas la moitié, soit 1000 roubles par an. Le paysan en gagne 1250. L'employé d'administration 2 à 3000, l'ouvrier qualifié et le contremaître 4 à 5000. L'ingénieur 12000. Le rouble équivalant, on l'a vu, au franc, je me demande qui, en France, se contenterait de pareils salaires. Quant aux artistes et journalistes qui gagneraient, nous dit-on, beaucoup plus, on voudrait savoir combien ils sont; les privilégiés seuls doivent arriver à de pareils traitements, et que ne doivent-ils pas faire pour les garder! Car il n'y a aucune stabilité ni sécurité, et le bolchévisme ignore les recours aux tribunaux et les pourvois devant le Conseil d'Etat. Et réclamer serait le meilleur moyen de se faire fusiller. Si on ne lui paie pas son salaire intégral, le salarié n'a qu'à

mettre ce qu'on lui donne dans sa poche avec son mouchoir par-dessus.

Tout ceci ne concerne pas les ouvriers et ingénieurs venus de l'étranger, qui sont bien payés, et moitié en monnaie étrangère. Mais là aussi, il y a, paraît-il, des surprises. Si ces travailleurs ont l'imprudence de se marier en Russie, ils ont à payer une très forte somme pour pouvoir emmener leurs femmes quand ils s'en vont.

La monnaie n'ayant qu'une valeur conventionnelle, l'Etat soviétique fixe celle qu'elle a pour les étrangers. Naguère le touriste devait payer 13 fr. 50 pour obtenir un rouble; aujourd'hui, il ne paye plus que 3 francs, mais c'est toujours dur puisque pour 3 francs il a ce qu'il paierait ici 1 franc, à condition d'ailleurs que ce ne soit pas un chapeau ou des chaussures pour quoi les prix sont prohibitifs.

Tout ceci est bien confirmé par les voyageurs qui savent voir et ne croient pas sur parole leurs guides officiels. Le peuple russe est tout juste nourri pour ne pas crever de faim, et il est mal logé, mal habillé, mal pourvu de tout, mais on lui donne des spectacles et des fêtes publiques assez réussies. En revanche, quand il va au cinéma ou au théâtre payants, il paie à peu près comme nous, le cinéma de 1 à 5 roubles, le théâtre de 3 à 20 roubles. Même si c'est meilleur marché, cela compense-t-il les prix très élevés pour tout le reste?

D'autre part, il faut voir à quel prix la pauvre Russie a atteint ce misérable niveau de vie. Pendant les dix premières années du régime, le sang a coulé à flots comme il n'a jamais coulé en aucun temps ni aucun pays. Le *Journal des Débats* du 11 octobre 1927 donnait, d'après les journaux soviétiques, une statistique effroyable, s'élevant à un total de 1.764.887 exécutions capitales (une inscription murale de la chapelle russe du Saint-Sauveur à New-York porte des chiffres analogues). Et ces hécatombes n'ont pas seulement porté sur des nobles, des prêtres ou des intellectuels; il y a eu près de 200.000 ouvriers et plus de 800.000 paysans massacrés, sans parler de 350.000 officiers ou soldats qui, eux du moins, pouvaient combattre et vendre chèrement leur vie; le nombre des intellectuels fusillés, pendus, noyés, mitraillés s'approche ainsi de 400.000; il n'est donc pas étonnant qu'avec un pareil carnage

de ses élites, la Russie soit tombée au niveau d'une fourmilière d'anthropopithèques. Et, d'autre part, pendant ces dix dernières années, le chiffre des victimes du régime (deux grandes famines avec massacres en masse des paysans dits koulaks) a peut-être décuplé, puisque de sérieux historiens évaluent à quinze millions le nombre des Russes morts de mort violente sous Lénine et Staline. Quinze millions! Jamais, encore une fois, la planète n'a vu de telles atrocités!

Dira-t-on que c'est le passé et que le présent seul importe? Eh bien, même aujourd'hui, les exécutions et déportations continuent. *L'Aperçu historique du bolchévisme* de Souvarine donne des chiffres effrayants : il y aurait encore 5 millions de pauvres diables internés dans les seuls camps de concentration, sans parler des emprisonnés ni des relégués ni des transportés! Et la vie de ceux qui restent en liberté n'est pas beaucoup plus agréable avec la menace perpétuelle des dénonciations et des arrestations. La vie de cette Russie, que d'insensés publicistes nous vantent comme un demi-paradis est un enfer, et la pire année du tsarisme a été plus douce que la meilleure année du bolchévisme.

Car le grand argument des défenseurs du bolchévisme, tel notre auteur, que la Russie est en progrès malgré tout, est faux. Sans doute, les Soviets ont fait construire par des ingénieurs étrangers et avec des capitaux étrangers (donc tout ceci serait à l'actif du capitalisme et non du communisme) d'immenses usines et de colossaux barrages, mais quel avantage si tout cela n'arrive pas à fournir l'ouvrier de marchandises diverses! L'Etat soviétique, propriétaire et directeur de toutes ces usines, pressure ses ouvriers comme aucun capitaliste chez nous n'oserait le faire et garde pour lui tous les bénéfices pour ses œuvres de propagande politique; ce sont, ironie, nos communistes à nous qui sont entretenus bons esclavagistes par les communistes esclavagés de là-bas. Au surplus, la Russie des tsars n'ignorait pas les immenses usines, et c'est une affirmation intolérable que de dire qu'elle vivait dans la misère; tous les Russes étaient alors beaucoup plus heureux et aisés qu'aujourd'hui, et M. Robert Mossé a bien tort de prétendre le contraire. L'état des Russes actuels est exactement celui des nègres de plantations qui, eux aussi, avaient

un pécule propre (lequel était peut-être supérieur aux 150 roubles), encore ces esclaves n'étaient-ils pas maltraités et mal nourris, car le propriétaire avait intérêt à bien soigner son bois d'ébène, et n'étaient-ils pas exposés aux massacres et aux famines des esclaves soviétiques.

Des millions et des millions de cadavres! Quand on pense qu'un seul de ces meurtres nous ferait frémir d'horreur, on voit la somme de souffrances, trop souvent atroces et féroces, que représente le paradis bolchéviste. Et quand on pense que certains, chez nous, voudraient établir un pareil régime, on se demande si la pauvre espèce humaine ne devient pas tout à fait folle. Quand on entend des gens, parfois d'un très grand talent, vous dire que les nations doivent se régénérer, au moins une fois par siècle, par le fer et par le sang, et que l'individu ne compte pas, on se demande à quelles insanités et atrocités il ne faut pas s'attendre des autres!

Ce qui met le comble à la folie bolchéviste, c'est que, comme notre auteur nous le montre, la Russie s'éloigne de plus en plus du socialisme et revient de plus en plus au capitalisme. Un capitalisme honteux, pouilleux, scrofuleux, miséreux, mais capitalisme quand même, avec propriété privée rétablie (sans excès! une masure et une basse-cour pour le paysan) héritage, placements à revenus, emprunts, salaires inégaux, travail aux pièces (tout le taylorisme! tout le fayolisme!) avec aussi renaissance des classes, les riches s'empiffrant dans les restaurants lumineux, et les meurt-de-faim les regardant à travers les grandes vitres... Et voilà pourquoi ont été entassées des montagnes de cadavres cent fois plus hautes que celles de Tamerlan!

Mémento. — Daniel Villey : *Ch. Dupont-White, économiste et publiciste français*, 1807-1878. *Sa vie, son œuvre, sa doctrine*. Tome I *La jeunesse de Dupont-White et ses travaux économiques*, 1807-1851. Alcan. L'ouvrage complet aura 3 volumes et les 2 autres auront sans doute près de 700 pages comme celui-ci. C'est peut-être beaucoup pour un économiste qui n'a tout de même pas joué un rôle décisif dans la science ni même dans le monde, mais on n'en est pas moins pénétré d'admiration pour la conscience et l'application de l'auteur. Que de travail! et que d'innombrables détails à retenir! Par exemple la note de la page 341 sur l'origine du mot socialisme

et sur son évolution. Tout penseur souhaiterait d'avoir un commentateur aussi dévoué! J'ajoute que l'auteur est le fils du grand montaigniste Pierre Villey et le petit-fils d'un économiste également connu, Edmond Villey, dont j'achetai le livre qui venait de paraître en 1883, ça ne me rajeunit pas! — Goetz Briefs : *Le Prolétariat industriel,* traduit de l'allemand par Yves Simon, préface de Jacques Maritain. Desclée de Brouwer. L'auteur critique vivement les économistes et les biologistes qui n'ont pas vu que le problème prolétarien était d'ordre moral, et c'est, nous dit-il, parce qu'il était un moraliste passionné que Karl Marx s'est mis à l'étudier; mais pourtant il constate que la lutte des classes se ramène à une querelle de riches et de pauvres ou si on préfère d'égoïstes et de cupides, et j'avoue alors ne pas très bien comprendre. Néanmoins on peut tomber d'accord avec lui que liberté et propriété allant d'accord, le problème à résoudre serait de rendre le prolétaire propriétaire : reste à trouver le moyen. — Thierry Maulnier : *Mythes socialistes,* Gallimard. Un recueil d'articles remarquables, depuis le premier qui donne son titre au volume jusqu'au dernier : « Vers une sociologie nouvelle », qui approuve les critiques formulées par Gaston Richard contre la sociologie de Durkheim, « masque d'une démagogie philosophique qui systématiquement rabaisse toutes les valeurs morales en vue d'humilier l'individu devant la masse anonyme », et il cite à ce propos le jugement de Gœthe sur le livre analogue du baron d'Holbach : « Il nous paraissait si terne, si cadavéreux que nous avions peine à en supporter la vue. » — Alphonse Séché : *Réflexions sur la force.* Editions de France. Le livre se réclame à la fois de Proudhon dont une phrase est mise en épigraphe, et de George Sorel dont les « Réflexions sur la violence » ont fait une vive impression sur l'auteur, et il rappelle en effet ces deux célèbres penseurs par le mouvement, par la verve, même par les contradictions, mais l'auteur s'est excusé dès sa première page : « On ne s'exprime pas tout entier si l'on craint de se contredire. » — Léon Blum : *La Réforme gouvernementale,* Grasset. Réédition d'un livre paru sans nom d'auteur en 1898, avec un appendice écrit en 1934 : Recherche de la stabilité politique (absurdité de la façon dont on pose au Parlement la question de confiance, l'auteur a raison) et réforme de la magistrature (l'avancement réglé par des inspecteurs visitant les tribunaux et les cours, ce pourrait être bon, mais tout ce qui vient des politiciens est suspect). — André Ribard : *Le Peuple au pouvoir.* Editions sociales internationales. Ceux qui sont partisans de la formule : « Tout le pouvoir au Soviet » et du programme Dictature du Prolétariat seront enchantés de ce panégyrique. — Xavier Dupuy : *Pour l'Union sociale et nationale.* Les Presses modernes. D'excellentes choses. L'au-

teur nous invite à nous réformer nous-mêmes : que la classe inférieure soit moins haineuse et envieuse, que la classe dirigeante soit moins égoïste et vaniteuse; et il ajoute que ce serait à celle-ci à faire les premiers pas; au surplus que l'évolution soit progressive et non révolutionnaire. Tout ceci est la sagesse même. — Dans la *Revue des Etudes coopératives*, un excellent article de Bernard Lavergne : « Socialisme d'Etat et socialisme coopératif ». — Dans la *Revue de l'Alliance nationale contre la dépopulation*, une étude sur la dénatalité française d'après-guerre. Le chiffre annuel des naissances qui avait atteint le million sous le second Empire, apogée de la France à tous les points de vue, n'a fait que baisser depuis; au début du siècle il était encore de 750.000; en 1935 il est tombé à 638.000, et le chiffre de 1936 promet d'être inférieur. La gêne grandissante et les troubles persistants ne favoriseront pas cette natalité. — *L'Espoir français* est toujours riche en renseignements précis. L'indice général des prix de gros depuis trois mois est monté de 372 à 389, renchérissement de la vie, et l'indice général des valeurs mobilières a baissé de 107 à 73, appauvrissement de tous les possédants grands et petits; toute la production a baissé de 200.000 tonnes environ pour la fonte et l'acier, 400.000 pour le charbon; et le chiffre des chômeurs a augmenté de 40.000. Le prix du kilo de pain est monté de 1 fr. 60 à 1 fr. 90. Ceux qui ont voté pour le front populaire n'ont rien à dire, mais les autres ont le droit d'être de mauvaise humeur. — Dans le *Petit Parisien*, du 15 août, Miguel de Unamuno, le plus grand penseur de l'Espagne, l'ancien ennemi acharné des généraux dictateurs Primo de Rivera et autres, s'est prononcé pour les généraux libérateurs Franco et autres, parce que, a-t-il dit, leur lutte c'est la lutte de la civilisation contre la barbarie. Le mot est très juste.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Démographie et économie du Japon. — E. F. Gautier : *L'Afrique noire occidentale, esquisse des cadres géographiques*, 1 vol. in-8° de 188 p., cartes et pl. photogr. (Publications du comité d'études scientifiques de l'A. O. F., série A, n° 4), Paris, Larose, 1935. — Général Jean Tilho : *Le Logone quittera-t-il le bassin du Tchad?* (Revue générale des Sciences, 15 déc. 1935). — L. Franchet: *Introduction à l'étude de l'ethnographie agricole*, 1 broch, in-8° de 40 p. 22 fig. (Extrait de la Revue scientifique du 8 fév. 1936). Paris, Bureau de la Revue scientifique, 1936.

Ce n'est pas à la géographie qu'il faut demander la solution des grands problèmes politiques et économiques du temps présent. Mais les données qu'elle énonce sont essentielles : on ne peut en négliger aucune. Voici, par exemple, les points

d'interrogation que posent la situation présente et l'avenir proche du Japon. Il n'y en a pas qui ouvrent des perspectives plus redoutables, non seulement pour l'Extrême-Orient, mais pour tout le monde civilisé. C'est bien autre chose que la conquête de l'Ethiopie par les Italiens. C'est la géographie qui apporte les données de base de l'énigme du Japon. Quant à la solution, elle sortira d'une multitude d'impondérables, associés dans la psychologie et les aspirations collectives du peuple japonais, de ses rivaux et de ses adversaires.

Le long chapelet d'îles où s'est établi l'empire du Nippon a beau s'étirer sur vingt-cinq degrés de latitude dans la mer Pacifique, ce n'est pas un grand pays: un peu plus de superficie que les Iles Britanniques, un peu plus que l'Italie, mais beaucoup moins que la France. De plus, c'est presque partout un sol de rochers et de montagnes impropres à la culture : 11 % seulement de sol cultivable il y a trente ans; les efforts les plus ingénieux des Japonais, aidés par la technique d'Europe et d'Amérique, ont réussi à élever cette proportion à 14 %, mais on ne saurait la dépasser.

Or, sur ce sol petit et ingrat, dont la partie utile s'étrangle entre les montagnes et les flots du Pacifique, vivent aujourd'hui 60 millions d'hommes. Beaucoup de bouches à nourrir, qui augmentent tous les ans dans une proportion que ne connaît aucune autre nation, même parmi les plus prolifiques : près d'un million d'excédent annuel de naissances sur les décès.

Comment peut vivre tout ce monde dans un pays pareil?

Sans doute, le Japonais est sobre. Sans doute, il y a les pêcheries maritimes inépuisables, qui occupent 2 millions d'hommes. Sans doute, l'utilisation des produits du sol, des eaux douces et de la mer est poussée à l'extrême, puisqu'on mange au Japon des algues, des insectes et des larves d'insectes. Sans doute aussi, l'industrialisation moderne et l'habileté manuelle des Japonais leur ont permis de conquérir au dehors de nombreux marchés, au moyen de produits vendus à vil prix (c'est ce qu'on appelle le *dumping* japonais) : mais ici on touche tout de suite la cause possible de grands conflits dans un proche avenir.

Le gouvernement japonais semble s'y attendre, puisque

malgré les difficultés financières qui ne l'épargnent pas, il consacre à la marine et à l'armée plus de la moitié de son budget annuel.

Et l'on peut admettre que c'est un mouvement irrésistible, supérieur à toute volonté consciente des dirigeants, qui a entraîné l'empire du Nippon à subjuguer plus ou moins directement, depuis quatre ans, le Mandchoukouo, le Jehol et le Tchakar, c'est-à-dire de vastes territoires de l'Asie nord-orientale. Heureusement, l'espace ne manque pas encore de ce côté...

§

Il ne manque pas non plus dans cette **Afrique noire occidentale** dont E. F. Gautier nous présente, en termes vifs et nets, une esquisse géographique d'ensemble. Esquisse écrite à l'emporte-pièce : non seulement elle effleure les problèmes de géographie physique et humaine les plus ardus, mais elle les élucide souvent en peu de mots.

L'Afrique noire occidentale, c'est surtout l'Afrique occidentale française, mais ce sont aussi les pays étrangers égrenés sur la côte et plus ou moins enchâssés dans notre grande colonie : Liberia, colonies portugaises, colonies anglaises, et surtout cette Nigeria dont le palmier à huile et la vieille route historique de la Bénoué ont fait la plus belle et la plus riche des terres de l'Afrique noire : aussi l'Angleterre l'a-t-elle prise; elle nous a laissé tout le reste; fort heureusement, une grande partie de ce reste n'est pas sans valeur.

L'Afrique noire occidentale se limite à l'ouest à l'Océan, au sud-est au fossé de la Bénoué dont Gautier montre bien la grande importance, venue à la fois d'un lointain passé géologique et d'anciennes relations humaines; au nord, elle va jusqu'au Sahara dont la lisière n'a aucune fixité : le désert a recouvert autrefois le Sénégal et peut-être le Fouta-Djallon, puis il a reculé; aujourd'hui, il semble avancer de nouveau. Si cet empiètement du désert se fait selon des causes planétaires, nous n'y pouvons rien. S'il a son origine dans les feux de brousse qui détruisent la forêt et la savane, nous pourrions l'enrayer. Entre les deux hypothèses Gautier ne

choisit pas. La première me paraît plus vraisemblable : car un assèchement progressif sur la lisière des déserts de l'Ancien Monde, en Afrique et en Asie, ressort assez nettement de toutes les observations faites depuis deux siècles.

Un contraste très accusé sépare l'Afrique noire occidentale en deux « blocs » : le bloc oriental, constitué par la Nigeria, le Mossi et le Dahomey, où vit une population relativement dense (de 25 à 40 au kilomètre carré) avec une civilisation indigène assez avancée au point de vue agricole et industriel; le bloc occidental du Sénégal et du Niger, poussière d'anciens empires aujourd'hui disparus, avec une population très clairsemée (2 ou 3 au kilomètre) et une civilisation indigène moins avancée à cause du faible peuplement; mais l'un et l'autre ont subi de bonne heure les influences méditerranéennes, l'un par la Bénoué, l'autre par le Sénégal. Gautier expose, au sujet du périple d'Hannon, une interprétation très curieuse, qui fait parvenir les Carthaginois jusqu'au Cameroun. Il est certain que depuis deux millénaires, ce n'est pas par le Sahara, mais par les deux seules voies fluviales de pénétration qui soient sans rapides, Sénégal et Niger-Bénoué, que les influences méditerranéennes ont pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique.

« L'humanité noire » de cette partie de l'Afrique est faite essentiellement de cultivateurs qui travaillent à la houe, et auxquels la nature africaine ne donnait guère que la banane, l'igname, le palmier à huile et la noix de kola. Toutes les autres cultures, même les cultures alimentaires de base comme le riz, le manioc et le mil, sont venues d'Amérique et d'Asie. Notamment, aux siècles coloniaux, l'Amérique, qui appauvrissait l'Afrique en hommes en lui prenant des esclaves, l'enrichissait en plantes cultivées.

Bien que Gautier se soit montré ailleurs partisan de l'inutile chemin de fer transsaharien (et son livre même démontre que le Sahara n'est point la vraie route de liaison de l'Europe à l'Afrique noire) son bon sens aiguisé fait volontiers justice de certains préjugés. Notamment celui de « l'armée noire », apparenté à cette autre sottise, « la France de cent millions d'habitants ». « Ce n'est pas, dit-il, avec n'importe quel noir pris au hasard qu'on fait un bon tirailleur. Nous

nous en apercevons aujourd'hui, depuis que nous avons fait la folie d'introduire dans nos colonies le service militaire obligatoire. »

§

C'est également en Afrique intertropicale que le général Jean Tilho a trouvé les éléments du passionnant problème de géographie physique qu'il expose dans la *Revue générale des Sciences* sous ce titre : **Le Logone quittera-t-il le bassin du Tchad?**

Le Logone, fleuve de l'Afrique centrale, se jette actuellement dans le lac Tchad. Le général Tilho estime que dans un avenir prochain, le Logone, détourné de son cours, pourrait quitter le bassin du Tchad pour rejoindre la Bénoué, affluent du Niger. D'où assèchement partiel du lac Tchad, ce qui aurait les plus graves conséquences pour nos colonies riveraines de ce lac.

Comment cette catastrophe se produirait-elle? Par suite de la *capture* du Logone, que l'*érosion régressive* d'un affluent de la Bénoué, le Mayo Kebbi, amènerait à quitter sa vallée actuelle pour celle du Mayo Kebbi. Il faut expliquer ces termes.

Une rivière sape le sol de sa vallée et les sols voisins d'aval en amont : d'où le terme d'*érosion régressive*. Elle les sape d'autant plus vigoureusement qu'elle est plus rapide. Qu'au voisinage de son cours supérieur existe, sur un plan plus élevé, une autre rivière au cours moins rapide, la première, à force d'attaquer les terrains au voisinage de la seconde, finira par la détourner à son profit.

La géographie physique a constaté une quantité de cas où ce phénomène s'est produit dans un passé plus ou moins ancien et a laissé des traces indubitables. Ainsi la Moselle, ancien affluent de la Meuse, rivière lente sur un plan supérieur, a été détournée par la Meurthe, rivière rapide sur un plan inférieur.

Certes, ce phénomène est encore plus intéressant quand il se déroule sous nos yeux. On le vit sur la Betsiboka, à Madagascar, en 1903. On pourrait le voir sous peu sur le Logone, selon le général Tilho.

Mais, dans le cas du Logone, celui-ci ne sera pas seulement

un élément passif, comme l'indique la théorie classique. Il contribuera lui-même à son propre détournement, en raison de son travail alluvial et de son gonflement pendant la saison des pluies, où déjà les eaux de son bassin s'écoulent en partie, par les marais de Toubouri, vers la Bénoué.

Une mission de l'Académie des Sciences permet actuellement au général Tilho d'exécuter les nivellements de précision qui nous donnent les modalités exactes du phénomène imminent et permettront peut-être de le conjurer.

§

En écrivant son **Introduction à l'étude de l'ethnographie agricole,** Louis Franchet apporte une importante contribution à la géographie humaine sur l'origine, le développement et les transformations de l'outillage agricole en terre française.

Cette étude est d'autant plus intéressante que le machinisme scientifique moderne nous fait assister, depuis un demi-siècle environ (L. Franchet donne les dates de 1875 et de l'exposition universelle de 1878), à la transformation complète d'un outillage agricole qui était demeuré pratiquement le même, sauf quelques changements dus à de nouveaux matériaux, depuis le néolithique, c'est-à-dire depuis cinq ou six millénaires au moins dans notre Occident.

Les pièces de l'ancien outillage, patiemment réunies par L. Franchet dans ses recherches à travers les campagnes françaises, forment un vrai musée de la vieille agriculture dont les derniers vestiges disparaissent rapidement devant les machines et les outils modernes. Dessinés ou photographiés avec soin dans les 22 figures du travail de L. Franchet, les anciens outils ont une singulière puissance d'évocation. Ils sont souvent lourds et d'un maniement difficile : c'est que nos ancêtres paysans ne craignaient pas leur peine. Ils ressemblent souvent à des armes : c'est que beaucoup d'entre eux devenaient, sans transition, des armes, aux époques d'insécurité où l'homme avait sans cesse à défendre sa famille, son champ et sa récolte.

Ces outils s'adaptaient aussi à la nature des sols : « Une houe n'aura pas la même forme, si elle est appelée à travailler

un terrain argileux ou un terrain sableux ». L. Franchet a pu saisir les diversités de l'outillage en étudiant trois régions, la Beauce calcaire, le Vendômois fait d'argile à silex et de limon des plateaux, le Limousin et le Rouergue siliceux.

Ainsi, depuis la houe en pierre jusqu'aux mailloches à piquer les meules, L. Franchet passe en revue les principaux outils qui ont servi, jusqu'à une date toute récente, au travail des céréales et des prairies, au travail de la vigne, à l'exploitation de la forêt et au travail du bois, et enfin au matériel de la ferme. Ce sont, j'y insiste, d'indispensables données de base pour la géographie humaine.

CAMILLE VALLAUX.

EXÉGÈSE ET MYSTIQUE

Edouard Dujardin : *Histoire ancienne de Jésus*, III, *La première génération chrétienne; son destin révolutionnaire*, Paris, Messein, 8°.

Mon seul titre à parler ici de ce tome III d'Edouard Dujardin sur **La première génération chrétienne et son destin révolutionnaire** est d'avoir été, moi aussi, « révolutionnaire » sinon chrétien, et d'avoir passé deux mois et demi tout juste sur l'Apocalypse en me demandant ce qu'elle signifiait. Cet entraînement, dans deux sens si différents, assure à mon appréciation une grande bienveillance pour la thèse générale de Dujardin. Disons plutôt : attitude.

Il est entendu qu'avec les textes on fait ce qu'on veut; et qu'un texte historique quelconque n'est pas la vérité entière, ni même un morceau de vérité, mais une approximation malhabile. Les statisticiens diraient qu'on doit évaluer ici le facteur fréquence et l'action de la loi des grands nombres. Le premier mérite de Dujardin est de se maintenir en équilibre oscillant entre l'interprétation mystique à perte de vue et le dogmatisme de l'exégèse stricte, qui finit par tuer l'être vivant sous l'amas verbal.

Le deuxième est, ces textes ayant été analysés selon les méthodes les plus rigoureuses, d'évoquer les milieux successifs dans lesquels, sous l'impulsion d'individus signalisés, l'image globale de Jésus et la systématisation de ses enseignements, — vrais ou faux, peu importe, — ont pris corps, à coups de hache et poussées de rabot. Ainsi, se manifeste le

fait, qui est identique dans le bouddhisme et ailleurs, que l'on n'a pu mettre du vin nouveau que dans de vieilles outres, parfois dédaignées, comme le sacrifice annuel du dieu en qualité de bouc émissaire des péchés sociaux; ou, sur un autre plan, agraire, celui d'Osiris, d'Attis, ailleurs d'Ishtar, ou de Cybèle, ou de Cérès, et chez nous du lièvre des moissons, renouvellement cérémoniel des forces végétatives et nutritives.

Pour cette section du livre, rien à dire. Dujardin est dans la bonne voie, où se situent les religions de tous les pays, qui continuent par le folklore contemporain. Les noms changent, les besoins de l'humanité restent. Et ce sont ces besoins, économiques pour la masse, spirituels pour les élus, qui dirigent les évolutions parallèles. Dujardin n'est ethnographe ni folkloriste; mais il est poète : c'est-à-dire intuitif. Et d'avoir affaire à des portraits à peine esquissés, à des mentions totalisatrices sèches, ne l'empêche pas de ressentir les courants affectifs qui, pendant un siècle, se heurtant ou se combinant, ont établi un flux lent qui finit par encercler le mont de granit.

Je parle du Mont Saint-Michel, on s'en doute. Il subsiste; car, malgré l'encerclement, notre vie générale est restée païenne. Et notre mysticisme, préhistorique. Contre le massif sont venu battre bien des lames; c'est cet assaut que Dujardin nomme le « destin révolutionnaire » de la première génération chrétienne.

J'aurais voulu, personnellement, que l'auteur insistât davantage sur la nationalité d'origine des propagandistes inconscients, et plus tard conscients, disséminés pour la conquête du pouvoir. Une réduction en tableau de ces origines serait instructive, plus que des discours. En ce moment, j'essaie d'en dresser un sur l'origine des apôtres des Gaules : la plupart étaient venus du Proche-Orient, et nous ont imposé des concepts exactement contraires à ceux qui s'étaient construits sur notre sol français depuis les peintures préhistoriques des Pyrénées. Curieuse chose qu'en ce moment, c'est à des concepts byzantino-primitifs, dénommés bolchéviks, que des Français quinze fois plus civilisés (il est vrai qu'ils ne s'en doutent pas) font appel. La première génération chrétienne, Dujardin le montre bien, se recruta parmi des mé-

contents ou des abrutis, ou des mystiques de toutes nationalités. Des gens qui n'ont rien à perdre économiquement, et qui promettent « le paradis à la fin de vos jours », sont sûrs de vaincre.

Le fait qu'ils étaient « révolutionnaires » était-il inconnu? Mon ami Kropotkine, imbu lui-même de Bakounine, se prétendait le seul chrétien au monde; la première génération bouddhiste fut, elle aussi, révolutionnaire; et Mohammed le fut si bien que ses compatriotes le chassèrent de la Mekke; mais les habitants de Médine l'accueillirent, pour se venger d'humiliations antérieures et, de bonne foi ou non, pour gagner le paradis promis.

C'est tout le temps la même chose, et nécessairement, puisque notre activité psychique est limitée. Lénine, que Dujardin cite, n'a eu qu'à reprendre aussi les vieilles outres; mais je m'étonne que Dujardin n'ait pas mieux montré sa filiation par rapport à Babeuf, Comte, Proudhon, Blanqui et même Guesde, qui fut un grand homme. Ces noms modernes ne détonnent pas. Un autre mérite de Dujardin est d'avoir montré, non pas des recommencements, chose banale, mais des « revivals », terme qui implique plus une orientation affective et idéologique que l'autre, trop matérialiste.

Intéressant est aussi que Dujardin a abandonné le vieux cliché des foules adorantes et suppliantes. La propagation s'est faite d'individu à individu, par chuchotements, peut-être, ajouterai-je, par séductions et marchandages : « donne-moi de ce qu't'as, j'te don'rai d'c'qu'j'ai », à savoir la félicité éternelle. Ainsi a été conduite la propagande anarchiste et communiste moderne. Tout anti-chrétienne en théorie qu'elle soit, elle emploie les mêmes procédés... parce qu'il n'y en a pas d'autres pour passer de rien à tout.

Que Dujardin, idéaliste, ait vu autre chose encore dans cette première génération; qu'il ait admiré le dévouement des femmes d'apôtres, notamment de la femme de saint Pierre et de celle de saint Paul est correct. Mais les épouses-sœurs ne sont pas d'une époque seulement, chrétienne primitive ou ultra-moderne; elles sont de tout temps, et de toute civilisation. La petite reine égyptienne, qu'on voit dans tous les manuels, est l'une des plus sympathiques. Et il est certain

que lorsqu'on touchait à leur « homme », ces premières chrétiennes furent aussi féroces que les non-chrétiennes de tous pays. Il faut lire ce chapitre, tout le livre aussi, pour comprendre combien peu nous avons changé, malgré le changement des étiquettes.

An fond, la vraie force a toujours été une sorte ou une autre de mysticisme : l'exégète qui ne peut se mettre dans la peau (comment dire autrement?) d'un mystique ne peut interpréter les faits chrétiens primitifs, au moins jusqu'à l'organisation de l'Eglise. Je dis bien : sortes de mysticisme. Dujardin en a décrit plusieurs nuances; il y en a bien d'autres.

Voilà pour le mouvement général du livre. Si je prends les détails, il y a des moments où je suis d'accord avec l'auteur, d'autres où je me rebiffe. Ainsi, comment un écrivain aussi avisé, et un critique aussi fin, a-t-il pu répéter (p. 146) que l'essence de la religion judaïque était le monothéisme, alors que tous les textes, primitifs ou tardifs, prouvent toute une hiérarchie de djinns, d'esprits superposés, tous avec des attributions distinctes, exactement comme au Maroc ou dans la Palestine contemporains. Naturellement, ici il faut lire entre les lignes. Jésus lui-même lutta contre des génies méchants et les expulsa; la doctrine chrétienne admet les exorcismes spécialisés, et un dualisme qui a survécu jusqu'à nos jours, non pas par dégénérescence comme on le prétendait aux XVIIe et XVIIIe siècles (par corruptions sucessives), mais intégralement, sous des formes stables.

Si Jésus n'avait eu affaire, et ses disciples avec lui, qu'au monothéisme tel que l'ont refait abstraitement nos théologiens, il n'aurait pas eu à lutter. Le monothéisme juif est un de ces lieux-communs que Dujardin aurait dû éliminer. De même, je doute que l'idée messianique, même en Judée, ait été active comme on le dit. Elle a ressuscité par contre-coup; ou plutôt, c'est précisément le concept qui s'établit quand le premier Paradis ayant été perdu, on se console tant bien qse mal en prévoyant un paradis futur. La coïncidence des concepts de ce futur agréable ne prouve aucune filiation.

Ou encore, pourquoi supposer que la formule de la subordination politique ait été un système voulu de conquête du pouvoir (p. 245)? Le subsconcient de l'homme, partout et

toujours, le pousse à avoir la paix, à se tenir peinard, à éviter les histoires, à montrer patte blanche. Mais cette attitude passive n'est pas nécessairement une technique pour conquérir des adhésions et des voix électorales. Je ne nie pas la tactique actuelle; je la nie seulement pour les deux premiers siècles chrétiens, à cause de la diversité d'origines et de tempéraments des chefs. Pensez-vous que même le Hongrois saint Martin ait été doué d'autant d'astuce et de prescience? Ou que Mohammed ait prévu ce qu'il faisait? Le caractère des fanatiques est d'aller de l'avant, toujours. C'est déjà quelque chose. C'est même tout.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : textes d'Indiens de l'Argentine que détruisent les civilisés : la lune; la pluie; naissance des hommes; les deux bouches de la femme. — *La Vie :* poèmes de M. Pètrus Sucre. — *Les feuillets poétiques et littéraires :* citations de textes involontairement saugrenus. — Mémento.

Nous sommes en 1936 et quelqu'un peut avoir à écrire :

Les Toba et les Matako ont mauvaise renommée. Dans la région *on les considère comme à peine humains et on encourage leur destruction.* Ces chasseurs et ces pêcheurs des forêts de l'Argentine sont à eux seuls tout le pittoresque d'un grand pays monotone et quand leurs derniers feux se seront éteints dans la brousse, quand leurs derniers chants nocturnes se seront tus, il pèsera sur ces provinces subtropicales un ennui aussi lourd que le soleil de midi sur la tôle des stations de chemin de fer.

C'est moi qui ai souligné. Ces Toba et ces Matako sont des Indiens. Des premiers, M. A. Métraux — qui prévoit leur disparition et par quel procédé des blancs, civilisés, eux — assure les aimer particulièrement. Il donne de cette sympathie les meilleures raisons :

Ils m'ont révélé l'infinie diversité de caractère et de talent au sein d'un petit groupe primitif et ils m'ont libéré des préjugés qui me faisaient croire à la force implacable de la pensée collective chez les sauvages. J'ai trouvé chez eux des croyants, des railleurs, des violents et des faibles comme dans n'importe quelle communauté civilisée.

Ce texte est emprunté à l'introduction que M. Métraux a

rédigée pour préparer à la lecture des « textes indiens de l'Argentine » qu'il a recueillis et dont il publie une traduction dans **la Nouvelle Revue française** (1er septembre) sous ce titre : « Histoire du monde et de l'Homme ». Il a recueilli ces textes au Gran Chaco en 1933. Il termine sa préface par ces lignes :

J'ai assisté à la douloureuse agonie des Toba que je raconterai un jour. Toute la mélancolie de ce drame est dans cette phrase de leur vieux cacique Lagadik : « Avant la venue des Blancs notre rivière ne sortait jamais de son lit. Le bétail a chassé le gibier que nous étions habitués à manger, jadis il était abondant et maintenant nous mourons de faim sur nos terrains de chasse. Autrefois la brousse ne couvrait pas les rives du Pilcomayo, mais il y avait là de vastes plaines herbeuses où couraient des troupeaux d'autruches. On y voyait aussi des cerfs de belle taille avec des bois énormes. Maintenant eux aussi sont entrés dans la grande eau et ont disparu... » Les Toba et les Matako suivront bientôt les cerfs aux grands bois.

Pour ces Indiens menacés d'extermination, « le soleil est une femme grande et grosse », et la lune : « un homme ventru dont les intestins bleuâtres se voient sous la peau ». Parmi les contes entendus par M. Métraux, celui-ci est assez cocasse :

Les éclipses de lune. — La lune a pour ennemi un esprit de la mort, le Jaguar céleste. De temps à autre il bondit sur elle pour se repaître de sa chair. La lune se défend avec une lance dont le bois est dur, mais dont la pointe, faite d'une pièce de yuchan (bombacée), se brise au moindre choc. Elle brandit aussi un casse-tête en yuchan, trop léger pour faire du mal. La bête déchire son corps dont les morceaux tombent sur la terre. Ce sont les météores qui par trois fois déjà ont incendié l'univers. La lune sanglante est presque entièrement dévorée par le grand Jaguar... les hommes ont peur, on frappe les mortiers, on tape sur les chiens qui hurlent, on fait du bruit pour effrayer l'animal et l'obliger à lâcher prise. Il recule et la lune se dégage. Elle prend de bonnes armes, cette fois, et met en fuite le jaguar. Tout de suite après, elle croît à nouveau et redevient un homme ventru. L'éclipse est finie.

Le Jaguar en veut aussi au Soleil et cherche à le manger, mais le Soleil a des armes de fer et il ne craint rien.

L'histoire de la pluie ne manque pas de charme :

La Pluie est un homme qui porte un poncho à franges dont il

se couvre entièrement lorsqu'il va pleuvoir. Il se promène alors sur sa mule, la tête recouverte de son poncho dont les franges sont la pluie que nous recevons. S'il lève les yeux, des éclairs jaillissent dans les nuées et le tonnerre est le roulement du tambour dont il joue tout en marchant.

La Pluie vivait autrefois sur terre. Pour fêter une grande inondation qu'elle avait provoquée, elle prépara de la bière de caroube et convoqua tous ses amis. Les moustiques arrivèrent enveloppés dans de magnifiques ponchos rouges. Ils ne voulurent jamais avouer à la Pluie qu'ils les avaient teints avec le sang des hommes qu'ils avaient piqués. Takxwa se présenta pauvrement vêtu. La Pluie vexée lui fit des reproches. Takxwa disparut et revint avec chapeau, poncho, foulard et bottes. Cette fois-ci il était trop beau, et la Pluie jalouse voulut le frapper avec la foudre. Takxwa ne sachant plus ce que la Pluie avait en tête, chargea un fusil avec une baguette magique. La Pluie qui connaissait la méchanceté de Takxwa grimpa sur un arbre et de là monta au ciel. Depuis ce jour elle ne vit plus parmi nous.

Les Toba n'ont pas poétisé la naissance de l'homme. Ils savent ceci :

Jadis il n'y avait pas de femmes et les hommes se masturbaient dans des calebasses. Quand elles étaient pleines, il en sortait des enfants.

Les femmes, un jour, descendirent du ciel par des cordes et elles dévorèrent les provisions des hommes. Ils mirent en guetteurs des animaux pour surprendre ceux qui faisaient disparaître les viandes. Le perroquet remarqua que les femmes possédaient deux bouches, l'une en haut, l'autre en bas, toutes deux garnies de dents. Le *wolé,* oiseau aquatique noir, mit en garde tous les animaux, à cause de ces deux bouches : « N'allez surtout pas coucher avec elles avant que je vous le dise. » Le renard passa outre. Il en mourut. La femme qu'il avait voulu prendre en expliqua ainsi la fin : « J'ai mangé ce que l'on m'a donné à manger. » On voit cependant le renard ressusciter. D'une branche de « palo santo » et de « deux fruits noirs qui ressemblent à des grains de raisin sec », il se fabrique une apparence de sexe dans lequel la femme « ne réussit qu'à incruster les dents de sa vulve ». Et la fable s'achève ainsi :

Le *wolé* dit aux autres : « Demain, à votre réveil, je vais faire

souffler le vent du sud. Allumez un grand feu, car il va faire très froid et geler. » Tous dormirent cette nuit contre leur femme sans la toucher, à l'exception du renard. Au matin ils firent du feu. Les femmes grelottantes s'accroupirent les jambes écartées devant le feu pour se chauffer. Les hommes s'éloignèrent. Le *wolé* prit une pierre et dit : « Je vais la jeter et leur casser les dents. Vous attendrez trois jours qu'elles guérissent, puis vous pourrez vous en donner. » Il leur brisa effectivement les dents à l'exception d'une seule, que les femmes ont conservée. Le tatou introduisit sa queue couverte d'une carapace dans la vulve de toutes les femmes pour s'assurer qu'il n'y avait plus de danger. Après cet examen, il dit : « Vous pouvez faire l'amour ! »

C'est un malheur pour l'humanité que ç'ait été le pigeon qui le premier engrossa sa femme. Cet oiseau est de complexion faible et son premier enfant mourut en bas âge, ainsi que le second. Si ç'avait été le *carancho*, un vieux dur à cuire, qui eût d'abord couché avec sa femme, jamais nos bébés ne mourraient.

§

La Vie (septembre) publie des vers de M. Pétrus Sucre. Elle les annonce en ces termes :

Il y a quelque temps nous avons donné un poème de ce Toulet haïtien, dont on a fort goûté la saveur. On nous en avait redemandé...

Cet « on nous en avait redemandé » est d'une rare élégance, on en conviendra. Moins aisément on tiendra M. Sucre pour un Toulet, même haïtien. Il y a là quelque complaisance très excusable de l'amitié pour quelqu'un d'outre-mer et peut-être de couleur. Mais, si notre Toulet est tout étranger à M. Pétrus Sucre, celui-ci n'est point sans talent. Il raille avec fantaisie et il réussit assez bien à surprendre le lecteur :

I

Heureux, loin de Paris où l'habit noir triomphe
Sur le dos du Progrès, ce bienfaiteur amer
Le voyageur défunt que l'on jette à la mer
Par le requin hanté et par le monogomphe.
N'avoir plus à creuser le problème d'Hamlet !
Que close pour toujours soit la bouche aux mensonges !
Sans rêves sommeiller sur un doux lit d'éponges,
Comme au sein maternel l'enfant ivre de lait !

II

Filons vers les pays où les Bibles, par balles,
N'iront jamais verser la céleste liqueur.
Poètes, ô famille unique de mon cœur,
Rassurons-nous, il est encor des Cannibales !
Je sais, dans le désert, des coins délicieux
Inconnus depuis six mille ans, grèves étranges,
Où la trace des pieds adorables des anges
Apparaîtra soudain toute fraîche à nos yeux.
Un géographe anglais y eut le sort d'Orphée.
De son corps, qu'un seul coup sur le sable abattit,
Son âme, d'un vol sûr, au fond du ciel partit,
Flegmatique, et sans la moindre plainte étouffée.
Cuit à point sur un peu de joncs secs, le savant
Repose, maintenant, en de sombres poitrines.
Son souvenir, parfois, dilate des narines.
Hélas ! De tels festins ont lieu trop peu souvent !

V

. . . .
Tombouctou, doux pays ! Le seul à défaut d'îles
Où l'on peut s'écrier, soudain ragaillardi,
Robinson sans journal et veuf de Vendredi :
« Où peut-on être mieux qu'au sein des crocodiles ? »
Gloire à Dieu, l'oasis reste vierge, et vos planches,
Atlas, ne portent point le nom d'un général.
Le progrès cherche en vain cet éden immoral
Qui ne voit d'habits noirs ni de cravates blanches.
Ce n'est que le répit d'un jour. Tout disparaît.
L'Inconnu ! L'Imprévu ! La France civilise.
Sur les indicateurs il faudra bien qu'on lise :
« Gare de Tombouctou, dix minutes d'arrêt ! »

§

Les feuillets poétiques et littéraires, « bimestriels » font large accueil aux poètes des deux sexes, dans le fascicule de juillet-août.

On ne saurait trop louer M. Pierre Boujut de coopérer à un rapprochement franco-américain — même borné à deux personnes et par le moyen des trois pièces ci-après :

POÈMES POUR L'AMÉRICAINE

A Alison Stokes.

I

Peut-être parce qu'elle est, elle aussi, pacifiste,
Et que malgré les frontières et les espaces
qui nous séparent,
Nous sommes citoyens d'une même patrie.
Peut-être parce que nos cœurs
battaient au même rythme
avant même de nous connaître.
C'est peut-être pour cela que je l'aime!
C'est surtout pour cela!

II

Il y a juste une musique entre nous
Et dans l'air ce parfum de foin.
Ta robe frôle mon genoux...
Chacun son rêve! Es-tu si loin?

III

J'ai détourné ce nénuphar
de sa douce mission de Vie
pour la malade qui est au lit.
Il ne s'ouvrira plus sur la fraîche rivière
Il ne donnera plus son pollen aux abeilles
Ni son cœur au soleil
dans les rouges matins...
Mais par lui un sourire ranimera le teint
de la malade qui est au lit
Et je pense que cela est aussi
la mission du nénuphar!

Auprès de M. Boujut, M. Louis Giorgi chante Rudyard Kipling en un quatorzain qui est un acrostiche. Il y est question de la « trombe » du grand Anglais et de « sa *très* froide couche », cela pour obtenir d'une part la rime à tombe et d'autre part les douze pieds de l'alexandrin. Mais, la merveille, la trouvaille, c'est le message du mort aux survivants :

Gardez-vous de faillir! Restez unis et forts!

Un peu plus avant, nous rencontrons M. Jacques Baroche

qui rime — négligemment — une « Oraison funèbre ». Son amie est morte. Elle était mariée à un autre. Le poète ne craint pas d'écrire :

Je veillerai ton corps, qui, pour moi, fut tous charmes;
A genoux, près de toi, j'attendrai d'être seul,
Pour cacher mon visage aux draps de ton linceul,
Et sécher sur ta main, mes dernières larmes.

Ton mari surmontant son chagrin et son deuil,
Veille que la servante ait un tablier noir.
Bientôt, des hommes lourds, avec l'ombre du soir,
Viendront, la face rouge, apprêter ton cercueil.

Aussi, vais-je te dire un adieu éternel,
Avant qu'entre leurs mains ta dépouille soit mise.
Le cierge, à mon côté, verse sa flamme grise,
Et fait trembler ton masque glabre et solennel.

Si la douleur a pu faire voir une « flamme grise » à M. Baroche, du moins sommes-nous certain, à le lire, qu'il ne pleure pas la femme à barbe. Ah! ce « masque glabre » de la bien-aimée! Il a fallu qu'elle meure pour que son amant s'écrie :

Je ne chercherai plus à cacher mes sanglots
Si je rencontre un jour le veuf au cimetière.
Peu m'importe, à présent, qu'il me trouve en prière,
Je puis enfin t'aimer d'un cœur presque nouveau.

Mémento. — *Le Correspondant* (10 août) : Un poème inédit de Louis Le Cardonnel. — De M. Michel Florisoone : « Paul Cézanne ». — De M. Louis Lefebvre : « Le père Job, paysan de France ».

La Grive (juillet) consacre son numéro au Symbolisme : à Charles van Lerberghe, par la plume fraternelle de M. Maurice Maeterlinck et par celle de M. Albert Mockel; à Henri de Régnier que loue M. J. P. Vaillant; à notre cher Ernest Raynaud sur qui écrit — et bien — M. Jacques Noir.

La N. R. F. (septembre) publie : « Ossements », prose de M. Paul Claudel; « Tu sacerdos », par M. Marcel Arland; la suite de « la Jeunesse d'un clerc », de M. Julien Benda.

La Révolution prolétarienne (25 août) : M. R. Louzon : « Notes sur Barcelone ». — M. Victor Serge : « Le cauchemar Stalinien ».

La Revue universelle (1er septembre) : « Le passant d'Ethiopie »,

par MM. J. et J. Tharaud. — Suite du beau « Molière », de M. René Benjamin.

La Revue des Deux mondes (1er septembre) : « Les oiseaux guetteurs » par M. J. Delamain. — « Le cinéaste » par M. René Jeanne. — « Mlle George », par M. A. Augustin-Thierry.

La nouvelle revue (1er septembre) : M. R. Silvy : « L'opium dans la littérature ». — Poèmes de M. Ch. Schnéégans.

Dante (septembre-octobre) : « Pour me faire ouvrir », poème de M. Auro d'Alba, qui n'est pas une requête à un chirurgien. — « Plage le soir », poème de M. G. Caproni. — Traduction nouvelle de « Chiare, fresche e dolci acque » de Pétrarque, par M. P. Guitton.

Revue de Paris (1er septembre) : « La nouvelle constitution soviétique », par M. J. Barthélemy. — Anthologie 1936, où figurent des poèmes de MM. P. Camo, Max Jacob, P. Guéguen, R. Laporte.

Cahiers du Sud (août-septembre) : Poèmes de MM. Péricle Patocchi et Paul Jamati. — « Ichtus », par M. G. Audisio. — « Souvenir d'Apollinaire », par Mme Claudine Chonez. — « Introduction à la Méthode de Blaise Pascal », par M. Robert Kanters.

Eurydice (juillet-août) : « Beaux yeux d'eau et de ciel », un remarquable sonnet de Mme Yvonne Ferrand-Weyher. — Des poèmes de M. Paul Æschimann. — « Air triste » et « Si, gardiens... » de M. Léon Vérane. — De nouveaux poèmes de M. Arthur Nicolet, « Légionnaire », et une « Ode liturgique à Paris » — un véritable Niagara — de M. Pierre Pascal.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Hommage à Gustave Kahn. — Henri de Régnier célébré à Honfleur (*Le Journal des Débats*, 2 septembre). — Henri de Régnier et *la Marseillaise* (*la Tribune de Madagascar*, 16 juillet). — La guerre à la portée de tous (*La Corrèze républicaine*, 3 septembre). — Avez-vous lu Néret? (*Gringoire*, 28 août). — « Traditionisme » contre folklore.

Le destin qui veut que le cinquantenaire du Symbolisme soit marqué du départ de ceux qui en étaient les illustrations essentielles : au lendemain du vingtième anniversaire de la mort de Remy de Gourmont, Alfred Vallette; à la veille des fêtes, Henri de Régnier; puis, Louis Le Cardonnel, le destin fait que nous avons perdu Gustave Kahn.

Le poète Gustave Kahn, doyen du Symbolisme, vient de mourir d'une crise cardiaque, à l'âge de 76 ans.

Ainsi disent les journaux. Depuis, des articles divers ont

retracé la vie, l'œuvre de l'auteur des *Palais Nomades*. Mais quelles lignes sont plus éloquentes? Surtout lorsque, ainsi qu'il me fut donné, on a vu, il n'y a pas six mois, dans son cabinet de la rue Vaneau, le père du vers libre.

C'était au moment où Avril consacrait le cinquantième anniversaire de *la Vogue*. Gustave Kahn feuilletait les numéros, riches notamment des proses de Rimbaud. Il relisait, en vue de la réédition sous forme d'opuscule — il se garda d'ailleurs d'y changer un mot — les pages qui constituent la préface de *Symbolistes et Décadents*, parus en 1900, et quelle émotion d'ouvrir aujourd'hui *les Origines du Symbolisme*, de lire, en ce début d'automne :

L'automne de 1886, j'allais prendre, au débarqué de l'Orient-Express, Jules Laforgue qui revenait d'Allemagne, décidé à n'y point retourner; il se mariait et essayait de vivre à Paris de sa plume.

On lit plus haut, par allusion à Stéphane Mallarmé :

La presse, toujours la même, avait accueilli d'un déferlement de rires *la Pénultième*.

La presse n'est plus la même; elle a accueilli avec sympathie les manifestations du cinquantenaire; avec respect elle a salué la mort de Gustave Kahn.

§

« C'est le hasard qui a fait de moi un Normand. J'aurais pu naître Picard ou Bourguignon, la famille de mon père étant originaire de cette région de Picardie que l'on nomme la Thiérache, celle de ma mère de Bourgogne, aussi est-ce à ces deux provinces que je me suis le mieux rattaché. De mon Honfleur natal, je n'ai que des souvenirs de petite enfance dont l'un est d'avoir vu en 1870 les Prussiens défiler au son des fifres et des tambours dans les murs de ma petite ville. Ensuite c'est à Paris que j'ai vécu et pour y voir, en 1918, notre armée victorieuse descendre l'avenue des Champs-Elysées. Ce jour-là je n'étais ni Thiérachois, ni Picard, ni Bourguignon, ni Normand, ni Parisien. Je me sentais Français de France de tout mon cœur, de toute mon âme ».

Ainsi écrivait Henri de Régnier à Jean-Bernard, en réponse à une enquête. Le collaborateur de **la Tribune de Madagascar** qui signe sa *Chronique parisienne* « Un bourgeois

de Paris », en fait mention, et il n'est pas inopportun d'y revenir : le dimanche 30 août, en effet, par les soins de la Société du *Vieux Honfleur,* dont le disparu était l'un des présidents d'honneur, une plaque commémorative a été apposée sur la maison où Henri de Régnier vit le jour.

Une grande maison d'angle, peinte en blanc, où siège aujourd'hui la Chambre de commerce, auprès d'un bassin maritime, précise M. Jean-Albert Sorel dans **le Journal des Débats.** Au premier étage, dans un modeste appartement, une pièce à alcôve dont les fenêtres donnent sur les mâts des barques de pêche et les verdures de la Côte Vassal. C'est là que naquit Henri de Régnier. Son père, inspecteur des douanes, suivant les hasards d'une carrière administrative, résidait depuis quelques années déjà dans la ville chère à Charles Baudelaire, lorsque vint au monde le poète de *Flamma tenax.* L'enfant poursuivit ses rêves précoces le long des grèves de la Basse-Seine. Les grisailles du ciel qui confondent jusqu'à les rendre distinctes les sables, les eaux et les vases, pénètrent de mélancolie son âme sensible de petit garçon. Il respira dans les ruelles qui enserrent les maisons cabossées, les souvenirs héroïques du passé local : aventures de terre et de mer, navigateurs audacieux, corsaires, conquérants intrépides, ombres même des conquistadors qui, à la fin du quinzième siècle, étaient montés de leur péninsule pour seconder dans son entreprise hardie l'émule honfleurais de Vasco de Gama, Paulmier de Gonneville. Il vit errer les clairs de lune sur les ondes du vieux bassin, fontaines lumineuses et salées, et devint ainsi peut-être l'amant prédestiné de Venise. Son regard, a-t-il dit lui-même, croisa quelque jour les yeux de l'écrivain des *Fleurs du Mal* et sans doute reçut-il de la sorte le baptême sacré de la poésie, pour avoir

Entre le Mont Joli et la Côte de Grâce
Croisé ce pas divin qui montait vers le soir.

La petite ville recueillie fêtait un de ses enfants. La municipalité et la Chambre de Commerce s'étaient groupées autour du *Vieux Honfleur.* M. le sénateur Boivin-Champeaux se trouvait là en ami des lettres, bien plus qu'en représentant du département. Dans l'ancienne église Saint-Etienne, sorte de petit panthéon des gloires locales, où le *Vieux Honfleur* tient ses assises, M. Jean Renouard retraça la vie et l'œuvre d'Henri de Régnier.

Sur un portrait signé du poète, avec cette dédicace charmante :

« A ma ville natale », Henri de Régnier, monocle à l'œil, impassible seulement en apparence, écoutait; et, alentour, frémissantes aussi, les effigies de ses prédécesseurs — ses pairs aujourd'hui — les Honfleurais illustres du passé se pressaient pour l'accueillir : du bienheureux Berthelot au redoutable Jean Doublet, de Le Play à Albert Sorel, d'Eugène Boudin à Alphonse Allais...

Depuis longtemps, très longtemps, Henri de Régnier avait cessé de venir à Honfleur. En 1923, les obligations d'un voyage le conduisirent au Havre, d'où il contempla, par delà le chenal, la côte où s'était déroulée son enfance. Il écrivit quelque temps après son poème *Baudelaire à Honfleur*, qu'il dédia à Mme Lucie Delarue-Mardrus. On n'a pas oublié la magnifique réponse que lui adressa celle-ci et les vers admirables par lesquels elle l'adjurait de venir une fois encore au berceau de ses jeunes années :

Reviendrez-vous ici, rêveur chargé de gloire?
Reviendrez-vous ici, déserteur triomphant,
Remettre, las un peu d'être entré dans l'Histoire,
Le pas de l'homme mûr dans les pas de l'enfant?

Eh bien! Henri de Régnier est revenu. Il est là, puisque sur sa maison natale son nom désormais est gravé.

§

Sans doute ce n'est pas à Honfleur que se situe l'anecdote qu' « Un bourgeois de Paris » a citée et que voici, — mais elle vaut par elle-même :

Le poète aimait à rappeler à ses amis un souvenir de sa petite enfance.

Un jour qu'il était allé voir son grand-père paternel qu'il fréquentait peu souvent, mais qu'il aimait pourtant avec un respect profond et un désir ardent de conquête, il l'aperçut venant vers lui dans une allée de jardin où il était en train de jouer.

« Tout à coup, écrit Henri de Régnier, l'idée me vint de signaler ma présence par quelque manifestation qui donnât la mesure de mon mérite. Je savais toutes sortes de chansons et en particulier une apprise récemment, qui me parut propre à émerveiller mon grand-père et à lui donner bonne opinion de mes talents. A toute voix, fièrement, j'entonnai à tue-tête le refrain de « *la Marseillaise* ».

L'effet fut, paraît-il, magique; le viel émigré, en deux enjambées fut près de son petit-fils, la canne levée, les yeux courroucés.

— Petit malheureux, s'écria-t-il, veux-tu bien te taire, je te défends, entends-tu, de jamais chenter de pareilles horreurs.

Et Henri de Régnier ajoutait :

« Je fus suffoqué, j'aurais voulu rentrer en terre, m'envoler, j'étais penaud et abasourdi, ne comprenant rien à ma faute; ce ne fut que plus tard que je me rendis compte du scandale que ma virtuosité révolutionnaire avait dû produire aux oreilles de mon aïeul qui était non seulement un vieux légitimiste, mais un émigré de 93. »

Est-ce que l'historiette n'apporte pas au centenaire de Rouget de Lisle, qu'on célébra cette année, une contribution pleine d'enseignement? Au fait, la presse a mentionné la mort de Julien Tiersot. Il n'y a personne qui, écrivant de Rouget de Lisle, n'ait consulté l'ouvrage que Julien Tiersot, en 1892, consacrait à l'auteur du Chant national. L'historien de Rouget de Lisle a fermé les yeux sitôt après le centenaire.

§

Internationale ou *Marseillaise*, gageons qu'un maître *pick-up* ponctuait de sa fanfare le passionnant spectacle grâce auquel les touristes de la côte basque avaient de si belles vacances, jusqu'au moment où, crainte d'accident, le Préfet interdit aux curieux l'accès de la route de Béhobie et l'observation sur les crêtes. C'était tuer une industrie naissante : la guerre à la portée de tous. Un envoyé de **la Corrèze républicaine,** qui signe M. B. relate ce dont il fut témoin :

Combien je regrette aujourd'hui de n'avoir pas songé à prendre une photo du terre-plein, transformé en observatoire pour touristes friands d'émotions troubles! Au pied de la montagne, à l'endroit où le petit chemin délaissait une ornière pour s'engager dans un champ de maïs, je trouvai à ma dernière visite un couple de paysans qui invitaient les curieux à payer un droit de péage de dix sous. C'est peu, direz-vous. Mais pensez que la route nationale, à cet endroit, était frangée de plusieurs centaines d'autos, que des gendarmes tous les dix mètres assuraient la circulation particulièrement dangereuse, qu'on venait de Bayonne, de Biarritz, de Pau, de Bordeaux même pour voir la bataille et qu'au moins mille personnes par jour passaient par le champ et acquittaient l'impôt de curiosité. A travers la bruyère, on voyait les dos courbés ramper dans le sillon des sentiers, à la queue leu-leu, comme à Roche-de-Vic un jour de procession. Là-haut, c'était la foule bi-

garrée, bruyante, technique... Femmes et hommes divaguaient à l'envi. Tandis qu'en face un camion fumant s'efforçait d'apporter des munitions aux défenseurs du fort Saint-Martial. Je vis arriver près de nous un char basque, aux petites roues pleines, tiré par deux vaches claires auréolées de la classique peau de mouton. Je jetai un coup d'œil indiscret. Des obus! Non, des caisses de bière et de limonade qu'on débitait à l'ombre, sous une tente de plage.

Les bains de soleil, cette saison, l'ont cédé, sur la côte basque, aux spectacles. Aux spectacles du théâtre de la guerre. La visite des champs de bataille, jusqu'ici, suivait l'armistice. La guerre fratricide d'Espagne a permis un essai de quasi-participation. On entre. On entre...

§

Voici qui aide à en sortir, qui ouvre une fenêtre sur les domaines, plus paisibles, de la République des Lettres : « un nouveau romancier » est né, apprenons-nous. M. François Mauriac est son parrain, **Gringoire** son berceau. Convient-il d'évoquer les articles de Coppée (avez-vous lu *Aphrodite?*), de Mirbeau (avez-vous lu *la Princesse Maleine?*), de Barrès (avez-vous lu *les Mains Jointes?*) Le nom de M. Jean-Alexis Néret n'était pas inconnu. Des filets publicitaires avaient vanté son roman : *Adrien Lanquais,* et montré son visage, qui est d'un jeune homme à lunettes si ce n'est à lorgnons. Sa famille aurait voulu qu'il les retirât, avant de poser pour le photographe. L'auteur d'*Adrien Lanquais* est bien mieux sans verres. Ces détails, qui prennent toute leur importance au moment où il va être beaucoup question de M. Jean-Alexis Néret pour le Goncourt, ces détails ne figurent pas dans l'article de Mauriac. Je les ai recueillis d'un homme généralement bien informé, qui tient salon, qui a ses amitiés : Hugues Lapaire, Pierre Véry, Albert Marchon, Henri Dalby, fréquentent chez lui, et Paul Abram, son voisin. Les nouvelles se savent vite, chez le coiffeur, et mon Figaro a pour client, ou Néret, ou quelqu'un des siens.

J'ai consacré ma dernière chronique à un auteur fameux, écrit M. François Mauriac. Je m'occuperai aujourd'hui d'un auteur très obscur. Ce devrait être notre préoccupation que de mettre en lumière des livres inconnus. Le difficile est d'en découvrir un qui

vraiment nous « enchante ». L'*Adrien Lanquais* de M. Jean-Alexis Néret m'a donné cette joie.

Non que ce soit un livre adroit, ni très bien fait : qualités qui, dans un jeune écrivain, ne m'intéressent guère. C'est un livre authentique et voilà l'essentiel : j'entends par là le fruit d'une expérience, le résultat d'un contact direct avec la vie. M. Jean-Alexis Néret, que je crois plus jeune que son héros, prête à Adrien Lanquais cette sorte de désespoir dont beaucoup souffrent dans leur adolescence, mais qu'un livre réussit rarement à nous rendre sensible, parce que l'homme qui écrit a presque toujours oublié la misérable et merveilleuse créature qu'il fut entre sa quinzième et vingtième année.

Est-ce que maints romans, remarquerons-nous, dont quelques-uns excellents, ne montrent pas, au contraire, les écrivains tout pleins des souvenirs de leur jeunesse, les meilleurs et les pires? Ce qui ne retire rien à l'attrait du roman que l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* a lu en familier des personnages. Parlant du père et de la mère d'Adrien, il écrit, et le couplet est joli :

Sans doute, mieux qu'aucun lecteur, puis-je reconnaître ces vieux Lanquais, admirer la vérité des deux portraits : mon enfance s'est écoulée dans ce pays girondin que décrit J.-A. Néret. J'ai respiré cette odeur de résine et de marée; je me souviens d'avoir porté le carnier dans des semis de pins, trottant derrière des chasseurs pareils au père d'Adrien Lanquais, à la poursuite des seuls perdreaux du canton; et ce petit livre me rend cette impression d'enfance dont je n'avais pas conscience alors : la tristesse de ces fins de vie dans une sous-préfecture, l'horreur de cet effacement qui est déjà celui de la mort. De vieilles dames, pareilles à Mme Lanquais, m'ont fait goûter dans des salles à manger aux volets clos où les placards sentent bon. Cet univers humble et tragique est le mien.

Mauriac dit plus loin :

Retenez ce nom, Jean-Alexis Néret, et achetez *Adrien Lanquais*. Ce n'est pas une petite affaire que de lire le premier livre d'un auteur inconnu; car le tout n'est pas d'y être décidé. Le libraire auquel vous vous adresserez vous répondra à coup sûr : « Néret? Connais pas. *Adrien Lanquais?* Connais pas. » Et c'est pourquoi retenez surtout le nom de son éditeur : Ferenczi.

Surtout. Aimez-vous beaucoup ce *surtout?* L'invite est di-

recte. Mauriac prend le lecteur par la main, l'accompagne chez le libraire, lui fournit tous renseignements. Il y a là un sujet d'enquête : est-ce le rôle du critique — ou du chroniqueur — de nommer l'éditeur, d'insister pour que le public ait toute possibilité de se procurer le livre qu'il recommande? Sous la plume de M. François Mauriac, lui-même toute mesure, ne souhaiterait-on pas plus de discrétion?

Mais il faut retenir ceci, qu'un romancier consacré — et très justement, l'œuvre de Mauriac est une des plus belles de ce temps — n'a pas hésité à lancer un nouveau romancier. On souhaite que M. Jean-Alexis Néret mérite un éloge venu de si haut.

§

La presse du Centre a relaté, dans le compte-rendu des *Assises du Régionalisme Nivernais,* que MM. les congressistes avaient émis un vœu tendant à substituer au mot « folklore » celui de « traditionisme ». Motif : « *folklore* » est malaisé à prononcer pour une bouche française, paraît-il. Quel est là-dessus l'avis de M. Ad. Van Gennep?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Pierre-Octave Ferroud. — Un accident d'automobile, l'éclatement d'un pneumatique, sur une route de Hongrie, alors qu'il revenait de faire une conférence à Debrecen — a causé, le 17 août dernier, la mort de Pierre-Octave Ferroud, l'un des musiciens français les plus connus parmi la génération d'après la guerre. Né le 6 janvier 1900 à Chasselay, près de Lyon, fils de médecin, lui-même licencié ès sciences, Ferroud sentit naître tôt, auprès d'une mère qui avait été une très bonne élève de Marmontel, la vocation musicale. Admirablement doué, peut-être eût-il fait une carrière de virtuose si une luxation du poignet, due à un retour de manivelle d'automobile ne l'avait, en 1917, condamné à des ménagements qui ne l'empêchèrent d'ailleurs point de devenir un excellent pianiste. L'organiste de la primatiale Saint-Jean, Edouard Commette, fut son premier maître d'harmonie. Et puis, à Strasbourg où il fut incorporé

au 6[e] régiment d'Infanterie coloniale, il reçut les leçons de Josef-Marie Erb et de Guy Ropartz, appelé quelques mois plus tôt à la direction du Conservatoire. Même fortune lui échoit à son retour dans sa ville natale : Florent Schmitt vient d'y être nommé Directeur du Conservatoire, et bientôt, malgré la différence des âges, le jeune auteur de *Trois pièces pour flûte* et d'une *Sarabande,* rapportées de Strasbourg, et le maître glorieux du *Psaume* et de *La Tragédie de Salomé* sont unis par les liens d'une amitié que les années, en passant vont resserrer encore. A vrai dire, Ferroud qui, à Lyon, est l'élève de G.-M. Witkowski pour la composition, n'est pas celui de Florent Schmitt, mais il est au vrai sens du mot son disciple, et quelques années plus tard, il publiera chez Durand un volume : *Autour de Florent Schmitt*, plein de faits et de vie.

En 1932, Ferroud quitte Lyon, vient à Paris, et se marie. Il a en portefeuille, outre les pièces pour flûte et la *Sarabande,* une suite de quatre croquis pour le piano, *Au Parc Monceau,* qui est une sorte de petite symphonie non point pastorale, mais urbaine, dont le *Chat jouant avec les moineaux* est le premier mouvement, *Le Banc* l'andante, *Nonchalante* le scherzo, et *Bambine* l'allegro final, traversé par l'écho d'une valse venu d'une maison voisine. *Au Parc Monceau* fut orchestré par l'auteur en 1925 et, depuis, très souvent exécuté dans les concerts symphoniques tant en France qu'à l'étranger. *Prélude* et *Forlane,* dédiés à Florent Schmitt, furent composés en 1922. Du même temps datent deux ouvrages bien caractéristiques du talent de Ferroud : *Foules* et *Types. Foules,* qui existe sous la forme d'une partition d'orchestre et d'une transcription pour le piano à quatre mains, est une vaste composition qui participe à la fois de l'allegro initial et du finale d'une symphonie, une pièce point descriptrice, mais évocatrice, où l'on sent vibrer l'âme collective d'une ville, où la musique traduit la pulsation du monstre. Point de développement littéraire; rien qui définisse nettement telle cité plutôt que telle autre; aucune allusion au folklore de tel pays — mais quelque chose de plus large, et d'une vérité générale et humaine. Tout au contraire, *Types* vise à donnër aux silhouettes croquées un caractère bien défini; voici le « Vieux

beau », dont l'épigraphe, empruntée à Molière, se trouve fort spirituellement commentée par une musique pleine d'intentions satiriques. Arnolphe a vieilli, mais Agnès a tant rajeuni qu'elle n'est plus qu'une « gamine charmante ». Le deuxième type est celui de la « Bourgeoise de qualité », et c'est Paul-Jean Toulet qui la définit : « A-t-elle toujours l'air d'une belle armoire en cœur de noyer, pleine de linge et des plus solides parfums? » Un mouvement de valse, un rien gourmé, pincé, un peu trop appuyé, des modulations précieuses, inattendues. Cette bourgeoise cacherait-elle sous ses apparences si « rangées » un tempérament de feu? Et puis voici le *Businessman* — dont l'épigraphe est encore du meilleur Toulet : « L'argent est une troisième main... » Rien en vérité ne convenait mieux à l'homme d'affaires et à la pièce de piano; trois mains ne seraient peut-être pas de trop pour en venir à bout, mais la dédicataire, Mme Hélène Pignari, a cependant prouvé que deux mains habiles y suffisaient.

En 1924, les ballets suédois de Rolf de Maré donnent *Le Porcher,* écrit par Ferroud sur des thèmes scandinaves, et que danse Jean Borlin; en 1925, il publie *A contre-cœur,* recueil de trois mélodies sur des poèmes de Franc-Nohain, Jean Cocteau et René Kerdyk, pièces facétieuses où la plaisanterie musicale illustre, en marge, les calembours du texte littéraire. Deux ans plus tard, ce sont *Cinq poèmes de Toulet* que Ferroud met en musique. Entre Toulet et Ferroud, l'accord est complet. Le raffinement de l'harmonie — et de l'orchestration, où les bois tiennent le rôle essentiel — cette sorte de clair-obscur traversé soudain par le jaillissement d'un trait, cette mélancolie dans l'humour, marquent la parenté du poète et du musicien.

1927 est pour Ferroud une année d'abondance : avec les *Cinq poèmes de Toulet,* il donne en effet sa *Sérénade,* symphonie en miniature, écrite sur le plan de la mozartienne *Nachtmusik,* pour orchestre réduit, — et puis la *Marche,* insérée dans *L'Evantail de Jeanne,* et puis encore un opéra-bouffe, *Chirurgie. L'Eventail de Jeanne* était un ballet, réunissant dix compositeurs et qui, après avoir été dansé pour la première fois chez Mme Jeanne Dubost, fut monté à l'Opéra par M. Jacques Rouché qui, quelques années plus tard, devait

accueillir *Jeunesse*. Quant à *Chirurgie*, c'est, d'après Tchékov, et sur un livret de Denis Roche et André-G. Block, une « farce odontalgique », l'histoire d'un sacristain dont la fluxion dentaire ne guérira qu'après l'avulsion d'une dent saine, précédant l'extraction de la dent cariée par un dentiste d'occasion. La musique est résolument parodique : nous sommes en Russie et ce sont les bateliers de la Volga qui tirent le davier, — mais c'est bien là l'unique allusion au folklore russe dans cette partition débridée, où la percussion tient un rôle de premier plan. De cet opéra-bouffe, Ferroud a tiré une suite d'orchestre qui eut au concert le plus vif succès et vengea l'escamotage au théâtre; elle fut même bissée quand Pierre Monteux la donna à l'Orchestre Symphonique de Paris en février 1930.

Une *Sonatine pour piano*, une *Sonate pour piano et violon* en 1928 — marquent la volonté constructive de leur auteur; l'écriture en est dépouillée, et on lui a reproché d'y laisser voir plus d'intelligence que de sensibilité. A ce grief, répété à propos des *Trois poèmes* de Paul Valéry, publiés l'année suivante (*le Vin perdu, les Pas* et *l'Abeille*), la *Symphonie en la*, exécutée sous la direction de Pierre Monteux le 8 mars 1931, allait répondre. Florent Schmitt, en rendant compte dans son feuilleton du *Temps*, y voyait non seulement le chef-d'œuvre de Ferroud, mais encore le chef-d'œuvre de la jeune école française.

Les ouvrages que Ferroud donna dans la suite n'ont fait que confirmer cette opinion favorable : *Jeunesse*, à l'Opéra en mai 1933, apparut comme une partition d'une rare habileté, et pleine de malice, de puissance aussi, tandis que la *Sonate pour violoncelle et piano*, le *Trio pour anches* (donné en janvier 1934), les *Trois chœurs de femmes* (Triton, janvier 1933), laissaient voir, sous la même habileté et la même concision volontaire, une émotion pudiquement contenue, et qui se montrait plus nettement encore dans les *Trois poèmes de Gœthe*, qui furent chantés pour la première fois, à Berlin même, par Mme Lotte Schoene. Enfin, cet hiver même, au Triton, Ferroud donnait un limpide *Quatuor à cordes*, qui, après un scherzo d'une vivacité charmante, laissait deviner ce que Ferroud s'appliquait jusqu'alors à cacher : une sen-

sibilité profonde, et qui se serait exprimée mieux encore si la mort n'avait clos prématurément la liste déjà longue de ses ouvrages.

Pauvre Ferroud! Il était si plein de vie et d'entrain qu'il semblait être de ceux qu'une grâce du destin met à l'abri des embûches semées sur nos chemins. Il allait, plein de projets et de confiance. Il entraînait la réussite par sa conviction même. Il avait créé cette jeune société *Le Triton* qui a rendu déjà, en trois ou quatre ans, tant de services et si éminents à la jeune musique européenne, qui a fait pénétrer en France les meilleures productions de l'Europe, et, par voie d'échange, ouvert aux musiciens français une audience plus large. Critique musical à *Paris-Soir*, il tenait sa rubrique avec une ponctualité et une conscience dignes de louanges et, si sa plume s'aiguisait parfois terriblement, au moins gardait-il jusque dans la férocité de certains jugements un constant souci des intérêts de l'art. A Salzbourg, où il se rendait chaque saison — et les lecteurs du *Mercure* ont pu lire récemment ses judicieuses réflexions sur la musique en Autriche — il portait la clarté de la parole française à une chaire qui lui était confiée pour des conférences, durant la saison d'été. Rien de ce qui touchait la musique ne lui était étranger. Hélas! cette vie et cette joie de vivre que dégageait sa personne, c'est maintenant dans ses œuvres qu'il les faudra chercher...

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

A. Donnadieu : *La Côte d'Azur, de Saint-Raphaël à la Baie de Nice*, Berger-Levrault, Paris. — Edmond Spalikowski : *La Bouille*, Éditions Maugard, à Rouen.

M. le docteur Donnadieu, conservateur du Musée Archéologique de Fréjus, membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques, vient de faire paraître un fort volume intitulé : *Paysages de Provence,* **La Côte d'Azur,** *de Saint-Raphaël à la baie de Nice.* C'est avec un vif intérêt que l'on suivra l'itinéraire de M. Donnadieu. Qui ne connaît au moins de nom ces endroits dont il nous retrace l'histoire et qu'il sait si bien décrire : Saint-Raphaël, Boulouris, Agay, l'Esterel, De Trayas, la Napoule, Théoule, Cannes, Grasse, les îles de Lérins, de Saint-Honorat, de

Sainte-Marguerite, etc., Juan-les-Pins, Antibes, Cagnes, Vence? Ces régions reçoivent chaque année de nombreux touristes qu'attirent un climat exceptionnel, l'agrément de la vie et la beauté des sites. Ceux que le pays a retenus sont légion. On y compte même beaucoup d'étrangers. Petit à petit, les jolis coins de la côte se sont couverts de villas dont certaines méritent plutôt le nom de palais. Les jardins somptueux sont dignes de ceux des *Mille et une nuits*.

Fréjus qui fut un important établissement romain conserve de cette époque de nombreux vestiges. A Saint-Raphaël, à l'endroit même où se trouve le casino, s'élevait une très importante villa gallo-romaine avec, tout proche, le cimetière des esclaves. Une de ces sépultures a pu être reconstituée et se trouve au musée de Fréjus. Cette maison n'était pas la seule; des fragments d'aqueducs,des emplacements de citernes retrouvés au cours des ans l'indiquent d'une façon certaine. Toutes ces constructions furent sans doute ruinées lors de l'occupation de la Provence par les Sarrazins.

Il est assz difficile de fixer de façon précise les origines de Saint-Raphaël; cependant, un document indiscutable mentionne l'existence du village au XIe siècle. La vieille église, dite des Templiers, avec assez de raison puisqu'elle offre des caractères, des particularités défensives qui étaient bien dans leur manière de construire, est certainement du XIIe, l'abside a été mutilée, les couvertures primitives remplacées par des toits en appentis. Son aspect de forteresse ne s'en dégage pas moins. Elle sert aujourd'hui de dépôt de matériel. Près d'elle, on a rangé une borne milliaire provenant de la voie aurélienne, qu'elle jalonnait aux abords de l'oratoire de la Sainte-Baume dans l'Esterel. Cette route du littoral, ancienne piste ligure aménagée, fut, par la suite, doublée d'une autre voie romaine plus courte traversant le massif forestier. Les voyages en ces contrées n'étaient pas aussi tranquilles que de nos jours; les voyageurs, les diligences aussi, étaient arrêtés par les bandits vivant dans des grottes, comme le fameux Gaspard de Besse, qui utilisait celle du Mont-Vinaigre.

C'est à Saint-Raphaël que débarqua, le 17 Vendémiaire an VIII, le général Bonaparte, rentrant d'Egypte; une pyra-

mide commémore cet événement. C'est encore là qu'il vint s'embarquer pour l'île d'Elbe le 28 avril 1814.

La fortune de la côte est due au chemin de fer reliant Marseille à Nice, qui fut construit de 1861 à 1864, rendant facile l'accès de tout le littoral.

L'Esterel recèle de grands gisements de porphyre, déjà exploités par les Romains. D'importantes carrières permettent encore de se rendre compte de leur façon de procéder. On peut voir à Rome de nombreuses colonnes de *granito-morviglione*, provenant de ces régions.

La Basse-Provence était habitée par les Ligures, petits de taille, mais extrêmement vigoureux. Une de leurs tribus, les Sueltériens, avait pour port principal Agay. Divisés en clans, ils logeaient ordinairement dans des cabanes en pierres sèches. Bien curieux étaient leur camps-refuges; situés sur des hauteurs, ils étaient fermés par des gros murs en pierres entassées sans mortier. En cas de danger, les femmes, les enfants y étaient amenés. Il subsiste des vestiges de ces enceintes en de nombreux endroits; à Castellaz, on a même recueilli des fragments de poteries assez grossières. Le point culminant du cap Roux forme un étroit plateau d'une centaine de mètres de long sur dix de large. On y distingue fort bien les traces d'un de ces refuges. De ce point, la vue est fort belle; la côte déchiquetée, les rochers rouges, la mer magnifiquement bleue, constituent un spectacle inoubliable. Un ensemble de grottes aménagées et de constructions appelé Ermitage de la Sainte-Baume abrita du IVe au XIXe siècle un foyer spirituel renommé. M. Donnadieu nous conduit ensuite à Cannes, mais nous sommes dans l'obligation de le quitter là, en assurant à nos lecteurs que la suite de cet ouvrage bien documenté leur réserve de fort belles pages; il est de plus agrémenté par une abondante illustration.

§

Les Editions Maugart, de Rouen, viennent de faire paraître un livre de Spalikowsky sur *La Bouille, Paradis touristique*. Cette charmante localité, située sur la Seine en aval de Rouen, est reliée avec cette ville par un service de bateaux qui existe depuis les temps anciens. Une bibliographie

importante concerne ce petit bourg, qui s'honore d'avoir abrité de grands personnages, même des rois, puisqu'il paraît que Charles VII, Louis XI, Louis XIII furent ses hôtes. Le cœur de La Bouille fut et demeure la place du Parvis; c'est toujours, le dimanche surtout, un spectacle curieux que d'en suivre l'animation. L'église Sainte-Marie-Madeleine, surmontée d'une élégante flèche de pierre offre à l'intérieur un vaisseau à trois nefs du XVI[e], des statues, divers tableaux dont une Madeleine à laquelle on a donné les traits de la Vallière ou de madame de Maintenon. Les marchés et foires de La Bouille étaient célèbres. Au XIII[e] siècle, son port était actif, mais sa population décroît sans cesse : 1.000 habitants au moyen âge, — 960 en 1793, — 867 en 1806, — 450 en 1935. Si les rues ne sont pas nombreuses, elles sont de qualité et montrent aux visiteurs des maisons pittoresques à souhait. Quelques venelles étroites et sombres évoquent véritablement l'époque moyenâgeuse. Dans un logis couvert de lierre, situé sur le quai, est né le romancier Hector Malot. L'auteur nous décrit encore plusieurs demeures pleines d'agréments. Son livre convaincant incitera certainement à faire une visite à cette si délicieuse bourgade.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un « collaborateur » de Flaubert. Pour préparer *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert, comme on sait, s'imposa la lecture de plus de quinze cents ouvrages. Cet immense dépouillement de livres de toute nature ne constituait toutefois qu'une part de sa documentation. On sait déjà par sa correspondance publiée, — on saura mieux encore dans quelques semaines, quand nous aurons mis en lumière ses lettres inédites à Edmond Laporte, le confident de ses dernières années (1), — qu'il s'entoura en outre des conseils de maints spécialistes,

(1) Ont successivement signalé le rôle d'Edmond Laporte M. Lucien Descaves (*Le Journal*, 17 juin 1906; *Le Figaro*, 14 janvier 1907), MM. René Descharmes et René Dumesnil dans *Autour de Flaubert* (2 vol., *Mercure de France*, tome II, chap. X), moi-même enfin dans *Les ennuis d'argent de Gustave Flaubert* (*Mercure de France*, 1[er] novembre 1934). Dans un essai qui précédera les quelque cent quatre-vingts lettres de Flaubert à Laporte, on fera l'histoire détaillée de cette grande amitié et l'on dira pourquoi cette importante correspondance est restée inédite jusqu'à l'heure du domaine public.

les sollicitant inlassablement jusqu'à en obtenir les précisions nécessaires. Cela n'allait pas toujours sans mal, et l'une des dernières déconvenues du maître de Croisset fut de trouver les techniciens si peu prompts à saisir ce qu'il leur demandait:

« Croirais-tu que, depuis huit jours, je n'ai pu faire comprendre, même à G. Pouchet (2), ce que je désire comme botanique! *écrivait-il à sa nièce le 27 mars 1880...* Ainsi, pour un passage de six lignes, j'ai lu trois volumes, conféré pendant deux heures, et écrit trois lettres! Vraiment! quelles drôles de cervelles que celles des savants, pour ne pas distinguer une idée accessoire d'une idée principale!!! Tout cela, faute d'habitude littéraire et *philosophique.* J'en suis stupéfait! Je t'assure que ce cas est drôle; je te l'expliquerai... »

Flaubert, quelques années auparavant, avait eu plus de chance avec le «collaborateur» qui va faire l'objet de cette note, — car c'est ainsi que Flaubert aimait à nommer, lorsqu'il en était satisfait, ceux qui lui fournissaient des renseignements pour ses livres.

§

Après l'incendie de leurs meules de blé et le fiasco de leur expérience agricole, Bouvard et Pécuchet, on s'en souvient, se tournent vers l'arboriculture, envisagée « non pour le plaisir, mais comme spéculation ». Qui fournirait à Flaubert les détails nécessaires sur cette nouvelle marotte des deux amis? L'écrivain ne possédait aucun arboriculteur parmi ses relations, mais le « bon Laporte » en connaissait un: le docteur Devouges, un praticien retiré à Corbeil et qui, pour occuper les loisirs de sa retraite, s'adonnait à l'art des jardins.

Edmond Laporte écrivit donc à son ami, lui exposa le plan général de Flaubert, le caractère des deux héros du livre, et le pria de rédiger quelques notes sur la façon dont les profanes peuvent s'initier à l'arboriculture.

C'est la réponse du docteur Devouges que nous avons la bonne fortune de publier ici pour la première fois, grâce à l'obligeance de M. Bernard Laporte, fils de l'ami de Flaubert. Outre la valeur qu'elle possède en soi comme document « hu-

(2) Georges Pouchet, le biologiste, ami de longue date de Flaubert.

main », elle présente pour l'étude des méthodes de travail du grand écrivain un intérêt considérable, en ce qu'elle nous permet de saisir sur le vif sa fidélité à l'objet. Chaque fois qu'il y aura lieu, nous mettrons en regard du texte Devouges le texte définitif de Flaubert. On verra tout ensemble comme le second respecte le premier et comme il y ajoute :

Corbeil, le 24 octobre 1874.

Mon cher ami,

Il me semble que lorsque Flaubert t'a communiqué son projet de roman de mœurs, tu lui as dit : j'ai ton type, une vieille brute de mes amis qui, après avoir taillé à tort et à travers bras et jambes, taille maintenant à tort et à travers rameaux et coursons. Pourquoi ne mènes-tu pas ton projet jusqu'au bout et ne proposes-tu pas à Flaubert de prendre son personnage sur le vif, en le lui montrant, c'est-à-dire, si cela était possible, en amenant Flaubert à Corbeil avec toi : je ne sais pas si tu es avec lui dans des termes qui te permettent de lui faire cette proposition, mais je t'affirme que cela me serait on ne peut plus agréable. Voilà, je crois, une invitation en règle; cela ne m'empêcherait pas de vous donner par écrit tous les renseignements que ma propre expérience m'a fournis, car j'avoue à ma honte que j'ai commis pas mal de boulettes en arboriculture, et quiconque aborde cette science, ou cet art, comme tu voudras, en commet toujours pas mal, soit-il une brute ou un homme à peu près intelligent, comme a la prétention de l'être ton bon vieux, car il y a là, comme en tout, un apprentissage à faire. Je te propose, dans plusieurs lettres consécutives, plutôt que dans un mémoire en règle, de te dire par où j'ai passé, en y ajoutant ce qu'aurait pu y ajouter un plus bête que moi. Ce sera à l'artiste à faire la part de l'un et de l'autre.

Le premier soin d'un bon bourgeois qui s'improvise arboriculteur, c'est de se faire membre de toutes les sociétés d'arboriculture qu'il connaît (3).

Il achète ensuite tous les livres qui ont été publiés sur l'arboriculture, il les range bien en vue, au premier plan de sa bibliothèque; et il est Arboriculteur. Gare aux arbres. — Après avoir passé deux ou trois

BOUVARD ET PECUCHET

Il [*Pécuchet*] *monta tellement l'imagination de Bouvard que, tout de suite, ils cherchèrent dans leurs livres une nomenclature de plants à acheter*... (P. 49, éd. Fasquelle.)

(3) Indication négligée par Flaubert.

ıois à dépouiller ses traités élé-
ıentaires ou perfectionnés, et
es bulletins des différentes so-
iétés dont il a l'honneur d'être
ıembre, il veut appliquer toutes
es connaissances à la fois;

ueile que soit la saison, il
aut, bon gré, mal gré, qu'il
ılante, qu'il taille et qu'il
reffe; il doit conduire les
ırbres, il n'entend pas que les
ırbres le conduisent.

Quelquefois Pécuchet tirait de sa poche son manuel; et il étudiait un paragraphe, debout, avec sa bêche auprès de lui, dans la position du jardinier qui décorait le frontispice du livre. Cette ressemblance le flatta même beaucoup. Il en conçut plus d'estime pour l'auteur. (P. 51.)

. . . .

« Bouvard tâcha de conduire les abricotiers; ils se révoltèrent. Il rabattit leurs troncs à ras du sol; aucun ne repoussa. Les cerisiers, auxquels il avait fait des entailles, produisirent de la gomme » (pp. 50-51).

Il les soignera ces malheureux arbres, il les soignera trop, et 'est là, suivant moi, pour parler un instant sérieusement, le mal, e vice de l'arboriculture actuelle; sans consulter les goûts de ses sujets, on veut les faire beaux et réguliers de tout point; si cela eur déplaît, tant pis, qu'ils crèvent! et malheureusement il ne manque pas d'auteurs réputés très sérieux qui vous poussent dans cette voie; juge les effets désastreux qu'ils peuvent produire lorsque leurs ouvrages tombent dans les mains de demi-imbéciles qui les comprennent et, à plus forte raison, de parfaits imbéciles incapables de les comprendre.

Tu connaissais le malheureux petit enfant que nous avons eu la douleur de perdre il y a un an; le pauvre petit nous a bien fait rire un jour, tout en me donnant un enseignement dont j'ai profité. Il avait planté un marron, et, dans son impatience de le voir marronnier, il le découvrait tous les jours, et venait tristement m'annoncer qu'il ne poussait pas; un jour enfin, malgré ses soins assidus, le pauvre marron fit pointer sa petite radicule blanche; mais ce jour-là, le pauvre petit vint triomphalement m'annoncer qu'il avait découvert qu'il y avait dessus un petit ver qui le rongeait, et, bien entendu, il l'avait arraché; tu vois d'ici ce qu'a dû devenir le futur marronnier. Eh bien, mon cher, c'est un peu, et même beaucoup, le fond de l'histoire des débutants en arboriculture; en soignant trop ses malheureux arbres, on les embête, et ils vous pètent dans la main. Combien de fois ton illustre ami n'a-t-il pas été tenté de tirer un peu sur les bourgeons

qui ne lui paraissaient pas s'allonger assez vite; combien de belles et bonnes branches n'a-t-il pas fait crever, en les courbant, en les couchant trop vite, malgré les conseils de son vieux jardinier, beaucoup moins fort que lui en théorie.

BOUVARD ET PECUCHET

Le printemps venu, Pécuchet se mit à la taille des poiriers. Il n'abattit pas les flèches, respecta les lambourdes, et, s'obstinant à vouloir coucher d'équerre les duchesses qui devaient former les cordons unilatéraux, il les cassait ou les arrachait invariablement. (P. 50.)

Mais je m'aperçois que je me mets un peu à la place de Monsieur Flaubert, et que je me lance dans des généralités quand tu m'as demandé de la pratique. Dans une prochaine lettre, j'aborderai mon sujet, non pas par les cornes mais par les racines, c'est-à-dire que je te dirai les écueils que j'ai trouvés, les déboires que j'ai subis dans la *plantation des arbres;* et nous verrons après.

Un dernier mot :

L'arboriculteur modèle en question, après s'être bien préparé lui-même prépare son terrain, et pour cela il fait appel à tous les corps de métiers, serrurier pour les tuteurs, quincailler pour les fils de fer et les raidisseurs, maçon pour les scellements, et treillageur pour les treillages; son terrain, bardé de fer et de bois découpés, représente un superbe jardin fruitier, avant qu'il y ait un arbre dedans, et quand ces malheureux arbres viendront, on ne leur demandera pas leur avis sur la forme qui leur convient, on leur imposera la forme exigée par les tuteurs, treillages, tendeurs, raidisseurs etc., et s'ils ne veulent pas qu'ils crèvent!

BOUVARD ET PECUCHET

Ils avaient fait venir un serrurier pour les tuteurs, un quincaillier pour les raidisseurs, un charpentier pour les supports. Les formes des arbres étaient d'avance dessinées. Des morceaux de lattes sur les murs figuraient les candélabres. Deux poteaux à chaque bou[t] des plates-bandes guindaien[t] horizontalement les fils de fer et dans le verger, des cerceau[x] indiquaient la structure de[s] vases, des baguettes en côn[e] celle de pyramides, si bie[n] qu'en arrivant chez eux, o[n] croyait voir les pièces de quel[-] que machine inconnue ou l[a] carcasse d'un feu d'artifice. (P[.] 49-50.)

En voilà assez pour aujourd'hui. Quand tu seras prêt, écris[-] moi quelques jours à l'avance pour que je puisse faire mettr[e]

deux ou trois lapins dans mon bois, et si tu peux amène mon peintre.

Nos bonnes amitiés à ces dames, et pour toi une bonne poignée de mains.

D[r] DEVOUGES.

De ces copieux et utiles renseignements, Flaubert exprima aussitôt sa satisfaction :

Merci, mon cher vieux, *mandait-il à Laporte le 27 octobre*, les notes du Docteur sont excellentes. J'en demande beaucoup dans ce genre-là. Donc j'attends la suite avec soif.

«La suite » vint sans tarder, aussi abondante et aussi heureuse sous la forme de quatre nouvelles lettres accompagnées de croquis, et datées des 28 et 30 octobre, 16 novembre et 7 décembre 1874. Malheureusement, si Flaubert rendit à Laporte le premier des envois du docteur Devouges, celui que nous publions ici (« *Je vous rendrai la lettre de Devouges, qui est un bel autographe* »), il conserva les autres par devers lui. On en trouve la trace dans le catalogue de la première vente de la succession Franklin-Grout, qui eut lieu à Antibes, villa Tanit, les 28, 29 et 30 avril 1931 (4). Les quatre dernières lettres du docteur Devouges font partie d'un dossier vendu sous le numéro 84 et dont j'ignore malheureusement l'acquéreur. Tout ce qu'on sait de ces quatre lettres, c'est la satisfaction qu'elles causèrent à Flaubert, satisfaction exprimée en plusieurs endroits des lettres à Edmond Laporte. De la mi-novembre :

Re-merci, mon cher vieux. pour les re-notes. Je crois que j'en avais assez quant aux arbres. Il m'en faudrait quelques-unes sur les fleurs !

Et de la fin du même mois :

Votre ami de Vouges (?) (5) est bien aimable décidément. Quant à lui écrire, que voulez-vous que je lui dise? Si vous croyez qu'un billet de votre serviteur lui fera plaisir, dites-le moi. Je ne sais sur quel ton lui parler. En tous cas, lors de votre prochain voyage à Paris, faites-moi faire sa connaissance.

(4) Me Léon Martelly, notaire, MM. René Morot et Louis Laffitte, experts.

(5) Le point d'interrogation que pose Flaubert est justifié : *Devouges* s'écrit en effet en un seul mot.

Flaubert écrivit-il au complaisant docteur? Le rencontra-t-il à Paris sous les auspices de Laporte? Nous n'en savons présentement rien. S'il y eut une lettre du maître de Croisset à l'amateur des jardins de Corbeil, elle se retrouvera peut-être un jour, tout de même que les quatre envois de celui-ci qui nous manquent. Ainsi pourrons-nous savoir d'une manière complète ce que Bouvard et Pécuchet arboriculteurs doivent au charmant docteur Devouges, « collaborateur » de Flaubert.

FRANCIS AMBRIÈRE.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les massacres de Septembre. — L'important ouvrage que M. Caron a consacré récemment aux massacres de Septembre est sans aucun doute, avec l'*Histoire de la Commune du Dix Août* de M. Braesch, le recueil de documents le plus considérable et le plus complet qui ait été publié sur la Révolution. On ne saurait trop louer l'auteur de s'être dégagé méthodiquement de toute espèce de solution à priori, pour se cantonner dans l'analyse critique des textes. Trop souvent, les historiens, dirigés par le souci d'offrir au lecteur une explication élégante et nouvelle, s'attachent à une idée ou une conception antérieure à leurs recherches, ce qui est évidemment une détestable méthode, même quand cette conception n'est pas dominée par des préoccupations d'ordre politique ou religieux.

Dans ce drame obscur et douloureux des massacres de Septembre 1792, des difficultés d'ordre intrinsèque s'ajoutent à toutes celles qui rendent si malaisées les recherches sur la période révolutionnaire. Ce sont d'abord les incendies de l'Hôtel de Ville et du Greffe de la Cour d'Appel pendant la Commune, qui nous ont privés d'une source précieuse de documents; force nous est de nous en tenir à ceux qui ont été reproduits dans leurs ouvrages par Cassagnac et Mortimer-Ternaux, écrivains consciencieux, mais non dégagés de parti pris. Ensuite, les mémoires des survivants, qui pourraient passer à première vue pour des documents de première ordre, sont bien moins édifiants qu'on ne pourrait le croire, parce que leurs auteurs étaient en prison au

moment où les événements s'accomplissaient; ils ne surent rien de ce qui se passait au dehors, et plus tard, quand ils furent mis en liberté, ils acceptèrent de confiance tout ce qu'on voulait bien leur raconter. On s'explique aisément que des gens qui avaient vécu de telles heures d'angoisse fussent d'assez médiocres historiens et qu'ils n'eussent qu'une reconnaissance assez modérée à l'égard des bourreaux qui les avaient épargnés. Que l'on observe en outre que ces souvenirs et ces mémoires, qui eurent en librairie un succès considérable, parurent à une époque où l'opinion était passablement surexcitée contre les fureurs jacobines, on s'expliquera aisément que, non seulement leurs auteurs aient manqué d'impartialité, mais encore qu'ils aient souvent cédé au désir de donner comme des souvenirs personnels les racontars de gens qui étaient restés prudemment chez eux pendant la période de fièvre.

Dans ces conditions, on comprendra que les ouvrages de l'abbé Sicard de Jourgniac de Saint-Méard et de Maton de la Varenne, par exemple, s'ils ont une valeur documentaire indiscutable, ne comportent pas moins un filtrage sévère des textes.

Sur les faits eux-mêmes, nous sommes à peu près aussi renseignés que sur tel autre épisode révolutionnaire, le 14 Juillet, le 10 Août ou le 9 Thermidor par exemple; mais, quand il s'agit de remonter des effets aux causes et de savoir comment les exécutions furent possibles, qui les organisa ou les facilita, si elles furent préméditées ou si elles éclatèrent avec la spontanéité d'un incendie, alors les thèses s'affrontent et de cette discussion on ne peut pas dire qu'à ce jour ait jailli la lumière.

Cette journée du 2 septembre commença par une matinée tiède, douce. Quelques Jacobins à l'âme sensible profitèrent de ce beau dimanche pour aller respirer l'air des champs, mais chez plusieurs cette sortie n'était pas inspirée par le seul amour de la nature; il y avait de l'orage dans l'air. Dès la première heure, le bruit se répandit dans la capitale que Longwy avait succombé et que Verdun ne pouvait résister longtemps. C'était la marche des ennemis sur Paris. La Municipalité — on disait alors la Commune — fit tirer le canon

d'alarme et sonner le tocsin, afin d'appeler les citoyens aux armes.

Depuis plusieurs jours, des bruits sinistres couraient dans Paris : « Les aristocrates n'attendaient que le moment où les Parisiens auraient volé à la frontière pour ouvrir les prisons, en faire sortir tous les défenseurs du Tyran, et ensuite, les Républicains n'étant plus en nombre pour se défendre, on massacrerait leurs femmes et leurs enfants. Ce serait une Saint-Barthélemy des patriotes. »

La formule fit fortune. Le peuple se laisse guider par des mots plutôt que par des raisonnements. Le raisonnement exige un effort de l'esprit, il est parfois décevant; la formule au contraire se suffit à elle-même, elle est d'autant plus claire qu'elle est plus simple, et plus elle est simple, mieux elle explique ce que l'âme ingénue des foules ne comprend pas ou comprend mal.

A première vue, ces craintes paraissaient assez chimériques, car pour tenir en respect les prisonniers, fussent-ils 8.000 comme on le croyait alors, quelques bonnes clefs et une centaine de gardiens vigilants auraient suffi; mais M. Caron observe justement qu'il s'agissait bien moins de se défendre contre les hôtes des prisons que contre les royalistes demeurés en liberté, dont le nombre était considérable, et il n'est pas douteux que, si les armées révolutionnaires avaient été battues comme s'y attendaient les partisans de l'ancien régime, ils n'auraient pas attendu l'entrée des ennemis pour prendre une sanglante revanche de la journée du 10 Août.

Ainsi, dans une certaine mesure, les angoisses des patriotes pouvaient se justifier, mais ne l'eussent-elles pas été que, dans l'atmosphère de trouble où vivait la capitale, le cri de trahison suffisait à faire sortir les pavés des rues.

On sait que les tueries commencèrent par le massacre des prisonniers que l'on transportait en fiacre de la Mairie à l'Abbaye. Lorsque les six voitures arrivèrent à l'Abbaye, la plupart des malheureux avaient déjà été massacrés à coups de sabres et de piques par une foule en délire. Les massacreurs naturellement ne se tinrent pas pour satisfaits, ils se firent ouvrir les prisons et remettre les livres d'écrou. Aucune tentative de résistance ne leur fut opposée. Les mêmes exé-

cutions sommaires furent accomplies dans presque toutes les prisons de Paris : aux Carmes où, avec l'évêque d'Arles, furent massacrés 300 prêtres; à la Force où périt Mme de Lamballe et où Mme de Tourzel et sa fille furent épargnées; à la Conciergerie où il n'y avait que des prisonniers de droit commun; à la Salpêtrière où périrent 200 femmes qui n'avaient probablement pas une idée très exacte jusqu'à ce jour des bienfaits de la Révolution; à Bicêtre où la fureur des assassins n'épargna pas les enfants; aux Bernardin, au Châtelet. Cette sinistre besogne fut continuée les 3, 4 et 5 septembre sans que ni la Commune, ni l'Assemblée Nationale aient rien tenté de sérieux pour y mettre fin, et c'est là surtout qu'est la vraie responsabilité des pouvoirs élus dans l'affaire.

Il est difficile de savoir si les mêmes hommes dirigeaient les opérations dans les diverses prisons, s'il y avait un mot d'ordre commun; ce qui est certain, c'est que la manière de procéder fut à peu de chose près la même partout. Pétion, qui a assisté aux opérations de l'Abbaye, a fait un récit dont on ne peut suspecter la sincérité.

Je vois des hommes tranquillement assis devant une table, des registres d'écrou ouverts devant eux, faisant l'appel des prisonniers, une douzaine de bourreaux couverts de sang exécutant les jugements avec impatience, gardant le plus morne silence aux arrêts de mort, jetant des cris de joie aux arrêts d'absolution. Les hommes qui jugeaient et les hommes qui exécutaient avaient la même sécurité que si la Loi les eût appelés à remplir ces fonctions. Ils me vantaient leur justice, leur attention à distinguer les innocents des coupables, les services qu'ils avaient rendus. Ils me demandaient, pourrait-on le croire, d'être payés du temps qu'ils avaient passé. J'étais littéralement confondu.

Partout le procédé des massacreurs fut le même : un simulacre de jugement, des juges improvisés sans autre autorité que leur audace. Les prisonniers de droit commun étaient pour la plupart relâchés aux cris de : « Vive la Nation », sauf ceux qui étaient accusés d'avoir fabriqué de faux assignats, car ceux-ci passaient moins pour des malfaiteurs que pour des conspirateurs qui voulaient réduire par la faim les patriotes. Au contraire, les prêtres insermentés et les aris-

tocrates, les Suisses soupçonnés d'avoir combattu le peuple au 10 Août, étaient impitoyablement envoyés à la mort sous la formule : « *Elargissez monsieur!* » ou : « *A la Force!* »

La première question qui se pose est celle de l'importance des massacres; il n'est pas étonnant que le nombre des victimes ait tout d'abord été largement amplifié.

Les écrivains royalistes comme Peltier parlaient de 8.000 victimes. Certains estimaient le chiffre insuffisant. De l'examen des livres d'écrou il résulte qu'on peut évaluer à 1.600 le nombre des détenus; beaucoup étaient des prévenus de droit commun, incarcérés avant le 10 Août. Les exécutions auraient fait en gros 800 victimes, ce qui est un chiffre respectable, mais hors de proportion avec les affirmations des auteurs.

Il est infiniment plus difficile de se prononcer sur la responsabilité des massacres. D'après une théorie aujourd'hui à peu près abandonnée, ils auraient été l'effet d'un mouvement populaire, une vague de fond soulevée par la peur et la haine des aristocrates.

Cette explication est difficile à concilier avec la constatation que l'opération n'eut pas l'apparence d'une émeute. Partout elle fut limitée au théâtre des exécutions et ne dépassa pas un cercle très étroit. Elle s'accomplit pour ainsi dire dans le silence et le mystère; elle fut localisée. Louis Blanc relève que, d'après Maton de Varenne et Roch Marcandeau, des gardes nationaux faisaient l'exercice au Luxembourg à deux cents pas de la prison des Carmes pendant qu'on y massacrait les prêtres.

Sergent, dans une de ces notes qu'il griffonnait sur les livres d'un cabinet de lecture à Nice, a écrit en marge d'une page des Mémoires de Lombard de Langres :

Le massacre des Carmes était presque terminé avant la fin du jour, et le jardin du Luxembourg, dont une des portes principales était en face, se trouvait rempli de promeneurs qui ignoraient ce qui se passait à quelques toises. Deux Dames qui y étaient restées jusqu'à la nuit avec leurs enfants me soutinrent chez elles, une heure après, qu'on m'en avait imposé et elles en appelaient en preuve la tranquillité des deux ou trois cents promeneurs qui étaient dans la grande allée.

Enfin les massacreurs n'étaient point si sûrs de la complicité de la population, puisqu'ils demandèrent une garde. Cela résulte de la déposition de Pétion et aussi d'une note de Sergent, qu'on considéra et que beaucoup considèrent encore comme l'un des instigateurs des massacres; il écrit en marge d'un exemplaire des Mémoires de Garat ayant appartenu à M. Armand Bégis, aujourd'hui en notre possession :

Les massacreurs de l'Abbaye demandèrent une garde pour les protéger dans leur horrible besogne et elle leur fut accordée.

Il serait séduisant de penser que les massacres masquaient une pensée politique d'une tournure assez jacobine. Les hommes qui avaient fait le 10 Août, voyant l'Europe se dresser contre eux, auraient résolu de mettre, selon un propos que Danton aurait tenu au duc de Chartres, un fleuve de sang entre Paris et les émigrés, mais la conversation entre le farouche tribun et le futur roi Louis-Philippe demeure conjecturale. Au surplus, le rôle de Danton dans l'affaire paraît avoir été singulièrement exagéré. On en peut dire autant de Robespierre, Marat, Camille Desmoulins, Pétion, de tous les hommes politiques qui ont, au cours des débats à la Convention et plus tard devant le tribunal de l'Histoire, porté le poids de la même accusation.

M. Braesch, dans son *Histoire de la Commune,* a élevé un violent réquisitoire contre Panis et Sergent. Si, en tant que membres du Comité de Surveillance, leur responsabilité morale est indéniable, leur complicité matérielle n'a pu être établie. De même pour Billaud-Varenne, que M. Walter désigne comme l'auteur le plus vraisemblable de l'entreprise.

M. Caron étudie chacune de ces hypothèses, et il montre combien les charges relevées contre la plupart des accusés sont artificielles. En définitive, ce que l'on peut tenir pour vraisemblable, c'est que les massacres furent le fait de quelques exaltés que l'opération du 10 Août avait mis en goût pour les solutions expéditives. Les massacres de Septembre ne furent pas l'œuvre d'un homme, ils ne furent pas l'œuvre d'un parti, pas même peut-être d'un groupe ou d'une secte, mais l'aboutissement d'un état de fièvre créé par la propa-

gande révolutionnaire, entretenu par les orateurs et les écrivains populaires et exaspéré par l'insolent manifeste de Brunswick, poussé jusqu'au délire par l'approche de l'ennemi.

Les exécutants n'étaient pas très nombreux, dans la plupart des cas du moins; ils étaient escortés par une foule qui, sans doute, suivait avec sympathie leurs opérations et ne manquait pas d'acclamer les prisonniers que leurs juges mettaient en liberté, ce qui révèle chez ce public singulier un incontestable désir de justice. Il n'est pas téméraire de penser que ces spectateurs se seraient tournés contre les troupes si elles avaient tenté un mouvement d'intervention. Au surplus, ces mêmes troupes, composées de gardes nationaux qui pour la plupart avaient donné l'assaut aux Tuileries, auraient-elles marché si on les avait dirigées sur les prisons, et, au lieu de tirer sur les massacreurs, ne les auraient-elles pas secondés dans leur farouche besogne?...

Comme l'observe judicieusement M. Caron, il n'y avait alors aucune organisation capable de prendre des mesures propres à contenir la foule, rien de semblable à ce qu'est de nos jours l'état de siège. C'est seulement avec le Comité de Salut Public que la Révolution tente de s'organiser, et encore devra-t-elle toujours compter avec les passions populaires, car il n'y a pas de révolution qui puisse durer si elle n'est pas l'expression de l'âme flottante et passionnée des foules.

Sergent, dans une note reproduite par Noël Parfait, a décrit le désordre et l'anarchie qui régnaient à la Commune, le désarroi de tous les services et l'impuissance où se trouvaient les officiers municipaux de se faire obéir.

Que quelques politiciens aient profité de ce désarroi et de cette impuissance pour encourager ce qu'ils ne pouvaient empêcher et en tirer au surplus un surcroît de popularité, c'est d'autant moins contestable que les élections à la Convention étaient proches et que la plupart des officiers municipaux qui avaient dans leurs attributions le maintien de l'ordre étaient candidats et furent en effet élus. Marat, Robespierre, Sergent, Panis, Tallien, sur qui pèsent de graves soupçons de complicité plus ou moins active, furent en effet envoyés à la Convention par les électeurs parisiens.

Plus tard, quand les victoires de Jemmapes et de Valmy

eurent renversé la situation militaire; quand, la capitale n'étant plus menacée, les anciens officiers municipaux furent élus à la Convention, les sentiments de beaucoup de jacobins arrivés changèrent et ils découvrirent que l'opération des prisons avait été une atroce boucherie. Mais les officiers municipaux dont l'autorité se bornait à haranguer le peuple ne pouvaient pas oublier les angoisses et les émotions qu'ils avaient vécues en ces heures troubles et, tout en blâmant les massacres, ils ne se résignaient pas à les désavouer.

« Je pense, disait Pétion dans un discours écrit qui ne fut jamais prononcé, que ces crimes n'eussent pas eu le même cours, si tous ceux qui avaient eu le pouvoir et la force les eussent vus avec horreur; mais je dois le dire, parce que c'est la vérité, plusieurs de ces hommes publics croyaient que ces journées désastreuses et déshonorantes étaient nécessaires. »

Collot d'Herbois exprimait la même idée avec plus de force à la tribune de la Convention : « Sans cette journée, la Révolution ne se serait jamais accomplie. Le canon d'alarme qui disait aux citoyens de voler à la frontière ne leur disait pas d'abandonner leurs femmes et leurs enfants à la merci des conspirateurs ».

Bazire, l'ami de Danton, qui devait le suivre à la guillotine, n'était pas moins catégorique : « Le 2, le bruit se répand qu'on égorge dans les prisons, et l'on se demande si de tels ennemis de la liberté, qui depuis quatre ans ont appelé sur la Patrie le fléau de la famine, de la guerre et des dissensions intestines, méritent qu'on aille exposer sa vie pour les défendre et si l'on doit fusiller pour eux les frères égarés par un faux zèle, aigris par de longues souffrances, s'il serait prudent de conserver des hommes aussi dangereux lorsque l'ennemi avance ».

Enfin, c'était aussi, observe M. Caron, et le témoignage a sa valeur, le sentiment de Napoléon. On lit dans le *Memorial :*

Les Prussiens entraient; avant de courir à eux on a voulu faire main basse sur tous leurs auxiliaires dans Paris. Peut-être cet événement influa-t-il dans le temps sur le salut de la France et, si l'on eût agi de même en 1814, sans doute eût-on évité l'invasion...

Qu'on réfléchisse au miracle que fut l'arrêt de l'ennemi à Valmy et à Jemmapes; qu'on se représente ce qu'aurait été la réaction royaliste si les armées allemandes étaient entrées à Paris, et l'on comprendra aisément que les hommes qui vécurent pendant ces jours tragiques une telle incertitude savaient très bien à quoi ils s'exposaient, aussi bien le 10 Août que le 2 Septembre.

Garat, qui était assez bien renseigné puisqu'il succéda à Danton au ministère de la Justice, écrit dans son mémoire justificatif :

On nie que les massacres du 2 Septembre aient été une suite de l'insurrection du 10 Août et on ne voit pas qu'en croyant justifier l'insurrection, qui n'a pas besoin de cette justification, on couvre d'un opprobe ineffaçable tout ce qui existait alors de Français dans Paris, la nation française qui n'a pas encore fait punir ces forfaits inouïs, qui n'a pas encore demandé avec la punition des auteurs des massacres celle des magistrats lâches et des lâches législateurs qui ne coururent pas tous aux lieux des massacres pour les empêcher ou pour être massacrés les premiers.

En vain Sergent note-t-il en marge de cette observation :

Non, ce n'est pas le 10 Août qui a fait le 2 Septembre, c'est l'invasion! c'est le canon d'alarme!

Dans le fond de sa pensée il est d'accord avec Garat : le mouvement du 2 Septembre, c'était la préface de l'exode aux frontières, c'était un acte de sûreté intérieure, mais c'était une opération encore plus militaire que civile, destinée à couvrir les derrières de l'armée qui allait quitter Paris. Telle était la pensée à ce moment-là, non seulement de ceux qui *travaillaient* dans les prisons, mais encore des élus du Peuple qui, à la Commune comme à l'Assemblée, les laissèrent *travailler* et parfois même les encouragèrent.

Journées d'ivresse patriotique et de délire criminel, ces sombres journées portent l'empreinte révolutionnaire, et c'est à leur occasion que l'on peut appliquer historiquement la théorie du bloc, en ce sens que la Révolution est un tout qu'il faut absoudre ou condamner dans son ensemble. S'efforcer de distinguer les actes héroïques et les crimes, les bons patriotes et les buveurs de sang, distribuer la louange aux uns, le blâme aux autres, est œuvre aussi vaine que de

prier les Dieux d'écarter de nous les mauvais présages. Quand un peuple est livré à ses instincts, à ses passions et aussi à ses espoirs, on ne peut prévoir ni où il s'arrêtera, ni qui l'arrêtera. Ce sont ces excès mêmes qui en la circonstance sont la mesure et la limite de son pouvoir, comme l'ordre est souvent la limite et la conséquence du désordre.

Au surplus, discuter si la Révolution fut en soi bonne ou mauvaise, si elle aurait pu être évitée, si elle aurait pu prendre un autre cours, c'est un admirable sujet à développements oratoires, mais rien de plus. La Révolution est un fait historique et, comme tous les faits, elle est la conséquence d'un ensemble de circonstances, elle a été *un effet* avant d'être *une cause*. On dit que les Français savent faire des révolutions, mais qu'ils sont incapables d'accomplir des réformes. Nous nous en apercevons tous les jours.

Il est possible d'imaginer, comme s'y est diverti Taine, une monarchie où Louis XVI roi aurait eu Mirabeau et Talleyrand pour ministres et Bonaparte comme maréchal de ses armées. C'est un jeu de l'esprit, rien de plus. Il est impossible de savoir ce qu'eussent été ces hommes exceptionnels si les événements exceptionnels ne les avaient pas placés en quelque sorte hors de leur destin.

Un fait historique est, à tout prendre, un aspect de l'univers qui nous entoure et nous domine. L'astronomie nous révèle qu'une perturbation dans le cours d'une planète entraîne un changement dans les orbites de toutes les autres.

Est-il possible de concevoir ce qu'aurait été le cours de notre histoire si, par exemple, un parti constitutionnel avait pu l'emporter sur les partis plus avancés? Réfléchit-on que la plupart des Français illustres qui ont marqué l'empreinte de leur génie sur la physionomie du XIX[e] siècle ne seraient pas nés sans la Révolution? Balzac, Hugo et Delacroix, pour ne citer que les plus grands, ont dû leur naissance à des rencontres qui ne se seraient pas produites sans la Révolution. Il est vraisemblable que l'observation serait également vraie pour la plupart, sinon pour tous les Français actuellement vivants, car des événements aussi importants que ceux qui marquèrent la Révolution et l'Empire brouillent les destinées de tous les humains, même les plus obscurs. Donc, à quoi sert-il de dis-

cuter si la Révolution a été un bien ou un mal, puisque, si elle n'avait pas été, ce sont d'autres hommes dont nous ignorons le visage qui auraient pris notre place. Si Pangloss s'illusionnait sans doute en pensant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, du moins peut-on tenir pour certain que l'univers qui nous entoure avec son mélange de bien et de mal, de plaisirs et de douleurs, de grandeur et de faiblesse, est le seul dans lequel notre place ait été marquée. Ceci doit nous rendre indulgents pour le passé comme pour le présent et nous rappeler au surplus que l'historien comme le naturaliste doit étudier les événements, les analyser, les déduire les uns des autres sans jamais s'émouvoir, ni s'indigner.

BERNARD BARBERY.

LETTRES ANGLAISES

Vincent O'Sullivan : *Aspects of Wilde*, Constable. — W. B. Yeats : *Dramatis Personae*, Macmillan. — Emile B. d'Erlanger : Traduction des *Sonnets de la Portugaise*, d'E. B. Browning, D. Verte. — Arnold Bennett : *Letters to his Nephew*, Heinemann. — *What is a Book?* Stanley Unwin. — H. W. Garrod : *The Study of Poetry*, Milford. — Maria Steuart : *Wild Honey*, Moray Press. — André Chevrillon : *Kipling*, Plon. — H. W. Horwill : *A Dictionary of Modern American Usage*, Milford. — Edward Ernest Sikes : *Lucretius, Poet and Philosopher*, Cambridge University Press. — Arnold D. McNair : *Collective Security*, Cambridge University Press. — *Cambridge Modern History*, Cambridge University Press. — Vice-Admiral C. V. Usborne : *Blast and Counterblast*, John Murray. — F. D. S. Darwin : *Louis d'Orléans* (1372-1407), John Murray. — J. C. Ghosh et E. G. Withycombe : *Annals of English Literature*, Milford.

Le titre qu'il a pris : **Aspects of Wilde,** explique son livre, dit Mr. Vincent O'Sullivan qui précise que :

> Ces pages ont pour objet de placer une figure historique dans une position historique... La mémoire de cet homme illustre tend d'une part à être la proie du biographe mythique, mal informé, chercheur de scandale à tout prix, et d'autre part de gens à l'esprit malsain et vulgaire qui s'imaginent qu'il y a quelque chose de vaguement indécent dans tout ce qui le concerne. Je voudrais nettoyer son nom des miasmes qui l'entourent encore et le placer franchement et nettement là où il doit être : dans l'histoire de la littérature anglaise.

Le but est noble et la tâche difficile; reste à savoir si Mr. O'Sullivan y a réussi. En tout cas son livre contribue à nettoyer en effet bien des miasmes. L'auteur a l'avantage d'avoir connu Oscar Wilde, de l'avoir vu vivre, de l'avoir

observé dans ce milieu où il vécut après sa libération. Les jugements sur l'œuvre et sur l'homme sont excellents, justes, sans indulgence sentimentale. Bref, il porte quelques coups sérieux à la légende anglaise qui veut qu'Oscar Wilde ait fini ses jours dans l'ivrognerie et la misère. Il est certain qu'il buvait plus qu'il ne convenait à son état de santé, mais il eut toujours de quoi manger à sa faim et payer son logis. Certes, les hôtels dans lesquels il logeait n'étaient point des palaces, mais ce n'était point non plus des bouges. Le confort et le service y étaient sommaires, mais ils étaient propres, avec une honnête clientèle d'étudiants et d'employés. Les amis d'Oscar ne l'ont jamais laissé dans la misère, mais ils le savaient terriblement gaspilleur, et il était souvent démuni; là encore, il savait à quelles portes frapper, et nombreux sont ceux qui ont maintes fois « avancé le louis de l'amitié » qu'ils n'ont jamais revu, et c'était parfois plus qu'un louis. A ce propos, Mr. O'Sullivan est quelque peu injuste au sujet de Stuart Merrill, à qui il reproche d'avoir fait grise mine à Wilde en ses années de déchéance. Je sais pertinemment que Stuart Merrill invita fréquemment Oscar à déjeuner et à dîner dans son appartement de l'île Saint-Louis, d'où la terrasse donnait sur Notre-Dame, et que Wilde n'y allait pas sous prétexte que le poète habitait au cinquième étage. Je sais de façon non moins certaine que celui que l'on appelait « le bon Stuart » n'a jamais refusé à Wilde les « avances » que celui-ci lui demanda en maintes ocasions.

Dans une certaine partie du livre, Oscar Wilde disparaît complètement pour faire place aux comparses littéraires de l'époque, et là les souvenirs de Mr. O'Sullivan sont aussi précieux qu'intéressants. Il trace un tableau animé du groupe du *Savoy* et de leur éditeur, l'indescriptible Smithers, qui eut seul le courage de publier la *Ballade of Reading Gaol*. La silhouette de Dowson est fort exactement tracée, avec un détail à corriger cependant; le restaurant de Sherwood Street n'était pas tenu par un Italien, mais par un Polonais, et la Dulcinée du poète était donc polonaise, et mineure avec cela!

On a bien fait de publier ce volume, ne serait-ce, comme l'a écrit Bernard Shaw, que pour nettoyer « la boue superflue » qu'on a entassée sur les derniers jours d'Oscar Wilde à Paris,

et nous convenons avec Shaw que Mr. Vincent O'Sullivan a « rendu service à l'histoire littéraire ». Ajoutons que le volume est présenté avec un soin qui rappelle les éditions de Smithers, depuis la nuance de la couverture souple jusqu'à la belle impression. Un index aurait peut-être été utile; sans doute l'auteur a-t-il voulu que cette absence distinguât son œuvre des travaux de pédants.

§

Excellemment présenté aussi le recueil de souvenirs que W. B. Yeats publie sous le titre de **Dramatis Personae,** et ce souci de la présentation extérieure de l'œuvre est agréable; il donne un aspect plus personnel au volume que l'on aime et que l'on reconnaît par ses traits particuliers. Ces notes autobiographiques avaient déjà paru en éditions à tirage limité et elles sont très différentes de ton et de manière, mais présentent toutes un vif intérêt. Ce sont des révélations piquantes sur les principaux personnages qui furent mêlés, avec Yeats, à la renaissance irlandaise et en particulier à la création de l'Irish National Theatre : Lady Gregory, Edward Martyn, J. M. Synge, et George Moore, qui réussit à se brouiller avec tout le monde. La dernière partie du volume contient les impressions du poète quand il alla à Stockholm recevoir le Prix Nobel, et la conférence qu'il prononça devant l'Académie suédoise, relatant spirituellement la part qu'il prit au mouvement littéraire irlandais.

§

Quel que soit notre métier ou notre profession, nous avons des loisirs que nous employons selon nos goûts. On joue au golf ou au bridge suivant le temps, on roule en auto sur les routes ou l'on va au café, on lit ou l'on dort. M. Emile d'Erlanger consacre ses loisirs à la poésie, et, comme ses moyens le lui permettent, il présente ses œuvres avec ce soin que je louais plus haut. Ce que je louerai bien plus encore, c'est la générosité avec laquelle ce poète consacre son talent, et sa merveilleuse connaissance de l'anglais et du français, à interpréter les œuvres d'autres poètes. Il le fait en vers, ce qui est bien la tâche la plus ardue que je sache et dans laquelle seule des poètes ont réussi. Cette fois, M. d'Erlanger donne une

version des **Sonnets de la Portugaise,** d'Elizabeth Barrett Browning, qu'il fait suivre d'une conférence dans laquelle il examine les « similitudes et contrastes » entre Elizabeth Barrett Browning et Marceline Desbordes-Valmore, dans leur existence et dans leur œuvre.

Si l'on compare la poésie d'Elisabeth à celle de Marceline dans son ensemble, dit M. d'Erlanger, celle de la sonnettiste me paraît très supérieure à celle de l'élégiaque par son inspiration et par son art. Les réactions poétiques à l'amour procèdent chez l'une du cœur, et chez l'autre de l'âme.

Et il ajoute que, dans leur émouvante sensibilité, les deux poétesses marchent souvent de pair et ne se le cèdent en rien en talent épistolaire.

§

Quelle place Arnold Bennett occupera-t-il dans l'histoire littéraire de l'Angleterre? Dès ses débuts il connut le succès, et, à sa mort prématurée, il laissa une fortune de cent mille livres, entièrement gagnée avec sa plume. Sa production est certainement très inégale, mais il était de ceux qui font bien ce qu'ils font, et parfois font très bien. Rien de ce qu'il a écrit n'est indifférent. Il avait le don de bien écrire et il savait voir et raconter avec un humour bien à lui. Ces qualités se retrouvent très nettement dans sa correspondance, et dans le « journal » où il notait chaque soir ce qu'il avait remarqué dans la journée. On les retrouve également dans le recueil des **Letters to his Nephew** pour lesquelles Frank Swinnerton a écrit une excellente préface. Arnold Bennett avait adopté ce neveu Richard Bennett; il lui fit faire de solides études dans un établissement d'enseignement secondaire, une « public school », puis à Cambridge, et il lui écrivit toutes les semaines, de 1916 à sa mort. Ses lettres ne ressemblent pas à celles de Lord Chesterfield. Les conseils qu'il donne sont brefs, précis, presque des ordres. Et pour le reste, qui est la plus grosse part des lettres, Bennett raconte ce qu'il fait et ce qui lui arrive, en phrases saccadées, où l'humour transparaît à chaque ligne, même quand il énonce simplement : « J'ai écrit 378.100 mots l'an dernier, mais j'en ferai moins cette année. » Cela est daté du 3 janvier 1927. Tout Bennett

est dans ces lettres pour ceux qui l'ont connu, et elles donneront de lui et de sa vie une image vivante à ceux qui ont encore à le connaître.

§

Qu'est-ce qu'un livre? Vingt auteurs connus, dix hommes et dix femmes, répondent à cette question dans un volume qui contient leur opinion sur ce sujet, et porte ce titre : **What is a Book?** Entre chaque réponse, une page est intercalée qui donne des pensées d'auteurs anciens et modernes sur les livres. Le tout forme un recueil qu'on ne lâche plus dès qu'on l'a en main. Les livres sont nos meilleurs amis, dit-on volontiers, et cet ingénieux ouvrage nous apprend à les connaître intimement.

§

Mr. H. W. Garrod fut professeur de poésie à l'Université d'Oxford et il alla en 1930 entretenir les étudiants de l'Université de Toronto de l'étude de la poésie, **The Study of Poetry,** avec l'idée cependant d'être entendu par cette classe d'auditeurs qui se soucient peu de la poésie et ne l'admettent dans leur vie qu'à contre-cœur et comme avec méfiance. Souhaitons que soient nombreux ceux qui ont assisté à ces quatre conférences et plus nombreux encore ceux qui les liront, car l'auteur possède un don irrésistible de persuasion pour exposer des arguments irréfutables en faveur de la poésie, qui est à la fois délice et vérité. Et comme en même temps me parvient un recueil qui, sous le titre de **Wild Honey,** contient de charmants et délicats poèmes de Miss Maria Steuart, je recommande aux gens que le professeur Garrod aura convaincus ces jolis vers pimpants et chantants de la poétesse écossaise.

§

Dès 1899, M. André Chevrillon, le premier en France, publiait dans la *Revue de Paris* une magistrale étude de l'œuvre, énorme déjà, de Rudyard Kipling. Par la suite, il y revint à plusieurs reprises et l'on trouvait ces essais inégalables dans les divers recueils de ses *Etudes Anglaises*, maintenant épuisés. Les voici sous le simple titre de **Kipling** réunis en un seul

volume, ce qui permet de considérer dans son ensemble « l'œuvre immense et multiforme » de l'auteur des *Livres de la Jungle*. La préface met chacune de ces études bien en place, et il est particulièrement heureux qu'on puisse relire ici la puissante étude sur le poète, après celle qui est consacrée au conteur. Car, dit M. Chevrillon,

...Kipling n'est pas seulement l'artiste, le grand écrivain que nous rangeons à côté de ses pairs dans la littérature universelle. Ses compatriotes voient en lui un apôtre, le prophète de leur Loi; ils le placent à part, pour ainsi dire hors de la littérature, bien moins dans l'histoire des lettres anglaises que dans l'histoire du peuple anglais. Pour eux, ce n'est pas son art, mais son message et son action qui comptent. Il a lancé dans son pays des idées qui ont agi comme des forces, et ces idées, il les a exprimées bien plus directement dans sa poésie que dans ses nouvelles. Quand, au lendemain de sa mort, les journaux anglais ont dit le deuil de la nation et ce qu'était l'homme qu'elle avait perdu, ils n'avaient qu'un mot pour le désigner : le Poète, — et dans le poète, ils signalaient le *Vates*.

§

A la base de toute littérature il y a le dictionnaire, et comme il y en a de toute espèce, il est très important de savoir ce qu'ils valent. Comme dictionnaire anglais, nous avons l'indispensable *Concise Oxford Dictionary*, universellement connu désormais sous ses initiales C. O. D. Voici son précieux complément, entre autres : **A Dictionary of Modern American Usage,** par H. W. Horwill. Anglais et Américains sont censés parler la même langue; c'est cette illusion que cet ouvrage démontre en tâchant d'y remédier. On y trouvera les mots et les termes dont l'usage diffère de chaque côté de l'Atlantique et l'on ne peut s'en passer, même pour la lecture d'un roman. Déjà un grand nombre de ces américanismes se sont naturalisés en Grande-Bretagne et sont d'usage courant depuis ces derniers vingt ans, et, de ce point de vue, le travail de Mr. Horwill présente, pour la linguistique, une importance historique de premier ordre. Pour quiconque visite les Etats-Unis, retrouve des Américains, lit des livres écrits là-bas ou écoute les commentaires parlés de films américains, ces 350 pages de vocabulaire seront d'une précieuse

utilité, car les expressions les plus courantes ont des significations parfois si différentes que les méprises les plus malencontreuses se produisent.

§

L'auteur de **Lucretius, Poet and Philosophar,** Mr. Edward Ernest Sikes, est fellow et président du St John's College de Cambridge, et il a une solide réputation d'helléniste. En même temps, il acorde une particulière prédilection au poète romain à qui il consacre finalement ce petit volume, fruit de quarante années d'érudition et de pratique constante des humanités et qui s'adresse autant à l'ordinaire lecteur qu'au latiniste. Du reste, Mr. Sikes s'attache plus au poète qu'au philosophe, à son attitude à l'égard de la religion et de la morale, à ses vues sur l'homme et la société, à sa compréhension de la nature humaine par rapport à l'univers. L'ouvrage contient dans le texte et en appendice de nombreuses et excellentes traductions en vers du *De Natura Rerum* par l'auteur et par Wordsworth et Matthew Arnold.

§

Mr. Arnold D. McNair occupe à Cambridge la chaire de droit international, et, entre autres ouvrages, il a publié en français *La Terminaison et la Dissolution des Traités.* Sa leçon inaugurale, qu'il a fait imprimer, traite de la **Collective Security** d'un point de vue remarquablement clairvoyant et sensé. Les peuples envisagent désormais la guerre sous un angle différent et les traités s'inspirent de principes différents, dont celui de la sécurité collective, et si l'on doit apporter d'indispensables changements à la Société des Nations, ceux qui s'en chargeront ne sauraient faire mieux que de tenir compte des idées du professeur McNair.

§

Au début de ce siècle, John Emerich Edward Dalberg-Acton qui fut le premier Lord Acton, enseignait l'histoire moderne à l'Université de Cambridge, et il conçut le projet de rédiger, avec des collègues compétents, une histoire complète des temps modernes : ce fut la *Cambridge Modern His-*

tory qui parut en quatorze volumes, de 1902 à 1912, et dont deux volumes supplémentaires sont en préparation; il mourut l'année même où parut le premier volume. En 1911, paraissait le premier tome de la **Cambridge Medieval History,** entreprise pour compléter la précédente et qui aura connu de nombreuses vicissitudes dont la moindre ne fut pas la guerre, responsable d'un arrêt de quatre ans et de la nécessité de remplacer des collaborateurs disparus. Le professeur Bury, qui en avait conçu le plan, mourut; trois autres, qui s'étaient chargés de mener à bien la réalisation du projet, moururent aussi ou démissionnèrent, ainsi que deux autres nommés à leur place; néanmoins les cinq derniers volumes ont été rédigés par une même équipe. Le huitième et dernier volume est enfin sorti des presses; il était temps, car cinq des historiens qui y travaillèrent sont décédés depuis son achèvement, entre autres le professeur Henri Pirenne et le professeur Paul Fournier. L'ouvrage, assemblé par les soins de C. W. Previté-Orton, fellow et bibliothécaire de St John's College, à Cambridge, a plus de onze cents pages et il est accompagné d'un carton contenant neuf cartes des principales parties de l'Europe à la fin du quinzième siècle. Les vingt-cinq chapitres sont autant de monographies dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elles sont magistrales.

§

Dans l'immense fresque de la dernière guerre, les opérations navales n'ont peut-être pas reçu toute l'attention qui leur revient et les ouvrages qu'on leur a consacrés n'ont pas eu la faveur du public dans les mêmes proportions que les opérations terrestres, du moins en France. En Angleterre, il en fut autrement; la bataille du Jutland souleva des polémiques violentes et les chefs qui y prirent part ne furent guère d'accord. Dans le livre qu'il intitule **Blast and Counterblast,** le vice-amiral C. V. Usborne se borne à donner, comme l'indique son sous-titre, « une impression navale de la guerre », en évitant les détails techniques qui rebutent le lecteur profane. Il prit part aux hostilités, d'abord dans la mer du Nord où rien ne se passa, et ensuite dans la Méditerranée orientale où il fut en contact à peu près constant avec la

marine française, à laquelle il consacre un chapitre aimable, où une parfaite courtoisie pourrait bien dissimuler des réserves justifiées. Il commandait à Salonique et aux Dardanelles un poseur de mines, et, à la paix, il fut placé à la tête de la brigade navale du Danube. Il a ainsi vu bien des pays, rencontré toute sorte de gens, et connu maintes expériences; de tout cela il a fait un récit extrêmement captivant, avec des jugements sagaces et des réflexions et des opinions dont les spécialistes devront bien tenir compte. Et quand les témoins de la tourmente auront disparu, quand les souvenirs des survivants s'effaceront et que l'historien aura le champ libre, il fera bien aussi de tourner les pages de ce livre, qui ont au moins le mérite de la sincérité et de l'intelligence.

§

Toutes les périodes de l'histoire de la France ont été étudiées à fond par des historiens anglais, sauf peut-être la fin du quatorzième siècle, qui vit les féroces rivalités des oncles, frères et cousins du roi dément Charles VI. Cette lacune est comblée par l'ouvrage que Mr. F. D. S. Darwin consacre à **Louis d'Orléans** (1372-1407) et qu'il appelle *A necessary Prologue at the Tragedy of La Pucelle d'Orléans*. Les véritables maîtres de la France furent à cette époque les ducs de Bourgogne, de Berry et d'Orléans, « hommes profondément absorbés par l'expression littéraire et artistique du beau; les deux premiers du moins ne demandaient rien de plus que la paix et la tranquillité qui leur permît de s'adonner à leurs goûts raffinés ». Louis d'Orléans, qui se montra rapace et cupide à un point extrême et extorqua au roi des apanages et des allocations sans mesure fut, dit l'auteur, « un amalgame rare, une synthèse parfaite à la fois d'Alcibiade, de Philippe le Bon, d'Henri de Navarre, de Charles II d'Angleterre », un personnage cependant qu' « aucun jury n'aurait pu déclarer coupable ». Il apparaît que ces princes du sang manquaient des plus élémentaires vertus morales et politiques, qu'ils mirent au pillage les biens de la couronne, s'approprièrent les tailles, firent preuve d'une avidité sans bornes pour acquérir des biens et des richesses aux dépens du peuple, tout en amassant des trésors en manuscrits, tapisseries, orfèvrerie, argen-

terie, joyaux et raretés de toute sorte. Louis avait sept hôtels à Paris, cinq châteaux en province et des biens innombrables, et il fut mystérieusement assassiné le mercredi 23 novembre 1407 dans la rue Vieille-du-Temple.

§

Chaque métier possède ses instruments de travail. Outre les dictionnaires, la profession des lettres ne peut se passer d'un certain nombre d'outils qu'on dénomme ouvrages de référence. En voici un, compilé par Mr. J. C. Ghosh et Miss E. G. Withycombe, qui, sous le titre de **Annals of English Literature,** donne, de 1475 à 1925, la liste des livres les plus importants parus d'année en année, montrant ce que lisaient les gens de chaque période et quels auteurs rivalisaient pour la postérité. Dans une colonne latérale figurent une série de faits importants survenus dans l'année, naissance et décès d'auteurs, publications de journaux, périodiques, traductions, compilations, événements nationaux ou étrangers, qui exercèrent une influence sur le cours de la littérature anglaise. Un index alphabétique des auteurs et de leurs œuvres rend facile le maniement de cet excellent manuel.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ALLEMANDES

Karl Jaspers : *Nietzsche. Einführung in das Verständnis seines Philosophirens* (*Introduction à son mode de penser*). Leipzig, Verlag Walter de Gruyter und C°. — Henri Lichtenberger : *L'Allemagne nouvelle.* Bibliothèque de Philosophie scientifique, Paris, Ernest Flammarion.

Le livre que M. Jaspers vient de consacrer à **Nietzsche** n'apporte ni une biographie, après beaucoup d'autres, ni une savante recherche de sources ou d'influences, ni un essai d'exposition systématique. On dirait plutôt un tête-à-tête où un philosophe d'aujourd'hui a convié son aîné et son maître, en vue de scruter, par un interrogatoire serré, sa pensée ou, comme il dit, « son mode de philosopher » — *sein Philosophiren* — jusque dans ses replis et ses détours les plus cachés, jusque dans son centre le plus voilé. Il serait présomptueux de vouloir donner un aperçu, même sommaire, des multiples problèmes soulevés au cours de cet interrogatoire. Indiquons simplement quelques lignes directrices.

D'abord la position centrale d'où s'est développée chez Nietzsche sa vocation philosophique. Nietzsche a donné l'exemple d'une vie philosophique unique en son genre. Chaque problème procède chez lui, non d'un intérêt théorique pour la vérité, mais d'une expérience passionnément vécue qui a pris possession de l'être tout entier. *Der Mensch ist ein Versuch* — « l'Homme est une expérience tentée par la vie ». Formulée ou non, cette pensée a concentré tout son intérêt sur les « possibilités » illimitées qui s'ouvrent à la vie humaine — possibilités de santé et de maladie, de puissance et de déclin, de réussite et d'avortement. L'observateur lucide se double chez lui d'un expérimentateur intrépide et en même temps d'un prophète visionnaire pour qui la recherche de la vérité consiste essentiellement à déchiffrer les symptômes équivoques, les oracles ambigus par où s'annoncent des catastrophes encore invisibles ou des renaissances spirituelles, jusqu'à ce jour insoupçonnées.

Rien de plus préjudiciable à une pareille manière de philosopher que l'appareil doctrinal d'un système philosophique.

> Un philosophe, écrivait Nietzsche lui-même, que son chemin a conduit et conduira encore à travers tant de santés différentes, a nécessairement aussi traversé autant de philosophies originales : *il ne peut pas* faire autrement que transposer chaque fois son état actuel en une forme aussi sublimée, aussi spiritualisée que possible : cet art de la transfiguration, c'est cela proprement sa philosophie.

Il s'ensuit que reprocher à un pareil philosophe ses contradictions, c'est méconnaître l'idée même qu'il s'est faite de la recherche de la vérité. La contradiction n'est pas chez lui un fait accidentel. Elle est logée au cœur même de la recherche. Elle est un moyen de découverte. Elle est marque, non pas d'erreur, mais de vérité. Quand on passe en revue les jugements radicalement contradictoires portés par Nietzsche sur la Raison, sur la Vérité, sur la Morale, on s'aperçoit que la vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre des deux thèses opposées, mais dans les deux simultanément. N'est-il pas, à première vue, étrange que, sceptique vis-à-vis des dogmatismes du passé, l'auteur de *Volonté de Puissance* confère au philosophe de l'avenir le droit d'imposer la conception

la plus dictatoriale de la Vérité? Cet immoraliste qui s'est ouvert largement à toutes les formes d'intelligence, de compréhension, d'acquiescement, qui a pris pour devise: « Rien n'est vrai, tout est permis », le voilà qui se transforme tout à coup dans le plus dur des législateurs, dans le plus fanatique des prédicateurs de morale. Et voyez de quel mépris transcendant cet athée intrépide, cet anti-chrétien blasphémateur, accable la gent libre-penseuse! Inconséquence? Non pas. Car celui-là seul a le droit à la négation qui d'abord a pris part à l'affirmation; celui-là seul peut se permettre toute liberté ou même tout libertinage qui sait en même temps discipliner sa pensée et tenir en bride son cœur. Affirmation et négation ne sont que des impasses logiques, qu'emporte sur son passage toute irruption nouvelle de la vie, surgie de son « fond existentiel »; ce sont autant de perspectives locales que résorbe en son inépuisable polyvalence la Présence totale du Réel. Ecartons donc les alternatives sectaires que voudrait imposer un certain doctrinarisme, et travaillons à résorber les antinomies logiques en une plus vaste capacité de conscience, à les transformer en une tension plus élevée de notre vie, afin de frayer par elles une trouée sur l'Avenir. La grande affaire de la vie n'est pas de « savoir », d'adopter telle attitude intellectuelle ou spectaculaire. L'attitude naturelle de l'homme en face du monde et de ses semblables est la lutte. Il s'agit pour lui de faire triompher, par la force ou par la persuasion, des « valeurs », c'est-à-dire des formes d'existence ou des modes de conscience, par où s'exprime une volonté de puissance créatrice. C'est particulièrement la tâche que Nietzsche assigne au Philosophe, juge et législateur de la vie. Pour cela il lui faut, en une période de pessimisme, de décomposition, de nihilisme envahissant, telle que la nôtre, explorer toutes ces négations jusque dans leurs dernières conséquences, les porter jusqu'aux extrêmes limites, afin de susciter, par réaction, une affirmation nouvelle, de frayer une issue, qui portera la vie à un niveau plus élevé, à une transcendance inconnue.

Nietzsche s'est admirablement acquité de la première partie de ce programme. Il a voulu être le grand briseur d'Idoles, aussi bien dans la vie des peuples que dans celle des indi-

vidus; il a dénoncé tout ce qui avait mauvaise conscience, ne vivait plus que d'une vie empruntée, d'un crédit illusoire, toutes les formules verbales ou oratoires fondées sur une fiction mensongère, sur un semblant d'autorité, sur un fantôme de puissance. Sa philosophie, tel le vent Mistral en qui il saluait son compagnon et son frère, a déchaîné le grand ouragan purificateur. Mais a-t-il aussi bien réussi la partie positive, affirmative de sa tâche? M. Jaspers ne le croit pas. Certes sa philosophie est traversée d'outre en outre par un « appel » pathétique dont on perçoit, à tout instant, l'accent douloureux et grave, à travers toutes les contradictions de cette pensée fiévreuse, vouée, dès l'origine, à rester fragmentaire, inachevée. L'homme, a dit Nietzsche, « est un pont et un passage ». Mais ce « passage » ne mène à aucune issue. Qu'est-ce en effet que le Surhomme? Une impossibilité biologique. L'Eternel Retour? Une gageure qui, traduite en langage mathématique, est intenable et, prise au pied de la lettre, n'éveille que la perspective déprimante d'une éternelle répétition, d'un recommencement indéfini de l'Identique. Quant à ce Dionysos, dont il est parlé avec tant de mystère, que voilà bien un mythe éclos dans un séminaire de philologie, un Dieu qui n'aura jamais d'autels et ne recrutera jamais de croyants. Et sans doute il faudra rendre responsable de cet avortement la destinée individuelle du philosophe, condamné à une solitude grandissante, retranché de toutes les conditions normales d'existence, de plus en plus exclu de toute communication avec ses semblables, avec le sentiment d'un naufragé réfugié sur une banquise flottante. Il est vrai que dans cette solitude il a été visité par des visions surhumaines. Il a connu les heures fulgurantes d'une Présence ineffable, d'une Puissance créatrice débordante, d'une Illumination éblouissante, auprès de quoi tout le reste à ses yeux se réduisait à néant. Mais il n'a pas trouvé la formule, soit philosophique, soit poétique, soit religieuse, qui aurait rendu durables et communicatives ces visions exceptionnelles. Toutes les annonciations, toutes les prophéties par où se traduit son message, ne servent qu'à masquer une obsédante Absence, le vide laissé béant par cette « mort de Dieu » où il voyait la plus grande catastrophe de l'humanité moderne. Elles séduisent un moment le lecteur

par un mirage « d'au-delà », mais en même temps elles lui ferment l'accès de cette transcendance entrevue, elles l'emprisonnent à nouveau dans l'horizon de l'immanence, dans un déterminisme rigoureusement biologique, dans le cycle clos des éternels recommencements. Entre l'appel surhumain, entre le message prophétique, et la forme dans laquelle ce message s'enveloppe, il y a inadéquation totale. Et c'est là, d'après M. Jaspers, la grande déception que nous laisse aujourd'hui la lecture de Nietzsche.

La Bibliothèque de Philosophie scientifique nous apportait déjà en 1907 une étude intitulée : *L'Allemagne moderne*. L'auteur, M. Henri Lichtenberger, nous y présentait, au moment où le 2e Reich était encore à l'apogée de sa gloire et de sa prospérité, le tableau impressionnant de cette formidable poussée de l'impérialisme et de l'expansionnisme allemands, qui menaçait alors déjà l'équilibre matériel et spirituel de la société moderne, et il ne nous cachait pas tout ce qu'avait de « problématique » cet édifice glorieux, mais précaire, échafaudé par le Reich wilhelminien. Aujourd'hui il nous présente le tableau, non moins saisissant et inquiétant, des différents aspects sous lesquels apparaît à l'observateur attentif **L'Allemagne nouvelle,** c'est-à-dire hitlérienne. Il ne s'agit pas ici d'une enquête journalistique, rapidement conduite, ni d'une de ces constructions idéologiques qui ont la prétention, en quelques formules expéditives, de juger de haut et de liquider péremptoirement une des plus formidables créations politiques qui aient jamais, en l'espace de quelques années, renouvelé de fond en comble la vie de tout un peuple. On peut répudier la brutalité des moyens, l'inhumanité systématique, hautement affichée par Hitler, condamner cet appel constant au fanatisme des masses, cet autoritarisme intolérant d'une organisation hostile à l'individu et à la vie de l'esprit. Il n'en reste pas moins que nous sommes obligés de constater l'indéniable supériorité « dynamique » allemande dont notre besoin de « sécurité » n'est que la conséquence lointaine. D'aucuns estimeront même que nous ne laissons que trop voir cette obsédante préoccupation.

M. Henri Lichtenberger passe en revue tour à tour les différents aspects sous lesquels se manifeste ce dynamisme

et les multiples problèmes qu'il a soulevés dans la politique intérieure, dans la politique extérieure, dans la vie intellectuelle, dans l'éducation de la jeunesse, dans la vie religieuse, dans l'organisation agricole et industrielle, dans l'Economie de l'Allemagne nouvelle. A l'examen de chacune de ces questions l'auteur apporte cette documentation scrupuleuse, cette faculté de synthèse lumineuse et aussi cet esprit de haute probité intellectuelle et de courageuse vérité qui font de son livre un véritable faisceau de lumière braqué sur la « réalité allemande » — sur cette Allemagne si proche de nous et pourtant, de jour en jour, plus difficile à pénétrer. — Il importe d'abord que nous comprenions nettement les causes de succès et la force de ce mouvement national-socialiste qui représente vraiment aux yeux des Allemands une « grande Politique » — la seule qui pouvait les tirer de l'horizon étroit de leurs particularismes régionaux, de leurs luttes confessionnelles, de leur pluralisme politique, comme aussi leur faire oublier les humiliations, les mensonges, toutes les « finasseries » et toutes les habiletés manœuvrières qui d'emblée ont discrédité à leurs yeux le « Système » de Weimar. Il a rallié de ce fait la presque unanimité des suffrages, non pas seulement parce qu'il représentait la seule formule vraiment « totalitaire », mais aussi parce que, comme dit l'auteur :

Il y a dans le national-socialisme un élément révolutionnaire par lequel il donne satisfaction aux aspirations des masses et s'apparente au communisme ou au socialisme. Et il y a en lui aussi une tendance à la conservation sociale qui le rapproche des anciens conservateurs et des nationaux allemands. L'art de Hitler a été d'accorder ces deux tendances de telle sorte qu'il a pu rallier à lui la presque totalité du peuple allemand.

Rien donc de plus faux que de ne voir dans cette unanimité qu'une consigne imposée. Ceux qui en France, et sous l'impression des récits des émigrés qui affluent chez nous, s'imaginent que le pays est soumis à un régime intolérable de contrainte et de terreur, se font de grandes illusions :

Si l'on regarde ce qui se passe dans la rue, si l'on s'imprègne du sentiment de la foule, l'impression dominante sera toute différente. On constatera que les hitlériens et ceux qui se sont ralliés au hitlérisme ont le régime qu'ils souhaitent et qu'ils suivent

avec allégresse le chef qu'ils se sont donné. Loin de se tenir pour opprimés, ils se sentent affranchis, délivrés de contraintes qui leur pesaient, *libres* en un mot, infiniment plus libres en tout cas qu'ils ne se sentaient sous le prétendu régime de liberté démocratique par lequel ils venaient de passer...

Ce qui fait ensuite la force du nouveau régime, c'est d'avoir érigé en principe une organisation de parti, distincte de l'Etat, qui fournit à ce dernier des éléments de propagande, de contrôle et de rénovation, et surtout une élite de collaborateurs et de chefs choisis, non par voie d' « élection », mais par voie de « sélection », responsables uniquement devant leurs supérieurs immédiats, et non devant leurs inférieurs. L'Allemand accepte volontiers d'être commandé, s'il a l'impression d'être *bien* commandé, par un chef qui sait son affaire et travaille pour le bien commun.

Mais la grande force, essentiellement morale, qui seule permettra de réaliser peut-être cette œuvre formidable et vraiment « cyclopéenne » d'organisation corporative unitaire, ce sont les *sacrifices* que Hitler sait exiger de ses Allemands et qui font un si grand contraste avec les illusoires promesses qui ailleurs trop souvent défraient les programmes électoraux. Cette attitude que l'Allemagne nouvelle a adoptée dans ce qu'elle appelle « la bataille du travail », elle est due pour une bonne part à son « spartanisme éducatif », dont nous ne pouvons nous empêcher d'admirer les résultats, sans toutefois vouloir, ni pouvoir nous y plier — (et y a-t-il lieu de tirer vanité de cette incapacité?) —; pour une bonne part aussi à cette formidable organisation de propagande qui, au moyen de quelques mots d'ordre incessamment répétés, s'efforce d'inculquer dans les masses un catéchisme nouveau, fait de fanatisme national et de ferveur raciste, et en même temps par des démonstrations monstres entretient dans les foules l'enthousiasme pour le troisième Reich. C'est là assurément une grosse besogne, à laquelle il faut de gros moyens et l'on conçoit que Hitler et Göbbels n'aient pas assez de sarcasmes pour les esprits critiques, pour les intellectuels, pour ces raffinés « qui se piquent de culture supérieure et font une moue de mépris devant les homélies un peu élémentaires de la propagande nazie ».

Cela prouve simplement qu'ils n'entendent rien au problème qu'il s'agit de résoudre ici. Ce n'est pas l'approbation de l'élite que cherche Hitler; ce qu'il veut conquérir c'est l'âme des foules et il choisit pour cela les moyens appropriés : simples, directs, brutaux. Tant pis pour les dégoûtés qui font la petite bouche: ils verront bien vite la vanité de leurs puérils dédains.

Il est à souhaiter que le public français lise avec attention ce lumineux exposé, qui se double pour lui d'un salutaire examen de conscience. Il paraît difficile de ne pas souscrire aux conclusions clairvoyantes qui clôturent le volume et de ne pas s'associer au vœu exprimé par l'auteur, que les divergences et les malentendus dont il découvre, chemin faisant, les racines profondes, fassent place à un effort de compréhension mutuelle qui permettrait aux deux peuples « de s'estimer dans leurs dissemblances mêmes ». M. Lichtenberger est persuadé que le Führer est sincère quand il affirme envers la France sa volonté de paix et que c'est une erreur de notre part de nous obstiner à ne voir dans ses déclarations pacifiques qu'un piège et une feinte. Indéniablement l'évolution récente de l'Allemagne ne nous facilite pas précisément ce geste de confiance. Mais il est juste aussi de reconnaître que les événements n'autorisent que trop l'Allemagne à opposer un perpétuel « trop tard » à toutes nos concessions, dont nous faisons régulièrement les frais, sans jamais en recueillir aucun bénéfice. Sortirons-nous enfin de cette impasse tragique, ou plutôt de cette « psychose de défiance » qui nous paralyse? La paix du monde est suspendue à ce point d'interrogation.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ITALIENNES

Brigante Colonna : *La Nepote di Sisto V, Il Dramma di Vittoria Accoramboni,* 1573-1585, Mondadori, Milan. — Tommaso Gallarat Scotti : *Poesie,* Officina Tipografica Gregoriana, Milan. — Sibilla Aleramo : *Si alla Terra.* Mondadori, Milan. — Riccardo Bacchelli : *Il Rabdomante,* Treves, Milan. — Michele Renzulli : *Il Peccatore, Lord Byron,* Clet, Naples. — De Gabriele D'Annunzio qu'on nommoit Guerri de Dampnes : *Le Dit du Sourd et Muet qui fut Miraculé en l'an de Grâce 1266.* Oleandro, Roma. — Mémento.

Brigante Colonna, qui a déjà collaboré avec Chiorando à un *Procès des Cenci,* continue ses études sur la société romaine du XVIe siècle et donne aujourd'hui **La Nepote di Sisto V, il Dramma di Vittoria Accoramboni.** C'est une de

ces histoires tragiques italiennes dont beaucoup se sont déjà occupés, mais la plupart de loin, sans remonter aux sources premières qui sont aujourd'hui facilement abordables, si tant est qu'il ait jamais été difficile de les approcher. Le premier et à vrai dire le seul jusqu'ici qui fit sur le sujet une sérieuse étude historique fut Domenico Gnoli qui écrivit sa *Vittoria Accoramboni* en 1867. Brigante Colonna dit que ce volume, qui appartint aux collections Le Monnier, est tout à fait introuvable. Cependant, à la fin de la guerre, la dernière édition qui datait de 1916 était loin d'être épuisée. Il ne semble pas parfaitement au courant de la question des trop fameux manuscrits stendhaliens, qui se trouvent à la Nationale de Paris, sous la cote 169 et suivantes. A vrai dire, il a une excuse : seul jusqu'ici Francesco Novati en a fait un examen sérieux, sans toutefois nous en donner les résultats en détail. On sait que Stendhal avait trouvé à Rome, dans un palais, de vieux récits manuscrits qu'il fit recopier et relier, et d'où il tira ses trop fameuses *Chroniques Italiennes*. On découvre des choses curieuses dans l'exemplaire de la Nationale, et dont personne jusqu'ici ne semble s'être aperçu. Par exemple, au tome I, l'histoire de la Duchesse d'Amalfi est une copie littérale de la nouvelle 26 du livre I de Bandello. Chose qui n'a d'ailleurs une importance que relativement à Stendhal. Il n'a jamais eu qu'une connaissance très imparfaite de la langue italienne; et quoi qu'on en ait dit, il ne pénétra pas fort profondément dans la civilisation de l'Italie. Son *Histoire de la Peinture en Italie* est moins qu'un plagiat, parce qu'il était incapable de comprendre toute la lettre des textes de Condivi et de Lanzi qu'il essayait de démarquer. De même, lorsqu'il voulut transcrire en français ces vieilles histoires, il sauta par dessus les difficultés de langue qu'il rencontrait, et il broda aimablement. Il était peu capable par ailleurs d'en comprendre l'esprit. Drame, il est vrai, compliqué, ou plutôt fait de catastrophes successives, que la vie de Vittoria Accoramboni. Elle épouse sans grand amour le neveu du cardinal Felice Peretti, lequel deviendra plus tard Sixte-Quint; elle est bientôt remarquée par le duc de Bracciano-Orsini, et son mari est assassiné trop à propos pour qu'on puisse douter des instigateurs de sa mort. Elle épouse secrètement le duc

de Bracciano qui finit par mourir aussi. Vittoria, poursuivie par les héritiers de son second mari, est assassinée à Padoue, en 1585, dans des circonstances horribles. Mais la Sérénissime et Sixte-Quint s'unissent pour que ces divers crimes soient vengés et punis. Schéma trop dépouillé d'une histoire que compliquèrent les conditions spéciales du temps. Domenico Gnoli n'en avait voulu traiter que la partie centrale. Brigante Colonna la développe en toute son exactitude historique, et elle reprend ainsi son sens complet. La libre vie du Moyen Age, un demi-siècle auparavant, avait définitivement cessé. Mais la structure de la société n'allait s'adaptant que lentement à des conditions certes beaucoup plus sévères et étriquées. Il n'est pas étonnant que les esprits en aient ressenti un certain déséquilibre, puisque nous-mêmes, par dessus quatre siècles d'histoire individualiste, tentons de remonter à ces formes où la vie de l'homme nous apparaît certes moins tendue.

Les *Histoires de l'Amour Sacré et de l'Amour Profane*, qui restent son chef-d'œuvre, nous avaient montré à quel point Tommaso Gallarati Scotti était doué de la faculté poétique. Mais jusqu'ici, il n'avait pas encore publié de recueil de vers, et les vers seuls consacrent un poète. Avec le livre qu'il intitule fort simplement **Poesie**, c'est maintenant chose faite. Nous pourrions examiner la technique de ces vers pour voir s'ils échappent à la critique qu'on fait ordinairement aux vers de prosateur. A quoi bon. Il est bien certain d'autre part que des critiques les taxeront de *contenutismo;* c'est-à-dire de vouloir aller plus à la pensée qu'à la trop fameuse poésie pure. Nous sommes bien loin, quant à nous, de lui en faire un reproche. Nous trouvons dans ces vers la même fluence de sérénité religieuse que dans les autres œuvres de l'auteur, avec quelque chose de plus strict encore et de plus dépouillé. Ce retour à une poésie plus dense d'esprit que d'images, plus riche de vie spirituelle que sensorielle est le signe d'une indéniable évolution littéraire. Les lettres se doivent accorder à la gravité du moment. Aussi bien sommes-nous conquis, comme nous le fûmes toujours en lisant les livres de Tommaso Gallarati Scotti, par l'extrême distinction de sa manière. Il donne du style à des

souvenirs personnels que les romantiques appuyaient avec indiscrétion. Et ce style est soutenu par un souffle d'une étonnante fluidité. Plus peut-être que dans les autres pièces il apparaît dans le *Pellegrino Inquieto*, le *Pèlerin Inquiet*, où l'auteur a sans doute condensé tout l'esprit religieux qui lui est propre; mystique plutôt par désir, mais très proche encore de la souffrance du siècle. Dirai-je après cela que la courte pièce *A la Vierge des Ailes* est devenue une prière que les enfants récitent, dans certaines écoles, pour les aviateurs en péril? Le recueil entier restera, à côté du *Dono* d'Ada Negri, comme une des plus belles choses de la poésie italienne d'après-guerre.

D'une résonance toute diverse est le recueil de Sibila Aleramo **Si alla Terra.** Ce *Oui à la Terre*, qui est aussi le titre d'une des dernières pièces, dit assez que l'auteur se laisse séduire par cette espèce de panthéisme plus sentimental encore que sensuel auquel inclinent beaucoup de femmes de lettres. Un panthéisme au travers duquel elles trouvent moyen de se livrer autant que de prendre. Celui-ci a l'élan que l'auteur a toujours montré, et il est d'un registre fort étendu, puisqu'il va de la brutalité du heurt charnel jusqu'à la douceur d'un *Sourire de petite fille*. Poésie libre dans ses formes, mais sans aucune recherche de virtuosité.

Riccardo Bacchelli n'a pas encore beaucoup produit, mais ses livres ont toujours été intéressants. Le plus important d'entre eux *Oggi, domani e mai*, est un immense roman, ce qu'on appelait un roman fleuve, qui contenait vraiment beaucoup de choses : de la psychologie individuelle, et aussi une assez large étude sociale. Aujourd'hui, avec **Il Rabdomante**, il fait preuve d'une grande souplesse en modifiant sa manière qui va, en ce livre, vers l'ironie objective de Bontempelli. Sans doute n'est-ce là qu'un terme de comparaison, car l'humour de Riccardo Bacchelli a sa veine propre. A l'examen, l'œuvre apparaît d'ailleurs plus complexe qu'on ne le pense de prime abord. Les exploits de ces aventuriers différents d'allures, de carrure et de moyens, et qui évoluent dans un tout petit pays de la haute Toscane apparaissent par endroit comme une parodie du *strapaese*, dont on ne peut jurer qu'il soit tout à fait mort, et présentent aussi une très large

satire de la spéculation d'argent de l'après-guerre. L'essentiel y est ramassé en peu de traits : crédulité des masses, présomption des sots qui se croient gens à idée, calcul à froid des intrigants qui savent accorder leurs faibles moyens aux circonstances. Livre divertissant, à coup sûr, et un peu plus.

Il Peccatore, de Michele Renzulli, est une biographie assez complète de Lord Byron. Le titre indique clairement la position que l'auteur donne à son héros. Elle n'est point fausse. Byron est un pécheur non pas seulement parce qu'il a péché, mais surtout parce qu'il n'a jamais cessé d'avoir le sentiment du péché. D'où la qualité très spéciale de son romantisme. Michele Renzulli en a négligé une autre qui nous paraît cependant importante. Il ne montre pas assez ce que Byron a dû au paysage, et il passe, notamment trop vite sur le séjour à la Wengernalp, qui fut capitale dans la poésie byronienne. Mais Michele Renzulli peut répondre qu'il entendait se limiter à une simple biographie.

Gabriele D'Annunzio vient de publier, en français, **Le Dit du Sourd et Muet qui fut miraculé en l'An de Grâce 1266.** Nous n'insisterons pas sur l'intérêt propre à cette œuvre, d'une si jolie couleur, parce qu'elle ressortit aux lettres françaises et qu'il en déjà été abondamment parlé. Elle est dédiée « aux bons chevaliers de France et d'Italie », et elle témoigne d'une connaissance très profonde de tout ce qui nous touche. Par dessus tout, elle est écrite en français, un français vivant et très coloré. Or qu'il me soit permis de demander combien est-il de confrères français de Gabriele D'Annunzio qui seraient capables d'écrire en italien? La plupart ne savent même pas transcrire son nom correctement. Et je n'aurai pas la cruauté de rappeler le temps où, sous couleur de raillerie, ils le traitaient de *commandante,* dépensant ainsi en cette prodigalité des *m* l'économie que les Français en avaient faite pendant un siècle en écrivant *comediante* avec une seule.

MÉMENTO. — Gino Cornali et Fernando Palazzi ont publié *I Fioretti del Fante* (Prora, Milan), bonne anthologie de la littérature de la dernière guerre, complétée par une chronologie et une petite table encyclopédique fort commode. Les auteurs ont le sens de la clarté et de la précision. Nous est-il permis de regretter qu'ils

n'aient pas fait place aux pièces de Jahier, si belles et si difficiles à trouver aujourd'hui? — Signalons comme très importante la *Vita di Mussolini* dont Ivon De Begnac vient de publier (Mondadori, Milan) le premier volume qui a comme sous-titre : *A l'Ecole de l'Ancienne Révolution.* Il a paru jusqu'ici beaucoup de biographies de Mussolini. La plupart, pour ne pas dire toutes, étaient l'œuvre de bénisseurs ou de bas-bleus politiques, et on ne pouvait pas faire grand fond sur elles. Celle-ci, tout en demeurant officieuse, bien entendu, nous donne un Mussolini beaucoup plus vrai. Ce portrait surprendrait la plupart des Français. Ivon De Begnac s'attache à montrer la formation révolutionnaire et syndicaliste du futur chef de gouvernement. Nous reparlerons plus longuement de l'ouvrage lorsque les volumes suivants auront paru.

PAUL GUITON.

LETTRES BRÉSILIENNES

Wanderley Viléla : *Intençoes Liricas* (Livraria Morais, Bello Horizonte). — D. Milano : *Antologia de Poetas modernos* (éditions Ariel, Rio). — Gustavo Barroso : *O Integralismo de Norte a Sul* (Civilizaçâo brasileira, Rio) et *O Quarto Imperio* (Livraria José Olympio, Rio). — Agrippino Grieco : *Estrangeiros* (éditions Ariel). — Ribeiro Couto : *Chão de França* (Cia Editoria nacional, Sâo Paulo). — Mémento.

A travers les poèmes en prose de M. Wanderley Viléla, confidences en demi-teintes libérées de toute entrave de forme rythmique, on devine une enfance pieuse et méditative, veillée par l'affection maternelle, une adolescence volontiers réfugiée « au Jardin du Silence, comme exilée de la société où végètent tant de préjugés », une jeunesse allant vers de tendres amours sans orages ni caprices. Ainsi que le veut leur titre, ces **Intençoes Liricas** restent en grisaille constante, notations aimables ou mélancoliques de l'instant et de l'image qui passent, reflets d'une vie sédentaire, d'un destin sans complications, et si j'ose dire, d'une quiétude provinciale consciente. Même dans la dernière partie du recueil, « fragments de la vie d'Antonio Silvano », désignée comme « roman inédit » les mémoires de la vie intérieure du héros laissent à peine s'esquisser une narration. « Cultiver la bonté, le savoir, la beauté » dans un cercle restreint d'élus, tel est le grand souci de Wanderley Viléla, de ses compagnons favoris. « Silva Lobato, écrit-il de l'un de ceux-ci, tu fus dans la cité de vertige une des meilleures amitiés que je cultivai pendant les jours de la dure bohême!.. Tu évoquais pour moi,

de ta douce parole, des paysages de ton coin aimé de Pernambouc. Tu possédais, contrastant avec ta pauvreté, la pompe millionnaire des idées et le charme merveilleux d'une sensibilité harmonieuse et claire... » La sentimentalité passive et lucide de cet écrivain s'élève elle-même jusqu'à un charme de ce genre à cause de sa constante sincérité.

On retrouve dans l'**Antologia de Poetas Modernos,** composée par M. D. Milano, des noms qui furent cités au cours de nos chroniques : Jorge de Lima, Oswald de Andrade, Tasso da Silveira, Francisco Karam, Menotti del Picchia, Manoel Bandeira, etc., etc. Trente-quatre auteurs y figurent, ce qui n'est pas excessif pour un pays comme le Brésil où le fait de composer des vers est encore considéré, et où l'on publie beaucoup de recueils de poèmes. M. Milano ne fait précéder d'aucune mention biographique ou bibliographique les trois ou quatre morceaux de chacun d'eux, ce qui nous surprend. L'ensemble constitue, dit sa préface, un document d'époque représentant « le mouvement intellectuel de notre temps et son réflexe dans la poésie brésilienne..... Cette poésie nouvelle offre toujours un caractère de recherche, de tentative, d'expérience, s'enrichissant chaque jour davantage, sans être jamais satisfaite, sans jamais atteindre le formalisme de la perfection au sens académique du mot. » Raison de plus pour en dater les étapes, d'autant mieux que les pages qu'il a choisies sont réellement représentatives.

M. Gustavo Barroso, dont on a signalé ici divers ouvrages il y a quelques années, a depuis lors continué d'ajouter de nouveaux travaux à une liste déjà fort longue de livres variés. Des notations alertes qu'il intitule **Mulheres de Paris,** hommage à la Parisienne élégante de l'époque déjà décolorée de Nénette et Rintintin, il nous conduit avec l'*Historia Militar do Brasil,* sous le signe d'une « collection pédagogique », à l'étude minutieuse de l'organisation et des exploits de l'armée nationale. Ayant fondé le Musée Historique à Rio, il est documenté de première main pour exposer avec méthode, planches à l'appui, les variations de l'uniforme et de l'armement des troupes. Il résume aussi les campagnes auxquelles les divers régiments ont pris part, et il énumère non sans minutie leurs numéros, leurs changements de garni-

son, aussi aisément que les noms de victoires devenus populaires. Si cet ouvrage laisse percer quelque chauvinisme, il comble certainement une lacune en ce genre. Mais on sait que M. Gustavo Barroso, en même temps qu'un chercheur infatigable, est un intellectuel d'une culture prodigieuse, un grand vulgarisateur d'idées. Nous retrouvons en lui le souci de rattacher les problèmes politiques contemporains aux actions de forces permanentes, même dégagées du trésor des enseignements ésotériques, dans les deux volumes : **O Integralismo de Norte a Sul** (1934) et **O quarto Imperio** (1935). Le premier réunit des conférences prononcées au cours d'un long périple, de São Paulo à Belem, suivant un programme de mise au point spéculative : « L'inquiétude qui a profondément ébranlé et qui continue d'ébranler le monde, dit-il, est un phénomène purement intellectuel avec ses projections normales dans le domaine de la politique et de l'économie. La reconstruction qui va sauver le monde est également un phénomène purement intellectuel avec d'identiques projections. Les doctrines totalitaires, intégrales, sont de grands et nobles mouvements de culture auxquels aucun intellectuel ne pourra être étranger, malgré ce que dit saint Mathieu : Tous ne comprennent pas la parole, mais seulement ceux à qui il l'a été donné. » Ce vibrant appel lancé plus particulièrement à la jeunesse studieuse du pays pour que les convoitises étroites et les appétits vulgaires n'aient point une place abusive dans la rénovation éventuelle des sociétés, laquelle doit être « totalitaire », émane d'un généreux désir du mieux. M. Barroso cite à ses auditeurs de Rio ou de Bahia la page des *Causeries d'Egypte* de Maspéro où l'on voit revivre un agitateur de la XIIe dynastie, un certain Apui, qui annonce la suppression des hiérarchies et des privilèges, ainsi qu'une répartition plus équitable des sandales et des colliers de perles. Et « l'intégralisme » s'élève contre ces vaines et millénaires utopies. Le second ouvrage complète cette entreprise en formulant une synthèse « économico-politico-spirituelle », en ouvrant la voie au « quatrième empire » après les règnes successifs de la théocratie, de la politique, du matérialisme. **O Quarto Imperio** est une sorte de discours sur l'histoire universelle élaboré pour la défense de la pri-

mauté de l'intelligence et de la générosité, où l'on retrouve le goût des symboles déjà manifesté par M. Barroso dans *As colunas do templo,* ou *O anel das maravilhas,* ce qui n'exclut pas certaines sévérités perspicaces à l'encontre des illusions contemporaines, quelles qu'elles soient. Adolphe Lacuzon, qui avait donné au terme *intégralisme,* dans le plan de la poésie pure, un sens un peu hermétique, mais de fière allure, n'aurait pas trouvé ces anticipations indignes du même vocable.

Si les travaux de M. Gustavo Barroso s'appuient sur des lectures considérables, on peut en dire autant du recueil d'études littéraires de M. Agrippino Grieco : **Estrangeiros,** sauf que les références ne sont pas les mêmes.

> A la dernière heure, écrit celui-ci, on me demande un article sur Tolstoï. Fort bien. Parce qu'à propos d'hommes comme lui, il n'est pas de moyen terme : ou bien on élabore lentement deux gros volumes, ou bien on griffonne à la hâte deux colonnes de journal.

Nous avons ici, non les deux volumes, mais les deux colonnes de journal, sous la réserve qu'elles ne sont pas toujours bâclées, au contraire. Il n'est pas toujours facile de présenter à ce public des figures « d'étrangers » c'est-à-dire de lui offrir de l'inédit sans l'appuyer sur un fonds élémentaire de connaissances, en évitant de ressasser des détails bien connus. M. Agrippino Grieco s'en tire en adoptant un ton de facilité détachée qui le dispense de tout didactisme, et par suite, il ne faut pas lui demander la continuité d'un apostolat ou la ferveur d'une découverte esthétique. Qu'il parle de Grazia Deledda, de Henri Heine, de Papini, de Flahaut, Chesterton ou Conrad, il étale la même aisance informée, la même netteté d'opinion, une opinion moyenne clarifiée, incisive. On sent néanmoins çà et là que ses admirations discrètes sont d'un goût élevé, dédaigneux des caprices de la médiocrité, qu'il a lu pour sa propre dilection avant de puiser dans ses souvenirs la citation opportune. « Pirandello, écrit-il, a trouvé une dizaine de situations théâtrales nouvelles, augmentant le nombre de celles qu'a relevées le critique Polti. » Ailleurs, c'est Maurice Muret qu'il invoque, ce sont « les beaux archanges androgynes qui ont tant préoccupé

Péladan » auxquels il se réfère. Le don quichottisme lui fait relire des pages de M. Jules de Gaultier, et tendre des antennes du roman de Cervantes vers le « bovarysme », et quand il passe en revue les « amis et ennemis de Goethe », il énonce que « Paul Léautaud ne lui pardonnerait pas de ne pas avoir aimé les petits chiens ». Son attitude est d'un dilettante, au sens le plus avantageux du terme que, devant certaines incompréhensions massives d'aujourd'hui, on souhaiterait voir rentrer en faveur.

M. Ribeiro Couto garde toujours quelque chose du poète « de tendresse et de mélancolie » dont il a été déjà parlé ici. Tout est primesautier, sensible, facile, dans ces impressions de voyage en « terre de France » qu'il intitule **Chão de França,** et tout s'accroche également au détail exactement vu. Parfois, nous savons déjà fort bien, nous autres, ce qui constitue une découverte charmée pour le voyageur brésilien. Parfois au contraire, c'est lui qui nous en remontrerait par l'imprévu ou la fantaisie de ses itinéraires. Ne s'est-il pas trouvé seul à Lourdes, en novembre, quand les hôtels sont fermés, quand la ville abandonnée s'endort! Et si l'on regarde de près, que ce soit à Fécamp, en Avignon, à Toulouse, au musée Stendhal, rien n'est banal, laborieux ou lent dans ce carnet de route d'un excellent écrivain, qui pourrait être lu avec fruit par un certain nombre de Français.

MÉMENTO. — La publication périodique *Lanterna Verde* continue de donner, à la mémoire du poète Felippe d'Oliveirà, des pages choisies de ceux qui étaient ses amis. Plusieurs articles de l'important fascicule de février 1936 mériteraient d'être cités et commentés : *Magui, senhorita impura,* conte inédit de Felippe d'Oliveira, — *Idade Nova,* conférence de M. Alceu Amoroso Lima, où les idées de révolution, de crise, subissent une mise au point sévère, orientée par le refus de tout faux nivellement égalitaire et l'espoir en un néo-christianisme régénérateur, — et une minutieuse étude de M. Affonso Arinos de Mello Franco sur « l'Indien brésilien en Europe pendant les XVIe et XVIIe siècles » établissant que la thèse célèbre de la bonté de l'homme naturel reposait sur une longue suite de récits de voyageurs et sur l'exemple même d'Indiens amenés en assez grand nombre en Europe par les navigateurs.

MANOEL GAHISTO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ministère des affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français*, 3e série, tome XI; Imprimerie Nationale.

Le tome XI de la 3e série des **Documents diplomatiques français** comprend la courte période du 24 juillet au 4 août 1914. Beaucoup des textes qu'il donne ne sont pas nouveaux : ils avaient paru légèrement modifiés dans le *Livre jaune* publié à la fin de 1914. On sait à quelles attaques passionnées a donné lieu ce *Livre jaune*. Comme il est de règle, ses auteurs en publiant les pièces chiffrées dont les puissances étrangères avaient pu conserver les calques, avaient eu soin de les modifier; il en était résulté quelques inexactitudes, bien excusables dans le travail de patriotes préoccupés de justifier leur pays au moment où l'ennemi venait de se retrancher derrière l'Aisne. Quand elles furent remarquées, elles furent une occasion pour quelques égarés de s'indigner des « falsifications » du *Livre jaune*. Ces accusations furent naturellement répétées avec acharnement par les Allemands et par tous les ennemis de la France. On affecta de demander que le gouvernement français publie un nouveau recueil de documents pour corriger les erreurs du précédent et divulguer ce qu'il avait caché. Le volume que nous annonçons donne satisfaction à ces exigences, mais il prouve que les erreurs étaient insignifiantes, et excusables; il n'apporte que fort peu de nouveau. Et ce quelque peu est surtout relatif à des puissances (Italie, Roumanie, Bulgarie, Grèce, Hollande, etc.) qu'il fallait ménager quand le *Livre jaune* a été publié.

Le problème de la responsabilité pour la guerre de 1914 n'a jamais été un problème que pour les gens dépourvus de bon sens; les faits notoires, en effet, parlent clairement : l'Allemagne et l'Autriche conviennent en secret que la seconde aura la permission d'écraser la Serbie, l'Autriche en conséquence adresse un ultimatum inouï à celle-ci et lui déclare la guerre; la Russie, ayant mobilisé pour arrêter l'Autriche, l'Allemagne lui adresse, ainsi qu'à la France, un ultimatum, suivi au bout de 24 h. d'une déclaration de guerre à la Russie. La déclaration de guerre à la France se fit attendre deux jours de plus.

Ces faits, connus de tous, au fur et à mesure de leur réalisation, réglèrent la question de la responsabilité pour la catastrophe. Mais pourquoi et comment étaient-ils survenus? Les recueils de documents publiés par les belligérants en 1914 et au commencement de 1915 fixèrent sur la plupart des détails de la quinzaine décisive. C'est ce que fit observer l'Allemand Grelling dans son résumé de ces « livres de couleur » qu'il intitula *J'accuse*. Mais en continuant à étudier ces événements, on trouva des points où la documentation laissait encore place à de la controverse. Les publications postérieures (Kautsky, etc.) permirent d'en réduire le nombre, mais fournirent l'occasion d'autres controverses. Nos germanophiles (ou francophobes) réclamèrent une nouvelle édition du *Livre jaune* pour éclaircir sur la valeur de leurs accusations. Quelles sont les révélations apportées par le nouveau volume?

Il était bien évident d'avance qu'il n'en apporterait pas sur la majeure partie des points controversés : le quai d'Orsay n'avait évidemment eu aucun renseignement sur ce qu'a su le gouvernement serbe de la préparation de l'attentat de Serajevo et sur l'avis qu'il a pu en donner au gouvernement austro-hongrois; il n'a pas non plus pu avoir de renseignements sur les velléités de Bethmann Hollweg le 29 et le 30 d'imposer sa *médiation*, non plus que sur la raison pour laquelle il n'a pas prévenu à Vienne du point jusqu'auquel il consentait à agir. Les révélations que l'on espérait trouver dans le nouveau volume ne pouvaient concerner que les rapports de la France avec la Russie (et peut-être avec la Serbie). Sur les relations de la France avec la Serbie, il ne contient qu'un fait intéressant. On sait que Wegerer, le directeur du *Bulletin mensuel* berlinois consacré à l'étude des origines de la guerre de 1914, a soutenu que la Serbie, après s'être résignée à l'acceptation de l'ultimatum, s'était décidée à en refuser une partie sur des avis venus de Pétersbourg. Notre recueil fournit un renseignement sur ce qui fut conseillé le 24 juillet avant 18 h. 10 au ministre de Serbie à Paris : chercher à gagner du temps, offrir immédiatement satisfaction sur tous les points qui n'étaient pas inconciliables avec la dignité et la souveraineté de la Serbie, se déclarer prêt

à se soumettre à l'arbitrage de l'Europe. C'est à peu près ce que fit le gouvernement serbe; l'avis du gouvernement français a été certainement un des éléments du revirement que l'on croit s'être opéré à Belgrade dans l'après-midi du 25.

Sur l'appui que MM. Poincaré et Viviani ont promis au Tsar et à Sazonoff, le nouveau livre apporte simplement une confirmation dans un télégramme de M. Paléologue du 24 juillet à 14 h. 55; il résumait ainsi ce qui avait été dit : 1° souci de la paix générale et de l'équilibre européen; 2° agir à Vienne en vue de prévenir une intervention dans les affaires intérieures de la Serbie; 3° affirmation solennelle des obligations que l'alliance impose aux deux pays. Ainsi, l'Allemagne ayant promis à l'Autriche de la soutenir contre la Serbie, la France et la Russie (qui l'ignoraient) avaient échangé la promesse inverse. La paix ne pouvait plus être maintenue que si de l'un des deux côtés (ou des deux côtés) on faisait des concessions.

L'Autriche s'y refusa pour sa part et le 28 déclara la guerre à la Serbie. L'indignation en Russie fut immense et le 29 le gouvernement russe décida une mobilisation partielle, soit comme moyen d'influencer l'Autriche, soit comme préliminaire d'une action contre elle. Puis, le 30, le ministre des affaires étrangères obtint la transformation de cet ordre en ordre de mobilisation générale. Or, le gouvernement allemand, voisin hypocrite et perfide, avait prévenu la Russie qu'il considérerait comme dirigée contre lui une mobilisation générale russe, même si les circonstances prouvaient qu'elle n'était dirigée que contre l'Autriche. Ayant appris le 31 que l'ordre de mobilisation générale était affiché en Pologne et à Pétersbourg, il adressa à l'ambassadeur d'Allemagne à Pétersbourg l'ordre de remettre un ultimatum menaçant d'une déclaration de guerre 12 heures plus tard. L'ultimatum fut remis à la 24e heure. Nos germanophiles accusent M. Paléologue d'avoir renseigné tardivement sur ces questions de mobilisation et reprochent au quai d'Orsay son inaction. Qu'y avait-il de fondé dans ces accusations?

C'est le 29 juillet à 11 h. 15 qu'Isvolsky remit le télégramme du 28 de Sazonoff annonçant qu'« à la suite de la déclaration par l'Autriche de la guerre à la Serbie, la Russie déclarerait

le 29 la mobilisation [partielle dans 4 arrondissements] ». Le quai d'Orsay ne fit aucune remarque sur cette déclaration; à 15 h. 50, le ministre se borne à télégraphier :

M. de Schoen m'a déclaré que le gouvernement allemand ignorait les intentions de Vienne... Quand Berlin saura jusqu'où l'Autriche veut aller, on aura une base de discussion.

A 17 h. 30, Schoen revint se plaindre des mesures militaires que prenait la France et avertir que l'Allemagne pourrait se décider à y répliquer; Viviani se contenta de répondre : « La France est calme et résolue. » Un télégramme de Barrère, remis au ministre à 23 h. 30, prouvait d'ailleurs la nécessité d'une démonstration russe pour obtenir quelque concession de l'Autriche : San Giuliano avait reçu un télégramme de Bollati annonçant que Jagow avait dit « qu'il ne croyait pas que la Russie marcherait »; San Giuliano avait ajouté « que malheureusement, dans toute cette affaire, la conviction de l'Autriche et celle de l'Allemagne avait été et était encore que la Russie ne marcherait pas ».

Un quart d'heure plus tard fut remis au ministre le télégramme décisif de Paléologue :

L'ambassadeur d'Allemagne est venu déclarer à M. Sazonoff que, si la Russie n'arrête pas ses préparatifs militaires, l'armée allemande recevra l'ordre de mobiliser. M. Sazonoff a répondu que les préparatifs russes sont motivés : 1° par l'intransigeance obstinée de l'Autriche; 2° par le fait que huit corps austro-hongrois sont déjà mobilisés. Le ton sur lequel le comte de Pourtalès s'est acquitté de la notification a décidé le gouvernement russe, cette nuit même, à ordonner la mobilisation des 3 corps destinés à opérer contre l'Autriche.

Le texte écrit par M. Paléologue portait en plus : *et à commencer secrètement la mobilisation générale*. Il fut porté par M. de Chambrun, secrétaire d'ambassade, au service russe du chiffre du Pont-aux-Chantres. Là, on lui apprit que l'ordre de mobilisation générale était annulé. M. de Chambrun prit alors l'initiative de supprimer les derniers mots du télégramme. A son retour à l'ambassade, il en rendit compte à M. Paléologue.

Le 30, à 3 heures du matin, M. Sevastopoulo, le conseiller de l'ambassade de Russie, apporta au quai d'Orsay un télé-

gramme de Sazonoff faisant connaître l'imminence du péril :

L'ambassadeur d'Allemagne m'a déclaré aujourd'hui la décision de son gouvernement de mobiliser ses forces armées si la Russie ne cesse pas ses préparatifs militaires. Or ces préparatifs ont été entrepris par nous uniquement à la suite de la mobilisation déjà effectuée de huit corps d'armée en Autriche et du refus manifeste de celle-ci de consentir à un règlement pacifique quelconque de son différend avec la Serbie. Ne pouvant accéder au désir de l'Allemagne, il ne nous reste qu'à hâter nos armements et à envisager l'imminence de la guerre. Veuillez prévenir de ce qui précède le Gouvernement français et lui exprimer en même temps notre sincère reconnaissance pour la déclaration qui m'a été officiellement faite en son nom par l'ambassadeur de France que nous pouvons compter sur le secours d'alliée de la France...

Quarante minutes plus tard arriva un télégramme de Paléologue disant :

D'après les renseignements reçus par l'Etat-Major russe, la mobilisation générale de l'armée allemande sera ordonnée demain 30 juillet.

A 7 h. 10, partit pour Pétersbourg et Londres le télégramme exprimant la réaction de Viviani à ces nouvelles :

La France, y disait-il, est résolue à remplir toutes les obligations de l'alliance, mais dans l'intérêt même de la paix générale... je crois qu'il serait opportun que, dans les mesures de précaution et de défense auxquelles la Russie croit devoir procéder, elle ne prît immédiatement aucune disposition qui offrît à l'Allemagne un prétexte pour une mobilisation totale ou partielle de ses forces.

A 14 h. 20 (?) arriva un télégramme de Jules Cambon. Jagow, à qui il avait fait observer que l'entrée des troupes de l'Autriche en Serbie permettait à la première « d'accepter la médiation des quatre puissances désintéressées », avait répondu : « En effet, la situation est autre; c'est autre chose. » Mais « à la fin de l'après-midi, l'ambassadeur de Russie ayant annoncé... la mobilisation dans 4 gouvernements russes, Jagow avait été fortement impressionné. »

A 15 heures, Isvolsky fit connaître que, Pourtalès ayant ce matin-là demandé à Sazonoff « les conditions auxquelles la Russie consentirait à arrêter ses armements, le second lui avait dit : à la condition « que l'Autriche se déclare prête à

éliminer de son ultimatum les points qui portent atteinte aux droits souverains de la Serbie ».

A 16 heures, un premier télégramme de Paléologue confirma cette information, puis à 18 h. 51 en arriva un autre prouvant que Sazonoff cachait une partie de la situation à notre ambassadeur :

Ce matin, j'ai recommandé à Sazonoff d'éviter toute mesure militaire qui pourrait offrir à l'Allemagne un prétexte à la mobilisation générale. Il m'a répondu que dans le cours de la nuit dernière, l'Etat-Major général russe avait précisément fait surseoir à quelques précautions secrètes dont la divulgation aurait pu alarmer l'Etat-Major allemand. Hier, le chef d'état-major général russe a convoqué l'attaché militaire allemand et lui a donné sa parole d'honneur que la mobilisation qui a été ordonnée ce matin vise exclusivement l'Autriche.

A cette heure-là, le Tsar avait déjà signé la mobilisation générale. Ne s'en doutant pas, Viviani à 20 h. 40 prescrivit à Paléologue de rechercher avec Sazonoff une formule pouvant servir de « base d'accommodement » avec l'Autriche si cette dernière n'acceptait pas celle déjà proposée. Mais à 23 h. 15 arriva un nouveau télégramme de Paléologue annonçant que « le Gouvernement russe avait résolu de procéder secrètement aux premières mesures de mobilisation générale ». En l'informant de cette décision, Sazonoff avait ajouté que son gouvernement n'en continuerait pas moins ses efforts de conciliation. « Jusqu'au dernier instant je négocierai », avait-il dit.

Le 30, à 23 h. 55 et le 31 à 2 h. 10 arrivèrent deux télégrammes de Vienne, disant qu'il existait de part et d'autre des dispositions à l'accommodement. Un télégramme de Jules Cambon, reçu à 3 heures, dénotait une autre façon de voir. Ayant constaté les « hésitations » de l'Angleterre, il donnait le bon conseil :

L'aventure est si redoutable qu'il serait nécessaire, avant d'en assumer le risque, d'avoir l'assurance que l'Angleterre soutiendra la France par ses armes aussitôt que celle-ci serait attaquée.

Ce télégramme fut suivi une heure plus tard d'un autre annonçant que Jagow avait « dit que la mobilisation russe

compromettait le succès de toute intervention auprès de l'Autriche et que tout dépendait de là ».

A 10 h. 35, une note de Sevastopoulo fit connaître que Berchtold avait dit « qu'il était obligé de mobiliser vers la Russie, mais que cette mesure n'avait rien contre celle-ci... et qu'ordre était donné à Szapary de continuer les conversations ». A 11 h. 15, dans une circulaire, M. Viviani résuma sa pensée :

Ni la France, ni l'Allemagne ne veulent être surprises par la mobilisation adverse... Une attitude ferme, sans être intransigeante, de la Russie, une déclaration nette à Berlin de l'Angleterre (dont la réserve persistante risque d'encourager les espérances de l'Allemagne et de Rome de la maintenir dans une neutralité balancée par celle de l'Italie) seraient les meilleures et probablement les seules garanties d'un dénouement pacifique.

A 12 h. 30, l'ambassadeur d'Angleterre remit une note de Grey proposant de recommander à Sazonoff une modification de la formule rédigée par lui : l'Autriche, après avoir occupé Belgrade, arrêterait l'avance de ses troupes et laisserait les autres puissances discuter un arrangement ».

Il y avait donc toujours de l'espoir. Mais à 15 h. 30 arriva un télégramme de Jules Cambon, annonçant que l'ambassadeur d'Allemagne à Pétersbourg avait télégraphié que la Russie « venait de décider la mobilisation totale en réponse à la mobilisation totale autrichienne ». Il fut suivi à 16 h. 25 par un autre du même relatant une conversation avec Jagow; ce dernier lui avait dit « qu'on demandait à Pétersbourg de démobiliser, sans quoi l'Allemagne serait obligée de mobiliser de son côté ».

Sous l'influence de ces nouvelles, Viviani à 17 heures télégraphia à Paléologue de recommander à Sazonoff la formule apportée par Bertie à 12 h. 30.

Un peu après, un attaché de l'ambassade d'Allemagne vint demander une audience pour Schœn. Celui-ci à 18 heures annonça le *Kriegsgefahrzustand* [état de danger de guerre]. Viviani comprenait si peu ce que c'était qu'il nota que Schœn avait annoncé le *Kriegszustand* [état de guerre]. Schœn ajouta que 12 heures avaient été données au gouvernement russe pour démobiliser, mais qu'il ne savait pas l'heure de

laquelle partait le délai. A sa question sur ce que ferait le gouvernement de la République, Viviani ne répondit pas. Schœn ayant alors demandé quand il pourrait obtenir une réponse, Viviani répondit : « Demain à une heure. »

Toujours sans nouvelles de ce qui se passait en Russie, Viviani (qui avait reçu à 19 h. 30 l'avis de la mobilisation générale autrichienne) télégraphia à 19 h. 35 à Londres pour y annoncer l'état « de menace de guerre ». Ce n'est qu'à 20 h. 30 qu'arriva enfin un télégramme de Paléologue, écrit à 8 h. 30, expédié à 10 h. 43, et annonçant : « La mobilisation générale de l'armée russe est ordonnée. » Par précaution, il avait été envoyé par la Scandinavie, ce qui explique peut-être le délai de transmission. Un autre télégramme expédié à 10 h. 44 n'arriva qu'à 22 heures.

A 21 heures, Viviani (qui n'avait sans doute pas encore pris connaissance du télégramme de Paléologue arrivé à 20 h. 30), lui télégraphia pour lui annoncer la communication faite par Schœn à 18 heures.

Renseignez-moi d'urgence sur la réalité d'une prétendue mobilisation générale en Russie... Je ne doute pas que le Gouvernement impérial, dans l'intérêt supérieur de la paix, n'évite pour sa part tout ce qui pourrait ouvrir la crise.

Il semblait cependant qu'il y avait encore des raisons d'espérer. A 22 h. 50 en effet, on reçut un télégramme de Paléologue annonçant que l'ambassadeur d'Allemagne avait demandé une audience au Tsar. A 23 h. 15, l'ambassadeur d'Autriche vint faire des « déclarations de désintéressement ». Il ajouta, « parlant à titre personnel, qu'il devait être encore possible de régler la question, la mobilisation n'étant pas la guerre... Il appartiendrait à la Serbie de demander à l'Autriche ses conditions. » Il fut répondu par Berthelot « à titre tout à fait privé qu'il paraissait bien tard et qu'on était gagné par les événements ».

Le 1er août à 4 heures arriva un télégramme de Paléologue annonçant que Sazonoff acceptait la modification de sa formule, proposée par Grey. Il fut suivi à 5 h. 15 d'un autre relatant l'audience de Pourtalès : le Tsar lui avait dit n'avoir « aucune intention agressive; il avait donné sa parole que l'armée russe n'attaquerait pas l'Autriche tant que les con-

versations entre Pétersbourg et Vienne ne seraient pas interrompues. »

Probablement plus tard (mais on ne sait à quelle heure), l'ambassade de Russie prévint de l'ultimatum reçu par Sazonoff à minuit (heure russe) et réclamant la démobilisation avant samedi 1er à midi. « A la question de Sazonoff si cette démarche signifiait la guerre, l'ambassadeur avait répondu que non, mais que l'on en était très proche. »

A 11 h. 20, Viviani, ayant reçu de Szecsen et d'Izvolski des renseignements favorables sur les dispositions de l'Autriche, télégraphia à Pétersbourg, Vienne et Rome pour exprimer l'opinion que « la paix pouvait encore, à cette heure tardive, être préservée ». Mais à 12 heures, le conseiller de l'ambassade d'Autriche désavoua son chef : « Il a pris, dit-il à M. Ponsot, vis-à-vis du gouvernement impérial une attitude qui en toute autre circonstance eût causé sa révocation immédiate ».

A 12 h. 50 arriva un télégramme de Paléologue relatant que l'ambassadeur d'Allemagne venait de déclarer que la mobilisation générale de l'armée allemande serait ordonnée le 1er août. A 20 h. 30, un autre télégramme du même suivit, relatant le télégramme de George V à Nicolas; Paléologue « avait insisté pour que le Tsar [dans sa réponse] réitère, en les accentuant au besoin, les déclarations du télégramme qu'il avait envoyé la veille à Guillaume ». Mais le 2 à 4 h. 30, l'ambassadeur de Russie fit connaître la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Le télégramme de Paléologue annonçant la même nouvelle, rédigé à 1 h. 19, n'arriva qu'à 14 heures.

Ainsi donc, jusqu'au bout, il y a eu de l'hésitation et de l'espoir. Comme les Allemands commencèrent à le faire observer en 1917, c'était l'intérêt qu'ils croyaient avoir à envahir la Belgique qui les obligea à déclarer la guerre; il leur fallait profiter des avantages de leur plan stratégique avant qu'il fût éventé; après, il aurait été trop tard. Viviani et Sazonoff ne connaissaient pas ce plan stratégique. Ils crurent encore à la possibilité d'un arrangement pendant une période où Bethmann ne le croyait plus possible.

La cause de la guerre fut que l'Allemagne depuis 1878 avait

l'intention de soutenir l'Autriche quand celle-ci marcherait, *sans imposer à son action de limite permettant d'éviter une intervention russe.* Bismarck, il est vrai, en 1887 et 1888, rappela que l'Allemagne n'était pas tenue de soutenir l'Autriche si celle-ci attaquait la Russie, mais c'était parce qu'il espérait que la Russie provoquerait l'Angleterre par une attaque dans les Balkans et fournirait ainsi l'occasion à la plus avantageuse des coalitions contre elle. Bismarck tombé, ses successeurs pratiquèrent à leur tour la politique du soutien de l'Autriche sans limitation. En 1909, l'Autriche d'elle-même s'arrêta; en 1912 elle hésita; en juillet 1913, l'action de la Roumanie l'arrêta, mais chaque fois l'Allemagne s'apprêta à la soutenir *sans poser de conditions.* La déclaration de guerre du 1er juillet 1914 est la conséquence d'une résolution prise *in petto* par Bismarck dès 1867 : « Quand la guerre éclatera entre la Russie et l'Autriche, nous soutiendrons la seconde; ce sera une bonne occasion. »

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Education

M. Lavarenne : *Voulez-vous que vos enfants soient de bons élèves?* Edit. Lavarenne, 43, rue Chauveau, Neuilly, Seine. 20 »

Esotérisme et Sciences psychiques

J. Bouquet: *Figures de la mandragore,* plante démoniaque. Avec des illust.; Chiron. 12 »

David Bedbrook : *Dons spirituels.* Un manuel explicatif simplifié pour aider et éclairer le développement des facultés psychiques, traduit de l'anglais par Deryk Lynham; Edit. de Clartés nouvelles, 4, rue Belloni, Paris. 5 »

Littérature

Henry Bordeaux : *De Baudelaire à Sœur Marguerite;* Flammarion. 12 »

Divers : *Harvard et la France,* recueil d'études publié en l'honneur de l'Université Harvard et offert à cette Université par le Comité français pour la célébration du troisième centenaire de Harvard; Revue d'Histoire moderne. » »

Alfred Maubert : *Henri de Régnier et la Provence. Cité des Eaux,* poème de François Dellevaux; Les beaux livres, Cannes. » »

Edmond Pilon : *Dames et cavaliers;* Grasset. » »

François Porché : *Verlaine.* Avec 2 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Poésie

Henri Michaux : *Entre centre et absence.* Avec 7 dessins et un frontispice de l'auteur; Matarasso. » »

Renée Dulieu : *Notre vieille maison.* Illust. de R. Richert. Préface de Francis Jammes; Edit. Dillen, 23, rue Oudinot, Paris. » »

Politique

Jacques Bardoux : *Les Soviets contre la France.* (*Quel jour éclatera la Révolution communiste*); Flammarion. 1,50

Questions coloniales

Lina Leroux : *L'envers du rêve colonial.* Avec des compositions d'après des dessins à la plume de Marcel Daumet; Figuière. 12 »

Nicolas M. Rubio : *Le réveil de l'Afrique;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Questions juridiques

M. Alessandri : *La guerre et son droit;* E. de Boccard. » »

Questions militaires et maritimes

Paul Gentizon : *La conquête de l'Ethiopie.* Avec un index des noms cités, 9 cartes et 28 photographies h. t.; Berger-Levrault. 15 »

Roman

Balzac : *Une ténébreuse affaire;* Nelson. 7 »

Monte Barrett : *La femme en bleu,* adapté de l'anglais par M. Toucas-Massillon; Gallimard. 6 »

Yves Demailly : *Sept fables.* Avec 3 dessins de René de Graeve; Edit. de la Hune, Lille. » »

Gaston Pouteau : *La vocation de Georges Ozanne, nouvelle;* Impr. commerciale et industrielle, Chalon-sur-Saône. 10 »

Charles de Richter : *La griffe qui tue,* roman policier de Charman Edwards; Edit. de France. 6 »

Sociologie

Camille Bouché : *Le travail valeur bancaire*; Edit. du Moniteur des travaux publics et du bâtiment. 10 »

Théâtre

Stella Maris : *Madame de Sévigné,* pièce en 4 actes en vers. *La pastorale héroïque,* vitrail en 2 épisodes en vers; Impr. Moderne, Fontenay-le-Comte. 6 »

Voyages

Raymond Matton : *La Pologne.* Avec 37 photographies. (Coll. *Pays et cités d'art*); Fernand Nathan. 14 »

M. Percheron : *Moscou.* Avec des illustrations en couleurs de I. Bilibine et 149 photographies. (Coll. *Villes et cités d'art*); Nathan. » »

Marise Périale : *Le Maroc à 60 kilomètres à l'heure.* Avec de nomb. illust. photographiques; Impr. réunies, Casablanca. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Juliette Adam, Francis Poictevin, Maupassant et quelques autres. — Une solution à l'affaire Ossietzki? — Le seul bénéfice que Gustave Kahn retira du vers libre. — La « Marseillaise » ou le « Départ ». — A la Bibliothèque nationale. — Le Sottisier universel.

Juliette Adam, Francis Poictevin, Maupassant et quelques autres. — Dans le dernier *Mercure*, M. Gaston Picard a cité un appel de M. René Martineau en faveur de Francis Poictevin, « type absolu du Symboliste », écrivain aujourd'hui « inconnu et dédaigné » en dépit des éloges que lui décernèrent Verlaine, Félix Fénéon, Remy de Gourmont et quelques autres qui lui ont survécu littérairement.

En 1882, Poictevin avait traité un roman à la fois naturaliste et impressionniste, l'histoire d'une « belle petite », autrement dit d'une demi-mondaine, *Ludine*, et cette vie d'une courtisane, dédiée « à l'écrivain intime et rare Edmond de Goncourt » en « hommage d'une dilection unique », il la proposa à Mme Juliette Adam, directrice de la *Nouvelle Revue*. Il ne pouvait plus mal tomber. Choquée à la fois par le sujet et par l' « écriture », l'auteur de *Grecque* et de *Païenne* lui renvoya son manuscrit avec ce mot :

Ni la forme, ni le fond, ni le genre de votre étude féminine de *Ludine* ne peuvent convenir à la *Nouvelle Revue*. Cette prostituée inconsciente, idiote, autour de laquelle s'agitent tous les vices et toutes les bêtises sans qu'aucun ait le relief satanique qui donne des allures dantesques au mal; votre style cherché, tourmenté, souvent incompréhensible pour une femme passionnée de clarté, de belle langue française, me font vous dire : Il n'y aura jamais rien de commun entre votre talent et ce que je goûte.

A son tour choqué par ces raisons, Poictevin montra la lettre de Mme Adam à quelques-uns de ses amis, à Paul Alexis et à Guy de Maupassant, entre autres; ce dernier, bien que collaborateur de Mme Adam n'hésita pas, lorsque Kistemœckers aidant, parut *Ludine* « au milieu d'une stupeur longue à se dissiper » (1), à prendre, dans le *Gaulois* (2), la défense de cet étrange roman et de ce singulier romancier :

Une lettre aussi catégorique [que celle de Mme Adam] a lieu de surprendre quand on a lu ce roman de *Ludine*, qui est, à beaucoup de points de vue, particulièrement intéressant.

Intéressant par ses défauts même autant que par ses qualités, M. Francis Poictevin est atteint d'un mal étrange et presque inguérissable : la maladie du mot. Doué d'une observation infiniment délicate qui note surtout les presque insaisissables impressions, les fuyantes sensations, les malaises de l'âme, les troubles douloureux de l'être qui s'attarde à l'existence ordinaire, à l'incompréhensible et monotone et plate existence

(1) Gustave Geffroy : *Notes d'un journaliste.*
(2) Du 28 octobre 1883 : *Bataille de livres.*

qui pénètre dans les habitudes quotidiennes, et s'acharne aux détails presque insignifiants qui forment comme la pâte commune de notre vie, il s'imagine que, pour exprimer ces choses presque imperceptibles, pour nous les faire comprendre dans leur si pauvre et si passagère réalité, il faut un vocabulaire spécial et des formes de phrases inusitées. Alors il invente des mots, il invente des adverbes et des participes, il déforme les autres, combine des sens et des sons et crée une langue curieuse, confuse, difficile, dont il faudrait presque la clef. C'est une étude de le lire, mais une étude instructive et salutaire... Ce livre est curieux surtout parce qu'il est le type nouveau de cette littérature maladive, mais singulièrement pénétrante, subtile, chercheuse, qui nous vient de ces deux maîtres modernes Edmond et Jules de Goncourt. Le disciple n'a pas la sûreté du patron, sa dextérité à jouer avec la langue, à la disloquer à sa guise, à lui faire dire ce qu'il veut. Il est souvent confus, il peine, il s'efforce, il souffre, mais il nous rappelle en certaines pages ces chefs-d'œuvre *Manette Salomon* et *Germinie Lacerteux*. Jamais M. Poictevin n'ira à ce qu'on appelle le grand public. Il peut en faire son deuil dès aujourd'hui. Mais il donnera aux artistes difficiles, aux artistes délicats, de très intéressantes et très nouvelles études...

Ce jugement de Maupassant ne semble pas avoir été dicté par une amitié complaisante. Poictevin avait séduit un maître de la critique, Emile Hennequin, dont l'opinion l'avait beaucoup flatté.

Je reçois à l'instant votre jugement sur *Songes*, lui écrivit-il (3). Merci de tout cœur. Ces critiques me sont indispensables. Oui, toute cette lettre est charmante, et j'y souscris. Voyez-vous, j'ai écrit ce bouquin-là un peu comme un Indien perdu dans ses forêts, et qui écoute la nature, et qui rêve à ses bruissements, à ses grondements et qui marque, à l'heure l'heure, ce qui lui traverse l'âme parmi l'immensité des choses. Au fond c'est à peine un livre, une étude, cette troisième partie d'*Ensemble*, c'est le noté fidèle de ce que j'ai entendu en prêtant l'oreille à la Nature. Et je suis fier que des hommes tels que vous, de vrais artistes, aient seulement condescendu à me lire.

Artiste, trop artiste, rare et trop raffiné quand il « œuvrait » ses livres, Poictevin exprimait clairement, dans ses lettres, ce qu'il avait essayé de faire. Il écrivit encore à Hennequin :

Spa, hôtel d'Angleterre... Dites-moi donc, si vous avez un instant, votre définitive opinion du *Moine* (4). Parlez toujours en ami tout franc, tout rude... Aimez-vous le docteur Hénar et Mlle Hévert, le P. Handers et sa sibylle? Ce livre est historique, en un sens. Et j'y tiens, comme à une vérité qu'on a traversée, non sans y laisser de son cœur... [*Paris*], 6, *rue de Chateaubriand*. Lisez *Paysages*... et ayez la bonté de m'en dire ou écrire votre avis le plus net, le plus dur. Aimez-vous mes figures extraites de la vie ou des toiles du *Louvre*? Aimez-vous mes nénuphars, mes eaux, mes arbres de Normandie, mes scènes du Nord, mes ciels, mes courants de vent, de fumée, d'odeurs et certaines silhouettes de toqués, d'idiots, de maniaques? J'ai hâte de connaître votre haut jugement à vous, penseur mathématique et profond. Enfin, malgré mille défauts, mon bouquin est-il un livre rare, fluide et étrange (5)?

Il l'était, et ses autres bouquins l'étaient de même.

M. Poictevin, grâce à une langue spéciale sur laquelle on a tort de le

(3) Lettre inédite, datée d'Arcachon, 19 octobre [84].
(4) *La Robe du Moine*, 1882.
(5) Lettres inédites.

blâmer, est sûrement allé le plus loin dans l'expression des émotions passives de l'homme, écrivait Hennequin (6). Nul n'a jamais dit comme lui ce que font ressentir aux âmes aimant à se prostrer, la mer, les bois, les fleurs. Inhabile à pénétrer autrui, et se récusant devant « l'indéchiffrement » de soi-même, il se glisse dans l'intimité des choses, et quand il parle excellemment de ses semblables, ce sont encore des sortes de natures mortes qu'il écrit, la claire cellule dans laquelle vague quelque moine glabre et blanc, ou le deuil tacite d'un vieux maître, songeant aux disparus dans le silence d'un appartement où luit la panse brune d'un violoncelle. M. Poictevin est, pour l'heure, l'écrivain qui traduit le mieux en mots la particularité dernière d'une sensation. Sacrifiant comme M. de Goncourt la pompe et l'éloquence de la phrase à la minutie, à la trouvaille, à l'enveloppante souplesse, enrichissant la somme actuelle des vocables par l'emploi de ceux que l'on néglige ou que l'on ignore, plus rarement par d'excellents néologismes, intervertissant et altérant les termes syntactiques, transposant les adjectifs en substantifs ou verbes, assouplissant enfin sa phrase, et la rompant en quelque chose qui adhère, qui s'enroule et qui se drape, M. Poictevin s'est créé le plus étrange style qui soit, mais le plus indispensable et le plus rationnel aux perceptions qu'il veut exprimer et à la subtilité dernière à laquelle il veut les rendre. Et chose singulière, cet écrivain purement descriptif qui s'attache à peindre, avec de minuscules pinceaux de soie, les rayons de lune sur des calices de fleurs, en arrive, poussant au bout de la liste des mots descriptifs, à recourir aux mots suggestifs, c'est-à-dire qui montrent non par leur sens mais par une idée souvent distante que le contexte amène à accoler au sens et à concevoir obscurément. M. Poictevin, le plus menu des analystes, aboutit ainsi jusqu'à une sorte de style hermétique et délicieux qui est le propre de la nouvelle école des poètes symboliques. M. Poictevin est un paysagiste comme Corot, un peintre de la mer et de la plante comme il n'y en eut pas, un prestigieux aquafortiste connaissant les calmes morts de la lumière. L'âme et la chair humaine paraissent lui échapper.

Celui qui s'efforcera un jour de reconstituer ce que Gustave Geffroy appelait le « cas Poictevin » et de reviser le procès littéraire de cet auteur, perdu devant l'immédiate postérité, devra rappeler cette magistrale analyse de sa prose — qui est, en même temps, une analyse de la poésie mallarméenne. — AURIANT.

§

Une solution à l'affaire Ossietzki? — Les lecteurs du *Mercure* ont lu dans notre numéro du 15 septembre l'article de M. Kaminski sur l'écrivain von Ossietzki, détenu par le gouvernement hitlérien au camp de concentration de Papenburg-Esterwegen. Or, deux jours après la parution de cet article, les journaux français recevaient l'information suivante, d'après une dépêche de Berlin à l'agence Fournier :

L'écrivain Karl von Ossietzki, qui avait été arrêté et enfermé dans un camp de concentration lors de l'arrivée au pouvoir de M. Hitler, vient de se rallier au national socialisme. Il a été aussitôt remis en liberté.

M. von Ossietzki avait, pendant la guerre, été promu et décoré de la croix de fer de première classe.

Après la guerre, il devint l'apôtre du pacifisme et fut poursuivi pour

(6) Dans la *Revue Contemporaine*, 25 octobre 1885, pp. 219-220.

haute trahison à la suite de la publication sous sa signature de renseignements sur la Reichswehr noire, troupes irrégulièrement cantonnées en Prusse orientale.

M. von Ossietzki a publié une note reconnaissant ce qu'il appelle « ses erreurs ».

§

Le seul bénéfice que Gustave Kahn retira du vers libre. — Un matin que Gustave Kahn partait en voyage, il se crut subitement très malade et courut en hâte chez le plus proche médecin qui voulut bien le recevoir. Il était huit heures. Après la consultation, il y eut conversation amicale et ce riche client déclara être Gustave Kahn, inventeur du vers libre. Quand il demanda, au moment de partir : « Combien vous dois-je? » le médecin pensa : Un poète... et le vers libre... Sûrement, c'est un pauvre diable. « Eh bien, dit-il, avec un ton apitoyé, pour vous, ce sera cent sous. » — ÉDOUARD GANCHE.

§

La « Marseillaise » ou le « Départ ». — C'est vraiment jouer de malheur : pour une fois que l'Administration des postes met en vente un timbre assez finement gravé pour qu'on reconnaisse ce qu'il est censé représenter, l'attribution est fausse et témoigne, par sa légende, de l'œcuménique ignorance où nous nous plaisons :

J. Piel, sc. LA MARSEILLAISE D'APRÈS RUDE.

C'est bien, en effet, la figure de la « Guerre » survolant l'admirable bas-relief de Rude, à droite de l'Arc de l'Etoile, sur la face qui regarde l'avenue des Champs-Elysées, mais personne n'avait songé à voir en elle la Marseillaise, mais bien le *Départ de 1792*. On songerait même volontiers au « Chant du départ » de Joseph Chénier, s'il ne datait seulement de 1794 :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière...

Sans même recourir à un volume spécial comme la *Place de l'Etoile et l'Arc de Triomphe* de Gaston Duchesne, il suffit d'ouvrir un Guide de Paris (notamment le *Guide Cicerone de Joanne* (1854), pour connaître la signification du bas-relief de Rude :

Au-dessus du groupe, la figure de la Guerre, les ailes déployées, coiffée d'un casque, pousse le cri d'alarme et montre de son glaive nu l'ennemi à combattre et à vaincre. Au milieu, un guerrier d'un âge mûr agite son casque pour appeler ses compagnons; un jeune homme dont le corps tout entier tressaille d'enthousiasme se presse contre lui. Plus loin, en avant du groupe, un guerrier tend son arc, un autre sonne du clairon. Derrière le groupe principal, un soldat, qui a déjà jeté son manteau, tire son épée; un vieillard l'excite par ses paroles.

Nous avons reproduit la description complète du bas-relief, parce qu'il figure entier sur le plat inférieur de la couverture du volume consacré par M. Louis Garros à Rouget de Lisle. M. J. Piel, dont le timbre, il faut le répéter, est fort avenant, n'est donc pas seul à avoir commis cette erreur.

Aujourd'hui, l'Administration des postes et une figurine officielle la propagent, ce qui est plus grave peut-être. Dira-t-elle pour son excuse, que le *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, premier titre de l'*Hymne des Marseillais*, appelé à devenir la *Marseillaise*, date de 1792, et que, comme la Victoire, la Guerre semble chanter? Sans doute, mais le *Départ* n'a jamais été la *Marseillaise*. — P. DY.

§

A la Bibliothèque nationale. — Aux améliorations de service proposées dans le *Mercure* du 1er mai dernier, et approuvées en principe par un lecteur dans le *Mercure* du 1er juin (je laisse de côté le conflit des partisans d'à la turque et d'à l'anglaise), d'autres pourraient être ajoutées.

La Salle des périodiques (qu'on a eu raison de ne pas appeler hémérothèque, comme certains le voulaient) a été récemment ouverte au public. Salle très vaste, très claire et très déserte. Pourquoi déserte? Parce que les revues mises à la disposition du public sont en nombre très restreint, et parce que leurs numéros sont très anciens. Le 7 mai, par exemple, le *Mercure* placé sur la table était celui du 1er mars; donc, quatre numéros en retard.

Il conviendrait, d'abord, que le dernier numéro des revues fût mis à la disposition du lecteur dès qu'il aurait paru, et ensuite que *toutes* les revues fussent à la portée du lecteur. Exception ne serait faite que pour les journaux et les illustrés qu'on peut lire au café. Mais toutes les revues, jusqu'aux plus techniques, jusqu'aux plus obscurs bulletins des sociétés savantes de province, devraient être laissées en évidence. Le passant curieux se promènerait le long de leurs cases et prendrait celle qui lui plairait, à condition, bien entendu, de la remettre à sa place exacte en fin de lecture.

Les inconvénients ne seraient pas plus grands que pour les ouvrages mis à la disposition du public dans la salle de travail. Les vols, notamment, ne seraient pas plus à craindre, et, même s'il s'en produisait, il serait toujours plus facile de remplacer un récent numéro de revue qu'un volume de collection ancienne. Au surplus, la surveillance pourrait être rendue plus stricte.

J'insiste d'ailleurs sur la nécessité d'avoir des catalogues tenus à jour sans le moindre retard : tout livre déposé devrait recevoir

le jour même sa cote, et cette cote communiquée le lendemain au lecteur.

Au catalogue des imprimés par noms alphabétiques d'auteurs, il y aurait lieu de joindre un Catalogue des anonymes. Pour les Matières, on pourrait se contenter, pour le moment, du Répertoire sur fiches mobiles qui existe, en le rendant plus complet; les instruments de travail ne seront jamais trop perfectionnés. — S.-A.

§

Le Sottisier universel.

Les deux aiguilles de l'horloge se trouvaient rassemblées sur cinq heures. — *Revue de Paris*, « L'Horloge », 15 juillet.

Jarny. C'est un patelin de Meurthe-et-Moselle, célèbre par un livre collectif, la *Croix de Jarny*, écrit en collaboration par Dumas, Georges Sand, Sainte-Beuve et Jules Sandeau. — *D'Artagnan*, 11 juillet.

J'ai revu les grands nœuds noirs et les jupes rouges ou vertes des jours de fête, les cornettes noires des sœurs de Ribeauvillé, les gentilles cérémonies rustiques où l'on entend de petites voix enfantines réciter quelques poésies traditionnelles : « Dis-moi quel est ton pays! Est-ce la France? Est-ce l'Allemagne? ». — *L'Ordre*, 24 juillet.

Ici, aucune langue ne peut servir. Les garçons, le patron nus nous entourent. Les tables voisines nous inspectent comme des bêtes curieuses en se curant les dents. — *Paris-Soir*, 12 août.

Car la modestie de cet homme coquet [J.-H. Rosnay aîné] est de la meilleure source. Pas un mot, pas une attitude, pas une feinte qui me permette de le prendre tout vif dans sa gloire, de lui parler de son talent, du monde nouveau que, avant Wells, il nous ouvrit avec *Erymah* ou la *Guerre du feu* par exemple. — *Petit Parisien*, 1er septembre.

Parmi ces montagnards habitués à la guerilla d'antan, une femme au sein bruni, comme disait le père Hugo, fait figure de chef de bande. — *Le Matin*, 22 août.

Il est évident que l'Etat français reste neutre, ses soldats n'ont pas franchi les Pyrénées, comme ceux de Louis-Philippe, il y a cent ans, pour participer à cette guerre sur le territoire espagnol. — *Le Peuple*, 7 septembre.

On vient de retrouver dans un bric-à-brac de Vienne une œuvre inédite de Beethoven. Le poème symphonique du génial compositeur est consacré à une manifestation « équestre ». L'archiduc Rodolphe le lui avait commandé quelque temps avant le drame de Meyerling. — *Le Journal*, 30 août.

COQUILLES

On y vit même, un vendredi soir, un ex-député à Cayenne, Camille Barrère, bombardé ministre plénipotentiaire au Caire. — *Marianne*, 2 septembre, p. 4, col. 1.

Le même appareil, quelque peu transformé, assure la conversation de la viande, des légumes et des fruits. — *Excelsior*, 18 août.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

ŒUVRES DE HENRI DE REGNIER
de l'Académie Française

POÉSIE

emiers Poèmes. Volume in-18. . . . . 12 »
èmes, 1887-1892. Volume in-18. . . . . 15 »
Jeux rustiques et divins. Volume in-18. . . . . 15 »
Médailles d'Argile. Volume in-18. . . . . 12 »
Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18. . . . . 12 »
Sandale ailée. Volume in-18. . . . . 12 »
Miroir des Heures. Volume in-18. . . . . 12 »
14-1915, *Poésies*. Volume petit in-18. . . . . 5 »
stigia Flammæ. *Poésies*. Volume in-16. . . . . 15 »
mma tenax, 1922-1928. Volume in-16. . . . . 12 »
oix de Poèmes. Volume in-16. . . . . 15 »

ROMAN

Canne de Jaspe. Volume in-18. . . . . 15 »
Double Maîtresse. 2 Volumes in-18 à 12 fr. . . . . 24 »
Amants singuliers. Volume in-18. . . . . 12 »
Bon Plaisir. Volume in-18. . . . . 15 »
Mariage de Minuit. Volume in-18. . . . . 15 »
Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18. . . . . 15 »
Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18. . . . . 15 »
Passé Vivant, *roman moderne*. Volume in-18. . . . . 15 »
Peur de l'Amour. Volume in-18. . . . . 15 »
leur du Temps. Volume in-18. . . . . 12 »
Flambée. Volume in-18. . . . . 15 »
mphisbène, *roman moderne*. Volume in-18. . . . . 12 »
Plateau de Laque. Volume in-18. . . . . 15 »
naine Mirmault. Volume in-18. . . . . 15 »
lusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18. . . . . 12 »
toires incertaines. Volume in-16. . . . . 12 »
Pécheresse. *Histoire d'amour*. Volume in-16. . . . . 15 »
Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16. . . . . 12 »
scapade. Volume in-16. . . . . 15 »
Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16. . . . . 12 »
res diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre
x. Volume in-16. . . . . 12 »
, Elle et Lui. Volume in-16. . . . . 15 »

LITTÉRATURE

ures et Caractères. Volume in-18. . . . . 12 »
ets et Paysages. Volume in-18. . . . . 15 »
cours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18. . . . . 2 50
traits et Souvenirs. Volume in-18. . . . . 12 »
uisses Vénitiennes. Volume in-16. . . . . 9 »
ses datées. Volume in-16. . . . . 15 »
tana ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16. . . . . 30 »
ou les Femmes et l'Amour suivi de Donc... et de Paray le Mo-
al. Volume in-16. . . . . 12 »
Rencontres. Volume in-16. . . . . 12 »
non temps... Volume in-16. . . . . 12 »

THÉATRE

Théâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume
18. . . . . 12 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES D'ACTUALITÉ :

ANTONIO ANIANTE

La Poésie l'Action et la Guerre

DÉFAITE DE L'ESPRIT DU SUD

Traduit de l'Italien par

PAUL-HENRI MICHEL

Volume in-16. Prix. **12**

Gabriel d'Annunzio Saint Jean du Fascisme

Volume in-16 double-couronne. Prix. **12**

Il a été tiré :

11 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 11, à. . . **40**

HENRY MASSOUL

La Leçon de Mussolini

Comment meurt une démocratie

Comment naît une dictature

Vol. in-16. — Prix. **15**

MAXIME GORKI

Les Vagabonds

TRADUIT ET PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE
SUR MAXIME GORKI PAR IVAN STRANNIK

Volume in-16 double couronne, prix. 15

Les Déchus

TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS

Volume in-16 double couronne, prix. 15

L'Angoisse

Une page de la vie d'un Meunier
et autres nouvelles.

TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS

Volume in-16 double couronne, prix. 12

Varenka Olessova

— *ROMAN* —

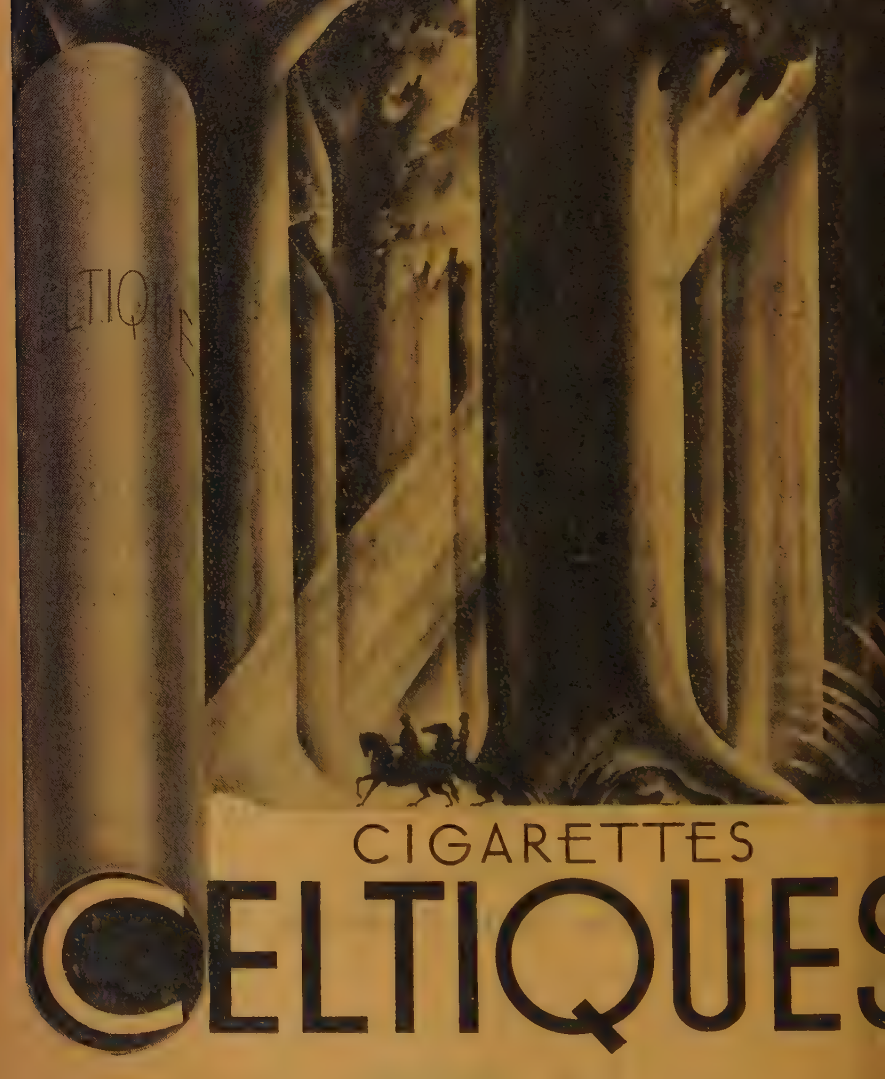
TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS

Volume in-16 double couronne, prix. 15

L'Annonciateur de la Tempê

TRADUIT ET PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE
SUR MAXIME GORKI, SA VIE, SON ŒUVRE, PAR
E. SÉMÉNOFF.

Volume in-16 double couronne, prix. 12


CIGARETTES
CELTIQUES


EXPOSITION
INTERNATIONALE
DES ARTS ET DES
TECHNIQUES
dans la vie moderne
PARIS-1937
NOMBREUSES MANIFESTATIONS
ARTISTIQUES, SCIENTIFIQUES,
LITTÉRAIRES ET SPORTIVES
MAI-NOVEMBRE - 1937

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivie

Vente Palais de Justice Paris, le 14 Octobre 1936, à 14 heures Un lot. Un IMMEUBLE de rapport à SURESNES (Seine) 5, rue de Retrait Contenance : 254 mètres carrés environ. Revenu brut : 11.762 francs, environ déduction faite des 10 %. **UN APPARTEMENT VACANT. Mise à prix : 60.000 francs.** S'adresser pour les renseignements à Maître PARRY, av. pours[t], 39, rue de l'Arcade, à Paris, à Maîtres SOURDILLE et PRESTAT, avoués, et Maître Victor BACHELEZ, notaire, à Paris.

BULLETIN FINANCIER

On ne pouvait vraiment pas s'attendre à un réveil de la Bourse pendant ι première quinzaine de septembre. Aucune des conditions nécessaires 'était remplie. Les achats au comptant qui sont le complément indispen-able, même les soutiens des achats spéculatifs effectués sur le marché à erme, étaient réduits à leur plus simple expression, tout au moins en ce ui concerne les valeurs françaises.

Par ailleurs les événements défavorables n'ont pas manqué. Il ne viendrait personne l'idée de considérer les nouvelles grèves, les occupations per-stantes d'usines, comme des éléments propices à cette reprise générale es affaires qui est l'objectif essentiel des pouvoirs publics. On ne saurait rétendre davantage que les événements d'Espagne et les diatribes pro-oncées au Congrès nazi de Nuremberg sont faites pour ranimer la con-ance et intensifier les relations économiques internationales. La période e transition à laquelle le nouveau gouvernement tint à nous préparer dès on avènement n'a donc pas pris fin.

Toutefois, on commence à découvrir, en haut lieu, que la Bourse joue n rôle essentiel dans notre économie nationale. Certaines déclarations ites par le ministre des finances laissent croire qu'on se préoccupe, dans s sphères gouvernementales, de la baisse des valeurs françaises, de la echerche des valeurs étrangères et de l'atonie de notre marché financier, - naguère le second du monde, — alors que les bourses de Londres et de ew-York connnaissent une activité débordante.

Il reste à savoir à quelles mesures les méditations de certains de nos irigeants sur la mauvaise humeur de la Bourse pourront aboutir? On araît s'orienter vers un dégrèvement des valeurs mobilières. Considérée n soi, cette mesure semble excellente; mais, rapprochée du trouble actuel es marchés financier et monétaire français, elle ne saurait être retenue omme suffisante pour intensifier cette circulation des capitaux dont la ourse est le grand carrefour. Il importe peu en effet à un épargnant qu'on ui offre un dégrèvement s'il n'a pas confiance, s'il préfère thésauriser, 'est-à-dire se priver volontairement de tout revenu. Il lui importe beau-oup au contraire de savoir que les entreprises dans lesquelles il a pris des ntérêts supportent des charges sociales telles qu'elles ne peuvent rému-érer leur capital dans des conditions normales et qu'elles sont contraintes e solliciter des subventions. Or le système des subventions, déjà appliqué ux mines nord-africaines, ne paraît pas très favorable aux actionnaires, ux obligataires, ni même aux contribuables.

Cet exposé tend à montrer qu'il n'y a pas lieu de prévoir immédiatement e redressement des cours de Bourse que tous souhaitent sans que personne avise de prendre les mesures adéquates.

Toutefois, à la longue, la vérité entrera dans certains esprits. Et l'on écouvrira que, hors de France, la reprise des affaires se traduit par une ausse des cours dont on ne trouve l'équivalent, à New-York et à Londres, ue dans les grandes années de prospérité. Il ne faut donc pas s'étonner de onstater à la Bourse de Paris une recherche particulière — toute spécu-tive d'ailleurs, — de certaines affaires dites de matières premières. Les uprifères, les affaires d'étain, les pétroles anglo-saxons, c'est-à-dire la oyal Dutch et la Shell Transport — ont été très demandées. Les mines 'or ont conservé leurs fervents. On peut dire même que ceux-ci sont de-enus plus nombreux. En effet, durant certaines séances de bourse, les ours de valeurs sud-africaines réputées ont été plus élevés au comptant u'à terme, ce qui revient à dire que le disponible valait plus cher que le vrable. Si les Caoutchoucs n'ont pas brillé, ce fut en raison de nombreuses rises de bénéfice. On a noté un redressement des banques étrangères, ui tranche avec l'affaissement de nos établissements financiers.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 6 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 6 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 7 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

T. P. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938.